



Jean-Pierre
Richard

La fille
tombee
d'un rêve

**LE LIVRE LE PLUS
ROMANTIQUE DE L' T **

■ ALBIN MICHEL

JEAN-PIERRE RICHARD

La Fille tombée d'un rêve

ROMAN

ALBIN MICHEL

En des temps très anciens, Inktomi l'araignée avait coutume de tisser sa toile dès le coucher du soleil pour filtrer les songes des Indiens endormis. Ainsi, seuls les bons rêves glissaient à travers les fus tandis que les cauchemars étaient retenus dans la toile et brûlés par les premiers rayons du soleil.

Quand les Européens arrivèrent, les tribus durent se disperser, mais l'araignée avait eu le temps d'apprendre aux femmes à tisser les filets magiques qui filtrent les rêves.

C'est ainsi que naquirent les dreamcatchers, les capteurs de rêves...

Ces Français sont formidables, ils font l'amour même quand ils ne sont pas saouls !

Art BUCHWALD.

Comme la majorité des New-Yorkais au mois d'août, Julien était enrhumé.

Il venait de passer deux heures chez Aron Deli, le temps d'un brunch face aux trois kilos et demi de l'édition dominicale du New York Times.

Dès qu'il s'était retrouvé dans la rue, une chape de chaleur humide lui était tombée sur le dos.

Une fois de plus, il pesta contre cette coutume de pousser la climatisation à fond. Aussi stupide que la manie d'empiler des glaçons dans les verres avant même de servir un Coke ou un whisky. Luxe des pays riches.

Une série d'éternuements sonores le laissa haletant, les yeux emplis de larmes. Il jeta un regard mauvais en direction de la file de limousines garées devant le Plaza. Bien au frais derrière les vitres teintées, les chauffeurs attendaient le client en suivant le match de baseball sur la télévision du bord.

Le nez dans son kleenex, Julien sentit monter en lui une hargneuse bouffée d'écologisme. Il allait bien falloir qu'ils changent leurs habitudes sous peine de se retrouver à l'âge de pierre, ces pollueurs arrogants !

À Central Park, le moindre carré d'herbe était envahi par une multitude de corps à demi nus.

Dans leur allée habituelle, les Bretons et les Corses venaient d'entamer la demi-finale de leur tournoi de pétanque sous l'œil amusé de quelques spectateurs. Comme tous les dimanches, les passions s'exacerbaient au fil de l'affrontement et les insultes fusaient lorsqu'un patineur avait l'effronterie de traverser leur aire de jeux.

Un des grands plaisirs de Julien était de parcourir cette ville à pied.

Sitôt quitté les édifices victoriens de l'Upper East Side parés de leur dais style années trente et de leurs portiers galonnés, il fut plongé dans la cohue cosmopolite de Midtown.

Sur le panneau lumineux de Times Square, il lut : 102 degrés Fahrenheit. Trop chaud pour convertir, mais cela devait bien friser les 40 degrés Celsius.

Il quitta vite Broadway, la puanteur des fumées d'échappement, le goudron frais qui collait aux semelles, les klaxons des taxis et les sirènes de police, pour emprunter une rue perpendiculaire.

Il ressentit une bouffée de calme dans cette voie tranquille plantée d'arbres, bordée de sa double rangée de petits immeubles identiques avec leur bow-window et leur perron à colonnes surplombant la volée de six marches, dans la plus pure tradition britannique.

Julien se dirigeait vers l'East Village. Il avait promis à un peintre canadien rencontré chez des

amis de venir assister au vernissage de son exposition dans un ancien hangar transformé en exhibition loft. De l'art contemporain. Il s'attendait au pire. Du vin rouge tiède dans des gobelets en plastique, des tranches de pastrami dans des assiettes en carton et les caquetages de la faune venue célébrer ce nouvel événement dont le New York branché était si friand.

Il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même. Trop bien élevé, Julien !

Il avait maintenant rejoint la Première Avenue. Plus il s'enfonçait dans le « New York d'en bas », plus le décor se délabrait. Nettement moins pimpant, le quartier qu'il traversait, plus coloré aussi : à côté des radios vibrant de toutes leurs basses, des groupes de Noirs et de Chicanos torse nu étaient installés sur les marches des bâtisses recouvertes de tags vingt fois renouvelés depuis les Seventies.

Assis à l'une des trois tables d'un café, deux retraités portoricains, chapeautés et cravatés, jouaient gravement aux échecs.

Au coin de la 11e Rue, un groupe de touristes pointait le nez vers le ciel.

Julien leva la tête. Sur une façade de brique sombre zébrée par les échelles de fer, défilaient des diapositives en format géant. C'étaient des scènes de la vie quotidienne dans une petite ville de Géorgie.

Installée dans un rocking-chair sur un perron à colonnades de bois, une femme noire adressait un sourire édenté à l'objectif.

Deux enfants se balançaient sur un pneu pendu à une chaîne.

Un vieux Noir épanoui posait près d'un camion sans âge.

Plusieurs photos d'une parade avec majorettes noires et shérif blanc.

Sur le cliché suivant, le bonhomme avait pris place dans le fauteuil à bascule de la terrasse. Il était très maigre et ne souriait plus.

Un enterrement. La vieille femme en larmes, soutenue par un grand gaillard qui devait être son fils.

Sur la diapositive suivante, le même garçon vêtu d'un uniforme flambant neuf posait à côté de la vieille dame.

Julien baissa les yeux. Les autres étaient partis. Il était le seul spectateur de cette étrange projection.

Il se sentit épié. De l'autre côté de la rue, installé dans un fauteuil à l'ombre du vestibule, un Noir aux cheveux gris l'observait d'un œil aigu. Il lui désigna le jeune homme en uniforme sur le mur.

— J'ai changé, hein ? Viens, je te paye un coup. Julien traversa la rue. Le bonhomme l'intriguait. Il aimait cette ville pour les personnages inattendus, fêlés et quelquefois géniaux

que l'on y rencontrait.

En s'approchant, il vit que l'homme était assis dans un fauteuil roulant.

— Reginald, annonça l'infirmier en lui tendant une paume imposante. Mes copains m'appellent Reg.

Ils se serrèrent la main.

— Moi, c'est Julien.

En deux poussées, Reginald roula jusqu'à l'ascenseur. Julien le suivit et se plaqua contre le dossier de son fauteuil pour laisser la porte se fermer. La cabine commença sa grinçante ascension.

— Chez moi, c'est petit, commenta Reginald face au poing écarlate tagué sur la paroi du fond. Alors je projette mon passé en grand format. Je revois mes souvenirs comme au cinéma !

Rigolard, il lança par-dessus son épaule :

— Et puis ça me permet de me faire des potes !

Le vieil ascenseur s'arrêta dans un soupir. Julien tira le fauteuil sur le palier. Reginald ouvrit une porte d'un tour de clé et fit signe au Français de le suivre.

Ils furent accueillis par un vibrant « *God Bless America !* » Dressé sur son perchoir, le bec ouvert, un oiseau noir s'apprêtait à renouveler son civique glapissement. Reg assena un coup de poing sur la cage.

— Ta gueule, Bush !

Il se tourna vers Julien amusé.

— C'est mon troisième mainate. Le premier, c'était Nixon. Je l'avais rapporté du Vietnam, au fond de ma cantine. Quand il est mort, j'ai acheté Reagan, et puis maintenant, j'ai Bush !... Je leur apprends quelques tirades bien patriotiques qui me donnent l'occasion de les insulter. Ça soulage !

Julien promena son regard dans la pièce. Une série de posters évoquait les années Vietnam : le signe *Peace and Love*, les icônes du Black Power : Eldridge Cleaver, Malcolm X, Angela Davis le poing fermé. Une rangée de décorations piquées autour de la photo d'un enfant vietnamien fuyant son village napalmé. Une affiche de l'Oncle Sam avec des yeux rouges et des dents de vampire pointait le doigt vers l'objectif : « *I want your blood !* »

Reg roula jusqu'au réfrigérateur, prit deux canettes de Budweiser, en lança une à Julien.

— Assieds-toi, Jules. D'où tu viens ?

— Je suis français. Je vis à Paris.

Reg leva sa Bud en direction de Julien avant de s'enfiler une rasade.

— J'aime bien les Français. J'ai l'impression qu'ils sont moins cons que les Américains. Ils ne

sont pas allés s'embourber avec nous en Irak comme ces trous du cul de British !

Il roula jusqu'à la fenêtre et arrêta le projecteur qui continuait de faire défiler son passé en boucle sur le mur d'en face.

— J'ai connu une Française en 69. Elle était de toutes les manifs pacifistes. Et puis, on s'est perdus de vue. On s'est tous perdus de vue...

Il ferma la fenêtre et enclencha le climatiseur qui se mit en route avec un cliquettement de vieux tracteur. Immédiatement, Julien sentit son nez le picoter.

Reg était affairé à la minutieuse confection d'un joint d'une taille impressionnante.

— Tu vois, Jules, nous autres, les vétérans du Vietnam, on est un peu considérés comme des pestiférés. On est les témoins gênants de la première guerre perdue par l'invincible Amérique !...

Il eut un rire silencieux.

— Remarque, maintenant, l'invincible Amérique, elle commence à les accumuler : l'Afghanistan, l'Irak, en attendant la prochaine connerie que vont nous concocter les clowns hystériques du Pentagone.

Il se tourna vers la cage.

— Pas vrai, Bush ?

— *God bless America*, hurla l'oiseau.

Le visage sombre de Reg s'illumina d'un sourire. Il alluma son joint et en tira une profonde bouffée qu'il savoura les yeux clos.

Julien ne put retenir un éternuement sonore. Reg lui tendit sa cigarette.

— Tiens, Jules, prends une taf. Ça soigne toutes les maladies du monde, même le cafard...

Docilement, Julien aspira une bouffée de hasch et lui rendit la cigarette.

A travers la fumée odorante, Reg observait le Français.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Cuisinier, boulanger, coiffeur ?

Julien sourit à l'énoncé des clichés qui définissaient un Français aux États-Unis. Il tira une autre bouffée du joint que lui tendait Reg et le lui rendit.

— J'écris.

Reg poussa un sifflement admiratif, immédiatement relayé par le mainate.

— Un *French writer* chez moi ! Je suis impressionné, mon pote... Très impressionné !

Il alla puiser deux canettes de Bud dans le frigo et en lança une à Julien.

— Et t'écris quoi ? Des *love stories* débiles qui te rapportent des fortunes ou des bouquins chiants qui ont droit à une demi-page dans le *New York Times* ?

— Ni l'un ni l'autre, sourit Julien. Je n'écris pas de romans. Je rédige la vie des autres.

Reg s'enfila une grande rasade de bière. Il secoua la tête, tracassé.

— Tu es écrivain ou tu n'es pas écrivain ? Julien tenta de lui expliquer :

— Un écrivain, c'est quelqu'un qui écrit une œuvre personnelle. Moi, je mets un magnétophone devant un type ou une femme qui me raconte sa vie et après, je mets ça en forme pour que ça donne un bouquin. Mais ce n'est pas moi qui le signe.

Il sourit.

— En France, ça s'appelle un nègre !

Le visage de Reg exprima la stupeur la plus totale. Il ouvrit la bouche toute grande et ses yeux se plissèrent. Puis un frémissement commença de courir sur son menton, et il partit dans un rire énorme.

D'un tour de roues, il s'approcha de Julien et vint frapper sa paume rose contre la sienne.

— *Welcome to the club, Jules !*

Il lui lança avec l'accent traînant du Sud :

— *You gonna be a real nigga, brotha !*

Il essuya ses larmes de rire d'un revers de la main.

— Ici, les *Chucks* – c'est comme ça que l'on appelle les Blancs, mon frère – diraient que tu es un *Afro-writer* !

A son tour, Julien s'esclaffa. Il se sentait euphorique. L'action combinée du joint king size de Reg et des bières commençait à faire son effet.

— *Un Afro-writer* ! Ça me plaît, s'exclama Julien. Je vais mettre ça sur mes cartes de visite.

Tous deux étaient plies dans un fou rire commun. Émoustillé par cette réjouissance, le mainate se mit de la partie.

Le soir tombait. Le bar d'en bas avait allumé son enseigne. Le rougeoiement alternatif du néon faisait flamboyer les affiches de la chambre.

Julien se leva. Il devait aller à son vernissage.

Reg eut l'air soudain très triste. Il n'avait pas envie de voir partir son nouveau *buddy*. Julien insista mollement. Il se sentait nettement mieux ici qu'au milieu des pédants branchés de Nolita et Tribeca qui devaient se presser à l'expo du peintre canadien... Il se rassit.

Reg était épanoui. En un tournemain, il réchauffa un poulet cajun aux haricots rouges que Julien dégusta en se brûlant les doigts.

— Pour une fois que j'ai un French Afro-writer chez moi, je ne vais quand même pas le laisser partir le ventre vide ! lança Reg ravi de voir son hôte faire honneur à sa cuisine.

— *You're a real great cook, brotha !* répondit Julien, la bouche pleine, en levant sa canette en

direction de Reg.

Ils rigolèrent, finirent le poulet, se tapèrent une autre bière.

Julien le questionna sur le Vietnam mais, comme tous ceux qui ont connu l'enfer, Reg n'aimait pas évoquer ses souvenirs.

Il pointa le doigt vers un cadre accroché au-dessus de son lit : un cercle de bois orné de quatre plumes blanches entourant un filet en forme de toile d'araignée.

— Tu vois, c'est tout ce qui me reste de ces années de merde... À part ça, bien sûr, précisa-t-il en frappant du plat de la main le flanc de sa chaise roulante.

— Je connais cet objet, dit Julien. Des Indiens en vendaient au Canada. C'est un capteur de rêves.

— Ouais, Jules, confirma Reg en liquidant sa bière. Un *dreamcatcher*. Les Indiens disent que ça filtre les mauvais rêves. Mon meilleur pote au Vietnam était un Indien Papago. Il m'avait expliqué que cela signifiait : les bouffeurs de haricots ! Ce sont les Mexicains qui les avaient appelés comme ça...

Un jour, notre patrouille s'est fait allumer du côté de Bong-Son. Moi, j'ai perdu mes jambes et mon pote a disparu. Les Viets l'ont embarqué et il a dû mourir de soif dans une cage en bambous...

Six mois plus tard, quand je suis sorti de l'hôpital, j'ai voulu aller voir sa famille, dans l'Ouest. L'armée m'avait offert une voiture aménagée pour ma chaise roulante. J'étais ému comme un gosse en reconnaissant les paysages qu'il m'avait décrits au cours de nos soirées sous la tente. Des cactus de quatre mètres de haut, des rochers rouges survolés par des aigles et des canyons comme dans les westerns. J'ai trouvé la montagne à tête de cheval qui marquait l'entrée de la réserve.

Je crois que c'était la première fois qu'ils rencontraient un nègre ! Son père était un type important dans la tribu. Une sorte de sorcier. Un chaman, ils appellent ça. J'avais l'impression de revoir mon *buddy*. Même visage grave, même regard perçant. On a passé trois jours à se bourrer la gueule. On a fumé aussi. Je ne sais pas ce qu'ils mettent dans leur calumet, mais ça te fait bien voyager ! Quand je suis parti, il m'a donné ce *dreamcatcher*. « C'est moi qui l'ai fabriqué pour mon fils, m'a-t-il dit. Il était pendu au-dessus de son lit depuis qu'il était bébé. Ainsi, tu pourras recevoir les rêves que t'envoie ton ami depuis les Grandes Plaines où les braves ont gagné le repos. »

Reg garda un silence, puis il reprit d'une voix sourde :

— Ça fait plus de trente-cinq ans. À mon retour, j'ai accroché son capteur de rêves au-dessus de mon lit. Depuis, j'ai effectivement fait des songes étranges. Une nuit, j'ai rêvé que mon copain était revenu dans sa réserve et que son vieux lui parlait de ma visite. Une autre fois, il

était debout au sommet de la montagne à tête de cheval et il me faisait signe de le rejoindre...

Il se racla la gorge.

— C'était la première fois que je le voyais en civil ! Tu sais, Jules, ça fait un sacré effet d'avoir le sentiment que ton buddy t'envoie des signes depuis là-haut. Je me suis dit que ça fonctionnait peut-être, leurs histoires de chamans et d'ustensiles à transmettre les rêves...

Il haussa les épaules.

— Comme je fume toujours quelques pétards avant de m'endormir, je ne me suis pas posé trop de questions.

Il se tut. Julien avait une boule dans la gorge.

Avec une régularité de métronome, le néon clignotant du bar sculptait le visage raviné de Reg en statue d'ombre et de lumière. Ses yeux brillaient très fort.

Il releva la tête.

— Je crois que je vais me rouler un sacré joint... Tiens, Jules, écris-moi ton nom sur ce bout de papier. Je penserai de temps en temps à mon pote le French Afro-writer !

Julien écrivit son nom et son adresse sur l'emballage d'un pack de bières puis se leva.

Ils frappèrent leur paume l'une contre l'autre.

— Salut, Reg.

— *Take care, brotha !*

— *Take care, brotha !* répéta l'oiseau.

Au moment où Julien arrivait à la porte, Reg lui lança :

— Rendez-vous l'année prochaine pour ma projection, Jules. Tu verras. Il y aura de la musique !

Et la porte se referma sur le vieux Nègre immobile.

La télé était placée au-dessus du bar. À droite, la gloire locale, Ron Donahue, le quarterback des Phoenix Wildcats, affichait un sourire suffisant dans son cadre fluo. À gauche, une cascade de paillettes lumineuses certifiait que la bière Coors était confectionnée avec de la pure water from Rocky Mountains.

Accoudé au bout du comptoir, le vieil Indien avait le regard fixé sur le petit écran. C'était le journal de six heures sur Fox 10, la station de l'Arizona. Le lieutenant général Lindon Caldwell annonçait la fin des patrouilles qui, depuis cinq jours, grondaient au-dessus du désert à la recherche du Thunderbolt A-10 disparu mystérieusement au cours d'un vol de routine.

L'Indien avait du mal à percevoir le son de la télé dans le brouhaha ambiant, entre le choc des boules de billard, les exclamations des joueurs et les interjections des consommateurs ponctuées de rires sonores. Tout le monde s'en foutait totalement, du malheureux pilote. Pourtant, le captain Douglas T. Fairmont avait eu sa photo à la une de l'Arizona Daily Star avant de se retrouver relégué dans les pages régionales.

L'Indien dissimula un sourire dans sa canette de bière. Il était le seul à savoir que là-haut, au-dessus de Silent Horse, la montagne au profil de cheval, un aigle de plus tournoyait dans le ciel mauve.

Il ne faut pas profaner le cimetière des ancêtres. Ne jamais contrarier Fathersky. Ça, ces imbéciles d'Anglos ne le comprendraient jamais... Pourtant, à plusieurs reprises, les sages du Conseil de la tribu étaient venus demander au commandant de la base de ne pas laisser ses avions survoler leur montagne sacrée. Le lieutenant général Lindon Caldwell leur avait à chacun offert un cigare accompagné d'une double tape dans le dos et les avait reconduits jusqu'à la porte de son bureau trop climatisé dont les Indiens sortaient à chaque fois dans un concert d'éternuements.

Casquettes de base-ball publicitaires ou Stetson à la coiffe verdie de sueur vissés sur le crâne, les habitués multipliaient les tournées pour profiter du tarif spécial – trois consommations pour le prix de deux – pratiqué durant les happy hours.

L'Indien faisait durer sa bière. C'était la dernière. Il avait dépensé ses sept derniers dollars.

Au bout du bar, le petit Max venait d'ôter son dentier pour le glisser dans le verre de Fatso Lopez, le Chicano boiteux qui travaillait au Cimarron Ranch.

Il se sentait d'humeur taquine, après sa sixième Bud.

Grimaçant un rire silencieux de sa bouche vide, il donna un coup de coude complice à son voisin en désignant le Mexicain absorbé dans la retransmission du Summer Rodeo Contest.

Guetté par les deux sournois, Fatso pivota sur son tabouret pour liquider sa tequila Coca. En sentant le contact de la prothèse contre ses lèvres, il poussa une exclamation de dégoût et lâcha son verre qui explosa sur le bar pour la grande joie des deux autres. D'un mouvement presté, le petit Max récupéra son râtelier en se baissant pour éviter le poing du Mexicain. C'était le dentier qu'il avait pris sur le cadavre de son père. Il était bien trop grand pour lui. « Tout ce que m'a laissé le vieux ! » avait-il coutume de ricaner de sa bouche plissée comme un anus avant d'enfourner à nouveau son appareil et de retrouver une mâchoire chevaline. Peu désireux de se retrouver mêlé à la bagarre qui s'amorçait, l'Indien termina sa bière et descendit de son tabouret. Il se dirigea à petits pas vers la porte du Lost Copper Mine. Il ne parlait à personne. Autrefois, son nom était Big Dream car il était l'un des plus grands rêveurs de la tribu, mais, depuis la mort de sa femme, il était devenu silencieux et les siens l'avaient rebaptisé « le vieil homme qui a avalé sa langue », mais les hommes blancs l'appelaient Chef. Les hommes blancs appelaient tous les Indiens Chef. Il alla s'asseoir sur le banc de bois, sur la plaza face au Lost Copper. Il avait hâte de retrouver sa fille. Il savait qu'elle allait lui demander de raconter son dernier rêve. Elle faisait cela depuis qu'elle était toute petite. Le vieil Indien sourit. Sarah était la seule à laquelle il faisait encore partager ses visions nocturnes. De l'autre côté de la place, dans le 4x4 aux vitres fumées, Jeff, le shérif adjoint du comté de San Bernardo, guettait la sortie du bar. C'est au Lost Copper Mine que se retrouvaient tous les soiffards des environs. Dès qu'il avait repéré un habitué à la démarche incertaine, Jeff le laissait s'installer derrière son volant et, sitôt tourné le coin de la plaza, il le prenait en chasse. Il le laissait filer quelques miles sur l'U. S. 86, et là, il faisait hurler sa sirène pour l'obliger à stopper sur le bas-côté de la route. Bingo à tous les coups !... Il faisait ses plus belles recettes au moment des happy hours. Big Dream en savait quelque chose : il avait déjà passé une nuit dans la prison du comté. Il ne s'était pas senti très fier, le vieux chaman, lorsque Sarah était venue payer sa caution. En échange, elle lui avait fait jurer de ne plus jamais conduire lorsqu'il se rendait au Lost Copper. Désormais, chaque samedi, elle l'accompagnait et le ramenait à la réserve dans le vieux pick-up Toyota. En l'attendant, il s'allongea sur le banc et tira sa casquette sur les yeux. Il avait peut-être le temps de trouver un joli rêve pour sa fille...

Depuis son retour à Paris, Julien avait été collé -« scotché », aurait dit son éditeur qui pratiquait le parler djeune – devant l'écran de son ordinateur. Trois manuscrits attendaient un passage entre ses mains habiles pour accéder à la publication.

Julien était le spécialiste de l'humain. Il savait comme personne transformer un récit parfaitement plat et insipide en bouleversant témoignage. Il avait d'ailleurs inventé un néologisme pour définir sa fonction : expert en Cahumain...

Il avait d'abord dû mettre en forme les états d'âme de la finaliste du Reality Show qui faisait fureur chez les ados. C'était une bimbo siliconée, adepte des régimes bio et de musique techno, devenue une star des magazines people depuis sa fulgurante histoire d'amour avec le gardien de but canaque du Real Madrid.

Suivirent le journal de bord d'un navigateur qui avait démâté au large du cap Horn – dix-sept jours coincé sous la coque de son catamaran – puis les hargneuses confessions de la maîtresse d'un Président défunt qui réglait des comptes posthumes.

Lorsque Julien leva enfin le nez de son Mac, il constata que le printemps était arrivé...

La saison idéale pour aller passer une semaine à Honfleur, chez ses vieux amis Anthony et Marité avant que ne débarque la cohue de l'été.

Il eut un mauvais pressentiment lorsque, dans l'encadrement de la porte, il vit se profiler la silhouette aristocratique de Manuel de Heredia, le directeur littéraire que les méchantes langues appelaient « le gland d'Espagne ».

– Mon cher Julien, vous avez fait du bon boulot. Du très bon boulot.

Julien grimaça un sourire. Ce compliment appuyé ne présageait rien de bon.

– J'ai un petit service à vous demander. Le sourire de Julien s'effaça.

– Je pars pour une dizaine de jours. Nous en reparlerons à mon retour.

Le beau visage de Heredia exprima une vraie contrariété.

– C'est très urgent. Un travail qui demande du doigté et de l'expérience. À part vous, je ne vois pas...

Et Julien se retrouva piégé. Pas de Normandie au printemps.

Il devait mettre en forme « La France selon mon cœur », le manifeste de Guillaume Brioude, député démocrate-chrétien de la France profonde, récemment élu à la tête de l'U. C. F. – Union centriste pour la France – qui se voyait investi d'un destin national.

Aîné d'une famille de neuf enfants, Brioude était un petit bonhomme noir de poil, sec comme un cep de vigne, le verbe sonore teinté d'une pointe d'accent. Il aimait se référer à son

ascendance modeste et rurale pour bien marquer sa différence avec la clique des enarques parisiens.

Il était très fier du slogan que, pour la somme modique de cent mille euros, lui avait concocté l'agence W. D. D. H. : « Tolérance, Espérance, Croissance ».

Ancien prof de français, il se piquait de littérature et, comme beaucoup d'hommes politiques qui mettent la main à la plume, il avait tendance à se prendre pour Chateaubriand.

Le malheureux Julien déployait des trésors de diplomatie pour refréner les élans de Brioude qui se lançait à longueur de pages dans de lyriques envolées sur ses rapports passionnés avec la France éternelle !

Lors de leurs réunions bihebdomadaires, Julien devait affronter les deux plus proches collaborateurs du député : Roland Sampère, qui vouait à son chef une admiration béate depuis le collège Notre-Dame de Montauban où ils étaient voisins de pupitres, et Edith Durand-Minvielle, sa chargée de com, attentive comme une pieuse tigresse à protéger l'image du président de l'U. C. F.

Après trois mois de négociations souvent houleuses, le pensum de Julien arrivait à son terme.

Sous l'œil ému de ses deux fidèles, Brioude lut d'une voix vibrante sa conclusion où il célébrait « la France multiple, riche de ses métissages, qui abrite en son sein les ors de Versailles et les tags de La Courneuve ».

Julien tentait de masquer sa consternation sous un sourire figé.

Lorsque Brioude, l'œil humide, lança la phrase finale : « Cette France, terre de tolérance, où le soleil couchant embrase d'un même éclat la flèche des cathédrales et le minaret des mosquées, unissant dans une commune ferveur les valeurs de Charles Péguy et celles de Zinedine Zidane », Julien fit un bond sur sa chaise.

— Vous ne trouvez pas que vous en faites un peu beaucoup ?

Les deux conseillers le foudroyèrent du regard.

— Pourquoi ? C'est rassembleur, jeta Edith.

— Au centre, on doit ratisser large, confirma sobrement l'ami d'enfance.

Accablé, Julien alla s'enfiler un double whisky dans le bistro d'en face.

Enfin on signa le « Bon à tirer ».

Pour fêter l'événement, Brioude, pas rancunier, invita Julien à venir partager une garbure dans un restaurant ami.

— C'est le plat de chez nous. Ici, elle est presque aussi bonne que celle de ma maman, commenta le député en embrassant le patron à longues moustaches qui l'appelait Guitou.

Dès son entrée dans la salle, il fut accueilli par une chaleureuse ovation et Julien se retrouva assis au milieu d'une tablée de militants tout joyeux de célébrer leur champion qui, pour l'occasion, avait recoiffé le béret de sa Gascogne.

À cinq heures du soir, Julien rentra chez lui, gavé de confit d'oie, de chou et de haricots blancs, la tête lourde de madiran dont les bouteilles s'étaient succédé au fil des toasts de plus en plus bruyants portés par le fan-club du député Brioude.

La lumière du répondeur clignotait. C'était un message de Kirsten et Patrick qui l'invitaient à leur pendaison de crémaillère. Julien esquissa une grimace. La seule idée de se rasseoir derrière une table pour entamer un autre repas lui soulevait le cœur.

Depuis le départ de Florence, tout le monde voulait inviter Julien. Les copains s'étaient donné le mot : il ne faut pas laisser seul ce pauvre Julien. Le pauvre Julien, lui, n'avait qu'une envie, savourer sa solitude après quatre ans de vie commune.

Longtemps, Florence avait continué de se manifester, sinon par sa présence, du moins par ses silences. Plusieurs fois par semaine il trouvait sur son répondeur des appels sans message. Juste un souffle de respiration avant qu'elle ne raccroche.

Sitôt après leur séparation, Florence était allée se réfugier auprès de ses amis d'enfance. Derrière le muret de pierres sèches de sa maison d'Ars-en-Ré, Béatrice la sermonnait avec l'autorité que lui conféraient ses huit ans de mariage et son statut de psy dans un hebdomadaire féminin. « Je t'avais pourtant bien recommandé de ne pas l'appeler ! Et que lui as-tu dit ? » « Rien, j'ai raccroché. Qu'est-ce que tu voulais que je dise à un répondeur ? »

Et les larmes dans le café.

« Je ne pensais quand même pas qu'on en arriverait là après quatre ans de vie commune. »

« Ma pauvre chérie, si tu crois que je n'ai pas connu des moments difficiles avec Vincent ! »

Elles dévoraient leurs toasts de confiture aux fruits rouges de chez Héraudeau – on finit par oublier les saveurs de nos enfances avec toutes leurs cochonneries de conservateurs – au milieu des pervenches du même bleu que les volets, pendant que Vincent transpirait ses dix kilomètres quotidiens sur l'antique vélo hollandais avec le panier accroché au guidon. Un vrai film de Sautet.

Pour faire plaisir à sa compagne, Julien avait subi durant quatre ans les sempiternels dîners sous le figuier – qu'avait planté le grand-père de Florence -autour d'un pineau de la coopérative. À la lueur tremblotante des bougies antimoustiques, tous ces vieux enfants, cashmere trois fils noué sur les épaules, évoquaient leurs souvenirs du club Mickey, le même où étaient à présent inscrits leurs enfants, y compris le fils de Florence, un gamin arrogant et trop gâté qui n'avait jamais admis la présence de Julien dans la vie de sa mère.

Un beau matin, la veille de leur départ en vacances, Julien avait annoncé à Florence qu'il ne

l'accompagnerait pas dans l'île de Ré. Elle lui avait demandé des explications. Il pourrait la rejoindre plus tard, lui avait-elle suggéré. Non, il n'irait pas dans l'île de Ré. Il n'irait jamais plus. Point.

Elle était partie en larmes au volant de sa Smart.

Il y avait eu quelques relances d'amis communs pour ressouder le couple, dont l'incontournable Béatrice, puis plus rien. De toute manière, la petite bande d'insulaires avait toujours considéré Julien comme un intrus.

Et puis, un jour, au téléphone, Florence lui avait demandé si elle pouvait passer en fin de matinée chercher les quelques affaires qu'elle avait laissées et déposer les clés par la même occasion.

Il avait fait en sorte de ne pas se trouver chez lui lors de cette dernière visite. Cela permettrait à Béatrice de dissenter sur la lâcheté des hommes...

La sonnerie du téléphone résonna. Trois fois. Un second message de Patrick.

Les pieds posés sur la table basse, Julien ne bougea pas. Ce n'était pas la peine de le harceler : il n'irait pas pendre leur crémaillère. Pas question d'affronter la paella Picard dégelée sur les plaques de la nouvelle cuisinière vitro céramique Eldig. Avec une grimace, il s'imagina coincé du bout des fesses sur le canapé modulable Borgholm, son assiette carrée en équilibre sur les genoux, un verre de sangria à la main, en train de subir une compil de Vincent Delerm sur la chaîne Bang et Olufsen en vingt-quatre mensualités – Il n'y a pas que le design, mon vieux, écoute-moi ces basses !

Il était vacciné du Viking.

Durant sa période cinémathèque, il avait ingurgité la totalité des soporifiques chefs-d'œuvre d'Ingmar Bergman sur fond de rafales de vent et de hurlements de mouettes dans des fjords en noir et blanc. Cela donnait lieu à d'interminables controverses dans des chambres enfumées, à propos de la mort, la solitude, la quête de la foi, toutes les folâtres et récurrentes obsessions du vieux maître de Stockholm.

Julien allongea ses jambes. Carré dans son fauteuil face à l'écran de la télévision, télécommande au poing, le paquet de tacos à sa droite, la canette de bière à sa gauche, il présentait toutes les caractéristiques du mâle dominant qui s'apprête à vibrer devant un subtil France-Italie ou un rugueux P. S. G. – Bayern. Mais ce soir, son trip, ce n'était pas le foot.

Il était branché momies.

Il ne voulait pas rater le deuxième volet de la série sur Sakkara. Il aimait partager la joie des archéologues accroupis sur le sable lorsque, après des heures de minutieux balayage, un ultime coup de pinceau leur révélait les couleurs somptueuses d'un visage au sourire

énigmatique. Il était ému par la délicatesse avec laquelle les ouvriers du chantier mettaient en caisses – comme on borde un nourrisson dans son berceau -ces reliques enfouies par leurs ancêtres quelque trois ou quatre mille ans plus tôt...

Le lendemain, Julien fut réveillé par un double coup de sonnette autoritaire. C'était un employé des postes qui avait un recommandé à lui remettre. Un colis venu des États-Unis. Julien signa le reçu. Il eut droit au regard sévère du postier sur sa robe de chambre et ses cheveux en bataille à une heure aussi avancée de la matinée. Du coup, Julien ne lui donna pas de pourboire.

Il défit l'emballage. Sa gorge se serra. Il sut que jamais il ne reverrait la projection de diapositives avec de la musique.

Dans l'enveloppe, il y avait le capteur de rêves qui était autrefois pendu au-dessus du lit de Reg. Sans un mot d'accompagnement.

A son tour, il accrocha le dreamcatcher dans sa chambre. Il y avait un clou libre face à son lit, à la place du tableau que Florence avait emporté lorsqu'elle était venue chercher ses affaires.

Julien recula de deux pas et eut une moue de satisfaction : il préférait infiniment ce totem naïf aux couleurs vives à l'aquarelle douceâtre du phare des Baleines au milieu des nuages effilochés de l'île de Ré, le paradis balisé de Florence, refuge des vieux enfants devenus bobos.

Julien eut un sourire mélancolique. A chaque fois qu'il contemplerait le capteur de rêves, il entendrait le grand rire de Reg lorsqu'il insultait son oiseau.

Pauvre Bush qui se retrouvait orphelin...

Qu'avait-il pu devenir, le mainate cocardier ? Peut-être avait-il été récupéré par le bar d'en bas avant de finir dans la casserole du cuisinier exaspéré ?

Julien ouvrit le réfrigérateur, prit une boîte de bière, puis il inséra un CD. de Bob Dylan dans la chaîne. Un collector, de l'époque Vietnam. Il leva sa canette en direction du dreamcatcher.

— A ta santé, old brotha !

Le French Afro-writer s'allongea sur le canapé et ferma les yeux tandis que les accents de Masters of War emplissaient la pièce...

Come you masters of war

You that build all the guns

You that build the death planes

You that build the big bombs

You that hide behind walls

You that hide behind desks

I just want you to know

I can see through your masks...

Comme tous les samedis, le pick-up Toyota s'arrêta sur la plaza déserte. Sarah en descendit et s'approcha du vieil Indien endormi sur le banc face au Lost Copper Mine.

Appuyé à son volant, Jeff assistait à la scène. Cela faisait longtemps qu'il avait repéré la fille du Chef.

Lorsqu'il faisait sa ronde sur le parking du centre commercial d'Old Cabeza – point de rendez-vous des clandestinos qui venaient se livrer à leurs trafics en tout genre – il avait été intrigué par cette longue fille au profil aigu qui ne parlait à personne. Tous les matins, elle arrivait à huit heures précises au volant de la vieille Toyota et allait prendre son poste derrière une des caisses du supermarché.

À travers la façade vitrée, Jeff avait souvent observé Sarah. Il ne se lassait pas de contempler le ballet gracieux des mains de la jeune femme lorsqu'elle présentait les achats devant le lecteur de code-barres.

En mâchonnant son cure-dents – il s'était arrêté de fumer depuis deux mois – le shérif adjoint était songeur.

À chaque fois, il était frappé par le contraste entre cette fille à la silhouette élégante, avec ses pommettes hautes et son long cou, et les autres caissières au visage large, fessues et courtes sur pattes.

Jeff n'aimait pas les Mexicains.

Un jour, il avait attendu que Sarah quitte sa caisse, le temps d'une pause, pour se restaurer d'un beignet au bar de la cafétéria. Jeff s'était assis à côté d'elle. Il avait lancé une ou deux plaisanteries qui d'habitude faisaient glousser les filles impressionnées par son uniforme. Cette fois-ci, il récolta un regard glacial et, comme il insistait, Sarah quitta son tabouret pour aller finir son café dans la Toyota.

Il n'aimait pas se faire rabrouer, Jeff. Et, en plus, par une métisse !... Pour qui se prenait-elle, cette demi-Indienne, cette mutt ?

Jeff n'aimait pas les Indiens.

En regardant s'éloigner la vieille Toyota, Jeff se souvint de la mère de Sarah, la Française morte quatre ans plus tôt dans un accident de voiture. Il s'était toujours demandé comment une femme venant d'un pays civilisé pouvait épouser un Indien. Elle était toujours fourrée avec les femmes de la réserve, portait des bijoux hopis, se tressait les cheveux et allait vendre des poteries et des paniers aux touristes qui s'arrêtaient à la station d'essence de Dos Cruces.

En mars 2003, elle avait eu le culot de participer à une manif contre la guerre en Irak avec une bande de crasseux, Indiens et Chicanos. De quoi elle se mêlait, cette bouffeuse de

grenouilles dont le Président n'avait même pas envoyé un seul soldat se battre au côté de leurs boys ?

Et maintenant, voilà que sa fille prenait des grands airs et se permettait de traiter avec arrogance le représentant de la loi.

Elle n'avait qu'à retourner en France, dans son pays de communistes et de pédés !

Jeff n'aimait pas les Français.

Dans le pick-up, Big Dream était silencieux. Il avait juste effleuré la joue de sa fille d'une caresse rapide. Pour la première fois, il n'avait pas envie de lui raconter son rêve. C'était un sale rêve qui ne lui plaisait pas.

Il avait volé jusqu'à la ville immense aux maisons hautes comme des montagnes. Il était entré dans la chambre de son vieux buddy. Comme d'habitude, Reg l'avait accueilli avec un grand sourire qui illuminait son visage sombre. Comme d'habitude, il avait ôté le joint de ses lèvres et le lui avait tendu. Mais curieusement, sa main semblait s'éloigner et, à travers la fumée du hasch, son visage devenait de plus en plus flou. Son sourire s'était effacé et son regard était emplí de tristesse. Il finit par disparaître complètement...

L'Indien savait que, pour la deuxième fois, il venait de perdre son ami. Son ami qui le croyait disparu à jamais dans la poisseuse jungle vietnamienne.

Lorsqu'il s'était échappé du camp où les Viets le gardaient prisonnier, John, qui ne s'appelait pas encore Big Dream, avait erré durant trois mois dans la brousse avant de rencontrer des partisans Mois. Ils l'avaient aidé à traverser la frontière cambodgienne et, de là, il avait pu gagner la Thaïlande. Ensuite, il s'était réfugié au Canada où plus de trente mille jeunes Américains hostiles à la guerre avaient trouvé asile.

Pour l'armée des États-Unis, il faisait partie des deux mille cinq cents M. LA. (Missing in Action) qui ne rentreraient jamais dans leur pays, morts d'épuisement et de mauvais traitements dans les prisons de brousse vietcongs.

Seul son père savait qu'il était encore en vie. Et c'était son père, le chaman, qui avait offert le capteur de rêves à Reg. Ainsi, son fils pourrait toujours communiquer avec son buddy.

En 1977, lorsque Jimmy Carter devint Président, il fit voter une loi d'amnistie totale pour les insoumis et déserteurs du Vietnam. Depuis longtemps John avait secrètement regagné la réserve pour venir enterrer son père.

Les choses se déroulèrent comme l'avait prévu le vieux Chef.

Par le réseau des rêves, Big Dream était venu fréquemment visiter Reg. Cela avait duré plus de trente-cinq ans, et là, brusquement, le fil était rompu.

Big Dream avait le cœur triste car il ne verrait plus jamais le sourire de son buddy.

Sarah quitta la route pour emprunter la piste qui menait à la réserve. Le vieux pick-up brinqueballait sur le chemin de terre, jalonné des bouteilles vides et des canettes rouillées que les Indiens finissaient en route car ils n'avaient pas le droit d'introduire d'alcool dans le périmètre de la réserve.

Elle jeta un coup d'œil en direction de son père qui n'avait pas desserré les dents depuis qu'ils avaient quitté la plaza. Elle n'aimait pas lui voir ce visage soucieux, mais elle respectait son silence. Big Dream lui avait appris que certains songes se prolongent longtemps après le réveil et que jamais le monde du jour ne doit perturber le monde de la nuit.

La voiture vint s'arrêter devant la vieille maison en adobe à l'écart du village. Big Dream n'avait jamais voulu s'installer dans le cube en Fibrociment que les gens du Bureau des Affaires indiennes avaient fait bâtir pour les familles de la tribu. En été, la chaleur y était étouffante. Autrefois, Sarah et sa mère allaient y regarder la télévision ou prendre une douche, car il n'y avait ni eau courante ni électricité dans la demeure traditionnelle, mais de superbes tapis tissés sur les antiques métiers de bois recouvraient le sol en terre battue. Sur les murs, pendaient des couvertures aux motifs ancestraux. Sur les étagères, des kachinas – statuettes sacrées de bois colorées – voisinaient avec des éventails en plumes d'aigle.

Sarah avait préparé pour son père le plat qu'il préférait : des galettes de maïs et du poulet grillé – les employés du supermarché avaient des remises sur les produits qui arrivaient à la date limite de consommation – mais Big Dream toucha à peine à son dîner. Son rêve le poursuivait. Il se reprochait de n'avoir pas repris contact avec son vieux buddy autrement qu'à travers le royaume des songes. Il répondit distraitement au bonsoir de Sarah qui se retira pour lire dans sa chambre.

Resté seul, il ouvrit une sacoche de peau de daim qui contenait le tabac à rêver. C'était du peyotl séché, issu du cactus nain cultivé dans des jardins clandestins que seuls connaissent les chamans. Les Indiens l'appellent « la plante qui fait des yeux émerveillés ».

Il prit la longue pipe qui lui venait de son père qui lui-même la tenait de son père, et l'emplit du précieux tabac, puis il alla s'allonger sur le tapis, cala un coussin sous sa nuque et approcha la flamme du fourneau de pierre rouge. Il aspira longuement sa première bouffée et ferma les yeux.

Son rêve ne tarda pas.

Il traversait des nuages. Certains étaient ronds et lisses comme des fesses de bébés, d'autres échevelés et grimaçants comme des visages de sorcières. Il vola jusqu'à une ville. Mais ce n'était pas la même ville que celle où habitait Reg. Les habitations y avaient une taille humaine. Au milieu, coulait un large fleuve et un totem de fer pointait jusqu'au ciel. Il entra dans une chambre où un homme dormait encore. Sur le mur, était pendu un capteur de rêves

qu'il reconnut aussitôt : c'était le dreamcatcher de son enfance. Celui que le chaman son père avait donné à Reg.

Big Dream se réveilla. Il était profondément troublé par ce songe. Comment son capteur de rêves s'était-il retrouvé dans cette ville, accroché face à cet homme qu'il n'avait jamais vu ?

Cette ville lui rappelait des images familières. Il se souvint des photos que lui commentait Véronique, sa femme française, quand elle évoquait Paris, sa ville natale.

Big Dream savait qu'il venait de faire l'un des rêves les plus importants de sa vie.

Tous les éléments de son passé se trouvaient étrangement réunis dans cette chambre où dormait l'inconnu.

L'Indien vit là un signe fort que lui adressait Wakan Tanka, le Grand Esprit.

Les effets du peyotl n'étaient pas encore dissipés et le cerveau de Big Dream gardait l'acuité qui permet au rêveur d'enjamber les continents et de traverser les murs des maisons.

Il releva le tapis et, avec une baguette de cyprès blanc, traça une figure parfaitement circulaire sur la terre battue. Assis sur ses talons, il fixa un point au centre du cercle qui, pour les Indiens, représente l'espace sacré qui régit toutes choses. Les battements de son cœur se firent de plus en plus lents. Son corps semblait s'être pétrifié.

Big Dream entra dans le monde de l'hypnose. Par l'intensité de sa concentration, tout l'univers était maintenant contenu dans ce point tracé sur le sol.

Et l'Indien traversa le rideau liquide qui protège l'entrée du pays des rêves...

Lorsqu'il sortit de sa méditation, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Il ouvrit les yeux et un sourire se dessina sur son visage tandis qu'il effaçait soigneusement son dessin avant de remettre le tapis en place. Il avait décrypté le message que lui envoyait Wakan Tanka.

Au moment de quitter le monde des vivants, Reg avait désigné à son ami l'homme qui était digne de sa confiance. Cet homme auquel il avait légué son dreamcatcher habitait la ville où était née la femme de Big Dream, la mère de Sarah.

Il manquait un seul élément pour que le cercle se referme, et ce chaînon manquant était sa fille.

Pour l'Indien, la solution était évidente : elle devait aller à Paris, la ville où sa mère était née, la ville où l'attendait celui qu'avait désigné le Grand Esprit.

Big Dream sortit d'une cache masquée par une tapisserie navajo une boîte qui contenait son trésor. C'étaient de superbes bijoux anciens qui étaient dans sa famille depuis plusieurs générations. Il choisit un collier et un bracelet et les fourra dans une bourse en peau qu'il suspendit à son cou.

D'un pas alerte, il descendit le chemin de la réserve jusqu'à la route, puis il gagna la station d'essence de Dos Cruces.

À travers la vitre de son bureau, Donald lui adressa un salut et se replongea dans l'écran de sa télé.

Assises sur leurs talons, quelques femmes de la tribu attendaient, immobiles derrière leurs paniers exposés sur des couvertures.

Il faisait une chaleur étouffante.

Big Dream alla s'asseoir à l'autre bout de la plateforme de bois, le dos calé contre le distributeur de boissons.

Devant lui, l'ardente lumière faisait vibrer la route droite qui coupait le désert jusqu'à l'infini.

Il baissa la visière de sa casquette pour protéger ses yeux.

Il n'eut pas à attendre longtemps.

Dans un grincement de freins, un camion mexicain dont le flanc était orné d'un visage de Christ vint s'arrêter devant la pompe à essence. Le chauffeur, petit moustachu au visage mobile, fit monter Big Dream à son côté. En s'asseyant sur le siège, l'Indien eut l'impression de pénétrer dans une chapelle. Des images pieuses tapissaient la cabine du sol au plafond. Une Vierge de la Guadalupe trônait sur la plage avant et une batterie de chapelets pendus au rétroviseur bringuebalait aux cahots de la route. Martinez allait livrer à Tucson une cargaison de mangues et de papayes. Au retour, il emporterait dans le Yucatan un plein chargement de climatiseurs d'occasion.

Big Dream descendit du camion au coin de l'université d'Arizona. Il marcha jusqu'à East Broadway et remonta Elm Street. Il n'aimait pas les villes. Ces maisons côte à côte, ces files de voitures qui s'arrêtaient à des feux rouges et se garaient dans des parkings payants alors qu'autour d'eux s'étendait le désert, lui semblaient le comble de l'absurdité.

Devant lui, se dressait la façade rose, aux arcades style mexicain, de l'hôtel El Rancho.

Le portier toisa cet Indien voûté, aux tresses grises et aux vêtements fatigués qui pénétrait dans l'hôtel. Il s'approcha pour lui demander l'objet de sa visite, mais Big Dream lui lança un regard glacial qui le mit mal à l'aise. Le portier se contenta de hausser les épaules et regagna son poste.

Big Dream se dirigea vers le fond du hall. Là, se trouvait le bureau du tourisme où l'on proposait aux clients de l'hôtel une alléchante variété d'excursions « au cœur de l'Ouest sauvage ».

Josuah, l'homme qu'il était venu voir, était lancé dans une grande discussion avec un groupe de touristes canadiens.

Tout en feuilletant les brochures, Big Dream l'écoutait vanter le forfait Grand Indian Adventure Tour à 394 dollars qui comprenait le survol en hélico du Grand Canyon sur fond musical de Chevauchée des Walkyries – Wagner était devenu très populaire aux Etats-Unis depuis Apocalypse Now –, suivi d'une équipée à dos d'âne et soirée feu de camp avec les Indiens Hualapais qui vivaient au fond du canyon dans les mêmes conditions primitives que leurs ancêtres.

Les moins aventureux – ou les plus radins – pouvaient se contenter, pour 75 dollars, de la visite du tout récent Skywalk, la plate-forme transparente de verre et d'acier qui s'avancait de vingt mètres au-dessus du vide et offrait un point de vue saisissant sur le canyon, mille deux cents mètres plus bas.

Big Dream poussa un soupir. La terre de ses ancêtres était devenue un dépliant touristique... Pour ne pas entendre la suite du commentaire racoleur de Josuah, il alla se planter devant les vitrines où étaient présentés des spécimens de l'artisanat indien. Il fit une grimace. La majorité des bijoux zunis et hopis exposés étaient de vulgaires imitations fabriquées à la chaîne dans les ateliers de Singapour ou de Taiwan. Des éclats de pierres reconstituées remplaçaient les turquoises, quand ce n'était pas tout bonnement de la résine époxy...

– Bonjour, John. Que me vaut le plaisir de ta visite ?

Josuah l'avait toujours appelé John. Cela faisait plus anglo.

Big Dream serra machinalement la main que lui tendait Josuah.

Josuah était un Navajo qui s'était mis au service des hommes blancs. Il savait fort bien que Big Dream avait été, au temps de sa jeunesse, un des leaders les plus radicaux de l'A. I. M. – Y American Indian Move-ment – et qu'il éprouvait un total mépris envers les Indiens qui, comme lui, avaient tourné le dos à leurs traditions.

Derrière son sourire commercial, il se demandait avec une certaine inquiétude ce qui amenait Big Dream à lui rendre visite. L'autre le rassura :

– Ne t'inquiète pas. Je ne suis pas venu te reprocher de vendre les Peaux-Rouges aux Visages pâles...

Il ajouta avec une cruauté bonhomme :

– Je n'ai pas apporté mon tomahawk pour découper ton scalp et l'accrocher dans la vitrine à côté de tes pacotilles soi-disant indiennes !

Avec amusement, il vit Josuah glisser un furtif regard à la ronde pour être sûr que personne n'avait entendu.

– J'ai vieilli, Josuah, et ma guerre est finie. Je suis venu te demander un service.

Josuah semblait nettement plus serein.

— Tu sais que tu peux compter sur moi.

— Je n'en ai jamais douté, rétorqua Big Dream, pince-sans-rire. Ma fille doit aller à Paris. Est-ce que tu peux m'organiser cela ?

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Josuah en se dirigeant vers son bureau. Ta femme était française ?

— Oui, répondit Big Dream. Parisienne.

On en avait beaucoup parlé à l'époque, de la Française qui avait épousé un Indien O'odham. Il y avait même eu un long article avec photos dans Y Arizona Daily Star, et la télé avait envoyé une équipe pour couvrir le mariage.

Josuah commença de pianoter sur le clavier. Il leva la tête.

— J'ai quelque chose d'intéressant. Une promo au départ de Phoenix. Un tour d'Europe en six jours. Vienne, Londres, Paris, Rome, Madrid. Deux mille huit cents dollars. Je peux le négocier si on bloque son billet un mois à l'avance.

— Non ! Je t'ai dit Paris, rétorqua Big Dream avec agacement. Et je veux qu'elle parte le plus vite possible.

Josuah lui glissa un coup d'œil intrigué. Il ne posa pas de question et se replongea dans son écran.

Big Dream se sentait mal dans cet aquarium climatisé. La musique sirupeuse, les murs recouverts de fausses boiseries en plastique vert pâle, le défilé des groupes de touristes avec leurs valises à roulettes, tout, dans ce décor aseptisé, lui donnait une légère envie de vomir.

Le cliquettement des touches s'arrêta.

— Je crois que j'ai trouvé : Phoenix-Paris. Forfait de six jours en demi-pension. Deux mille deux cents dollars, taxes d'aéroport comprises. Je peux essayer de te le négocier à deux mille.

Big Dream hocha la tête.

— Il part quand ?

— Il y a deux départs par mois. Le prochain est jeudi.

Big Dream acquiesça.

— C'est bon.

— Je vais t'établir le billet. Tu paies comment ? Carte, chèque, liquide ?

Big Dream fouilla sous sa chemise et extirpa la bourse en peau. Il posa devant Josuah le collier et le bracelet qu'il avait sortis de leur cachette.

— Made in Arizona, lâcha-t-il, caustique.

Josuah lui jeta un bref regard et prit le bracelet qu'il inspecta d'un œil de connaisseur. Il apprécia la délicatesse des motifs rituels gravés sur l'argent patiné par les ans. Il le retourna

pour chercher la signature.

— Virgil Lafonta, commenta Big Dream. Je suppose que tu connais ?

L'autre acquiesça. C'était un des maîtres graveurs zunis les plus appréciés du début du siècle.

Josuah caressa de l'index les turquoises claires veinées de noir qui ornaient le bijou.

— Kingman ?

— Non, Bisbee.

Les deux plus fameuses mines de la région produisaient des pierres recherchées par les bijoutiers du monde entier.

Josuah posa le bracelet, prit le collier, un lourd pendentif en perles de turquoises enchâssées dans une armature d'argent ciselé et qui se terminait par une splendide pierre vert sombre en forme de poire.

— Bisbee ?

Big Dream eut une moue attristée, comme un animateur de jeu télévisé devant un candidat malheureux.

— Encore perdu ! Old Burnham. C'est une Dark blue. Cinquante carats.

Josuah tentait de garder un visage impassible, mais il flairait la bonne affaire. Les turquoises d'Old Burnham étaient rarissimes et uniques par leur pureté. Les Indiens les appelaient avec respect « les larmes tombées du ciel ». Josuah n'en avait jamais vu de cette taille.

Il leva la tête.

— C'est beau. Mais tu sais, deux mille deux cents dollars, c'est une sacrée somme.

Big Dream lui jeta un regard dur.

— Ne me prends pas pour un imbécile, Josuah. Tu sais très bien que tu peux vendre ces pièces deux fois plus cher à des joailliers de Santa Fe ou de la côte Est. Je te fais confiance pour négocier !

Josuah ne releva pas la raillerie. Il fit glisser les bijoux dans son tiroir.

— Entre Indiens, il faut bien s'entraider, lâcha-t-il dans un soupir.

— Ben voyons, ricana Big Dream. C'est sacré, la solidarité des peuplades primitives !... Alors, tu me le fais, mon billet ?

Avec une moue offensée, Josuah retourna à son clavier.

— Le nom de ta fille ?

— Sarah. Sarah Whitecreek.

— Elle a un passeport ?

Big Dream lui tendit le passeport qu'il avait pris dans le tiroir de Sarah.

— Elle devait aller à Paris avec sa mère. L'argent économisé pour le voyage est passé dans l'enterrement.

Derrière son écran, Josuah eut une mimique compréhensive. Il tendit à Big Dream le carton qui venait de sortir de l'imprimante.

— Si je ne suis pas indiscret, pourquoi ta fille doit-elle aller si rapidement à Paris ?

— Elle doit rencontrer un homme. Un homme que j'ai vu dans un rêve.

Josuah ouvrit des yeux ronds.

— Tu sais, c'est très grand, Paris... Big Dream se leva avec un sourire.

— Ne t'inquiète pas, les rêves, c'est mon business, comme vous dites, vous autres, les Visages pâles !

Il se leva, guilleret, et traversa le hall tandis qu'un groupe de Japonais venait le remplacer face au bureau de Josuah.

Les jambes ballantes sur la plate-forme du camion qui roulait dans le désert, Big Dream se sentait euphorique.

Tout se passait pour le mieux.

Il ne lui restait plus qu'à persuader sa fille. Il connaissait le mode d'emploi : elle avait exactement le même caractère que sa mère...

C'était la fin juillet.

Julien aimait bien passer l'été à Paris, sentiment commun à beaucoup de Parisiens.

Attablé à la terrasse du Stella, il suivait d'un œil amusé un homme en rollers qui glissait sur le trottoir, traînant sa valise en laisse. De l'autre main, le patineur tenait la poignée d'un sac d'où émergeait la tête d'un teckel hautain.

Comme chaque année, Julien était surpris par la floraison des femmes enceintes. Étrange, cette tradition d'engendrer des bébés durant les périodes froides. Rituel enfoui au plus profond du cortex qui devait remonter aux périodes glaciaires où la femelle se pressait contre son Néandertalien chéri ou son Cromagnon adoré au fond de la grotte nuptiale.

Il aurait plutôt imaginé des bébés de vacances conçus à l'heure de la sieste au milieu de l'assourdissant crissement des cigales, ou bien la nuit, sur une plage, dans la fièvre d'une étreinte sableuse, aux accents lointains du tube de l'été...

Il se demanda si, plus tard, le comportement des bébés couettes serait très différent de celui des bébés cigales. Il haussa les épaules. Il devait bien exister quelques dizaines d'ouvrages de freudiens dissidents et de lacaniens militants sur le sujet !

C'était l'heure de la pause déjeuner.

Julien percevait des bouffées de phrases venant de la table voisine.

— En fait, je suis partie avec Vanessa. Deux filles seules au Club, c'est trop top !

— Tu m'étonnes !

Julien glissa un regard furtif en direction d'un couple de jeunes femmes installées devant leur « formule fraîcheur ».

L'une d'elles, épaules et jambes copieusement découvertes pour exhiber son hâle, faisait défiler les photos de vacances sur l'écran de son téléphone portable sous l'œil admiratif de sa pâle collègue.

— Comment tu le trouves ? Le troisième, celui qui a la casquette.

— C'est un peu petit pour juger, mais il a l'air sympa.

— Il est trop génial. C'est le sosie de Johnny Depp !

— Arrête...

— Je te jure. Rien que de le voir, j'ai la tête en vrac. Dans un soupir, elle referma le clapet de son téléphone.

— Il s'appelle Kamel. Il est de Maubeuge. Il m'a déjà envoyé deux S. M. S.

— Et toi ?

— Quatre.

Elles pouffèrent.

Après avoir laissé chacune un euro dans la soucoupe où elles venaient de poser leurs tickets restaurant, elles se levèrent pour regagner leur bureau. Lorsque la groupie du beau Kamel passa à la hauteur de son visage, Julien eut la vision fugace d'une tranche de ventre bronzé, clouté de l'incontournable bijou ombilical.

La farandole des nombrils, autre spécialité de l'été.

Julien aurait pu faire une thèse d'anthropologie sur les souvenirs de vacances à travers les ventres dénudés.

Les nombrils blêmes pleurnichaient : « Une vraie galère. Il a plu sans arrêt. Deux semaines sans sortir des tentes » et les nombrils tannés jubilaient : « On s'est éclaté. Huit heures par jour sur la planche à voile. »

Il y avait les nombrils protubérants, les caverneux, profonds comme des sexes, les nombrils béants au milieu d'un ventre mou, les nombrils fermes encadrés d'abdominaux travaillés en salle de gym, ceux qui étaient ornés d'un modeste anneau et les nombrils de luxe sertis d'une pierre précieuse comme le front d'un éléphant sacré...

Quelques tables plus loin, une touriste à casquette de base-ball, le nez dans son Herald Tribune, était en proie aux assiduités d'un bellâtre aux lunettes relevées sur des cheveux luisants de gel.

À l'abri derrière le journal qu'elle avait pris à la réception de l'hôtel, Sarah n'entendait pas les inepties de son voisin. Elle se remémorait les moments qui avaient précédé son départ. Tout s'était passé si vite !

Lorsqu'elle était rentrée d'Old Cabeza, son père l'avait accueillie avec un visage mystérieux. Aux questions de Sarah, il avait répondu par un sourire énigmatique, se bornant à lui annoncer qu'une surprise était tombée du ciel. Il la fit alors jouer au jeu familial de son enfance, lorsque sa mère lui cachait un jouet et lui annonçait « Tu brûles » ou « Tu gèles » jusqu'à ce que la petite fille trouve son cadeau.

Sarah ouvrit l'enveloppe dissimulée derrière un des éventails de plumes, et son œil s'arrondit quand elle découvrit le ticket de voyage à son nom. Elle leva la tête et rencontra le regard réjoui de son père.

— Tu m'as bien dit que tu avais des vacances à prendre dans ton centre commercial ?

Elle acquiesça machinalement.

— Mais comment as-tu fait pour...

Il l'interrompit d'un geste désinvolte.

— Au Lost Copper, j'étais assis à côté d'un gars qui avait dépensé toute sa paie aux courses de chevaux. Il n'avait même plus de quoi s'offrir une bière, alors il m'a proposé de partager un de ses paris en échange d'une Bud. Le cheval est arrivé et toi tu pars ! C'est tout simple, ma petite fille !

Sarah connaissait le côté roublard de son père, et ce conte de fées lui semblait trop parfait pour être vrai...

— C'est bien vrai, cette histoire ? Big Dream prit un air offensé.

— Tu ne mettrais tout de même pas en doute la parole de ton vieux père !

Elle eut une grimace sceptique, puis elle secoua la tête.

— Il n'est pas question que je te laisse tout seul. Big Dream leva la main, mimant la posture d'un prévenu face au tribunal.

— Je promets à Votre Honneur de ne pas conduire en état d'ivresse, de ne pas faire entrer d'alcool illicite dans la réserve et de ne pas me quereller avec des Indiens de tribus adverses.

Il avait l'air tellement heureux.

— Viens, lui dit-il en ouvrant les bras.

Comme lorsqu'elle était enfant, elle vint se réfugier contre sa poitrine.

Big Dream lui caressait les cheveux. Ils étaient aussi émus l'un que l'autre.

— Elle nous regarde de là-haut, murmura-t-il. Je vois son visage radieux... Sa fille va découvrir son Paris. Tu ne peux pas lui procurer de plus grand bonheur !

Sarah acquiesça de la tête. Blottie contre le torse de son père, elle ne cherchait pas à retenir ses larmes.

Deux jours plus tard, lorsque Big Dream la conduisit à Tucson, il gara la vieille Toyota un pâté de maisons avant la station de bus pour l'aéroport de Phoenix. Sarah comprit que c'était par délicatesse. Pour que ses compagnons de voyage ne voient pas son vieil Indien de père...

Du pouce, il lui dessina un signe sur le front.

— Rapporte-moi un sourire. Ce sera mon plus beau cadeau.

Sans bouger de son siège, il la regarda s'éloigner, son sac sur l'épaule.

Lorsque la porte du car se ferma dans un soupir pneumatique, Sarah se retourna.

Le pick-up était toujours là. Sarah sentit une boule d'émotion lui bloquer la gorge.

Dans l'avion, elle fit semblant de dormir pour ne pas participer à la familiarité envahissante qui régna vite dans la cabine. Le niveau sonore s'élevait au fil des bières ingurgitées par les représentants du Far West en goguette. Ils déambulaient dans l'allée ou s'interpellaient d'un siège à l'autre pour échanger des lieux communs ou des bonnes blagues sur la France et les Français. Son masque sur les yeux, les écouteurs enfoncés dans les oreilles, Sarah décida que,

sitôt arrivée à Paris, elle quitterait au plus vite cette bruyante cohorte pour se lancer toute seule à la recherche des lieux aux noms magiques dont l'évocation faisait briller si fort les yeux de sa mère.

Le lendemain matin, tandis que ses compagnons de voyage, sacs caméras en bandoulière, bananes sanglées autour de la taille comme les cartouchières de leurs ancêtres, s'empiffraient de French croissants au buffet du petit déjeuner avant de rejoindre leur bus Cityrama, Sarah s'éclipsa.

Elle fut d'abord déçue – l'Hôtel de la Paix était situé au fin fond du quinzième arrondissement – et les ternes immeubles de la rue Lecourbe étaient bien loin de l'image étincelante qu'elle se faisait de Paris.

Les passants marchaient d'un pas rapide et se croisaient sans se voir. Une cacophonie de klaxons d'automobilistes exaspérés par un camion de livraison la cueillit au coin de la rue Cambronne.

C'était la première fois qu'elle se trouvait dans une grande ville. Elle ne connaissait que Tucson. Quand elle était enfant, elle avait accompagné deux fois sa mère à Phoenix, mais elle n'en gardait qu'un souvenir vague, à part les quelques gratte-ciel du centre-ville qui l'avaient contrainte à se tordre le cou.

Elle consulta son plan de Paris et bifurqua en direction de la tour Eiffel. La rue se transforma bientôt en avenue et les maisons devinrent plus cossues. Elle pénétra dans un jardin public et s'assit sur un banc pour contempler une vieille dame digne qui jetait du pain aux pigeons. Sarah eut un sourire attendri. Enfin une image qui s'intégrait au florilège des souvenirs de sa mère...

Elle resta là longtemps à observer la vie du petit square : les vieux messieurs soignés qui se saluaient en se retrouvant côte à côte sur leur banc habituel, des solitaires venus lire le journal, deux jeunes mères plongées dans une grande conversation sur des chaises installées près des chevaux à ressort sur lesquels se balançaient leurs enfants. Toutes ces scènes banales pour les Parisiens avaient pour elle la saveur de l'exotisme...

Elle repartit, nez au vent, heureuse d'avoir partagé un moment d'intimité de la ville.

Lorsqu'elle passa devant le Stella, elle s'arrêta, charmée par l'aspect 1900 de la brasserie, avec son store rouge aux lettres d'or, ses garçons de café au long tablier noir, sa terrasse peuplée d'une foule animée. Ce décor lui semblait tout droit sorti de l'un des films sur Paris qu'elle avait vus à la télévision. Elle repéra un couple qui partait et s'assit à leur table.

Et voilà que cet imbécile en pantalon blanc et au débardeur moulant siglé d'un joueur de polo venait lui gâcher son plaisir. Dans un anglais laborieux, avec ce phrasé haché des banlieues, il lui proposait de lui faire visiter le Paris branché, de l'emmener en boîte, de lui faire connaître

des stars du rap qui étaient tous des copains d'enfance...

Pourtant, Sarah avait tout fait pour paraître le plus neutre possible. Elle avait emprisonné ses longs cheveux sous une casquette et chaussé des lunettes de soleil qui lui couvraient la moitié du visage.

Pour son premier contact avec un Parisien, elle n'était pas gâtée. Ce type se montrait aussi pesant que les cow-boys ou les camionneurs qui l'accostaient à la cafétéria d'Old Cabeza. Elle eut une pensée attendrie pour sa mère qui lui avait si souvent vanté les Français, ces hommes délicats et cultivés, qui maniaient en experts l'humour et la galanterie...

Elle se sentit observée.

Elle tourna la tête et croisa le regard de Julien qui suivait d'un œil curieux les approches de l'homme aux lunettes dans les cheveux. Elle lui adressa une grimace à laquelle il répondit d'un sourire compréhensif.

Lorsque l'importun vint carrément s'installer en face de la jeune femme, Julien décida de sortir de son rôle de spectateur : il allait accomplir sa B. A. de la journée. Il se leva, fit le tour de la terrasse pour se retrouver dans la rue et s'approcha de la table de Sarah. Il l'interpella dans son plus bel anglais :

— Excuse-moi d'être en retard.

Cueillie à froid, elle mit un temps avant de réagir sur le même ton.

— Je ne suis là que depuis cinq minutes, lui répondit-elle.

Il ajouta, pervers :

— Je ne voudrais pas te déranger, je vois que tu es avec un ami...

Elle se leva, eut un geste désinvolte.

— Juste une relation de bistro...

Julien jeta le Herald Tribune sur les genoux du dragueur dépité.

— Vous lirez les petites annonces, lui lança-t-il. Ils cherchent souvent des guides pour faire visiter le Gay Parée !

Avec un soupir d'aise, Sarah se leva, prit le bras que lui tendait Julien, et ils pénétrèrent dans le Champ-de-Mars.

Malgré la casquette et les lunettes de soleil qui masquaient le front et les yeux de la jeune femme, Julien fut frappé par son visage étonnamment ciselé.

Les pommettes hautes, la bouche très dessinée, le nez aquilin lui conféraient un aspect oriental. Julien avait vu ce genre de profil sur des bas-reliefs perses ou hindous.

Elle s'arrêta et lui rendit son bras.

— Je vous remercie de m'avoir tirée des griffes de cet imbécile, lui dit-elle dans un français

parfait.

Surpris, Julien apprécia :

— Vous parlez bien le français.

— Je n'ai aucun mérite, répondit-elle. Ma mère était française.

Intrigué par cette étrange personnalité, il s'apprêtait à lier conversation, mais elle coupa court à tout échange :

— La tour Eiffel, c'est loin d'ici ?

D'un geste, Julien lui désigna le sommet de la tour qui pointait au-dessus des arbres. Elle assura la visière de sa casquette.

— Bien, il faut que j'aille remplir mes devoirs de touriste.

Elle lui serra la main.

— J'ai été contente de vous rencontrer.

Puis elle prononça cette phrase étrangement désuète :

— Grâce à vous, j'ai vu que la galanterie existe encore dans votre beau pays !

Elle s'éloigna d'un pas élastique, le poing serré sur la bretelle de son sac à dos, comme on le lui avait recommandé dans son Travel's Guide lorsqu'elle déambulerait dans cette capitale du vol à la tire.

Julien suivit des yeux la fine silhouette qui se mêlait aux groupes de promeneurs doublés par les joggeurs aux écouteurs fichés dans les oreilles. Il était frustré qu'elle ait mis si soudainement un terme à leur moment de complicité. Il aurait aimé en savoir plus sur cette inconnue au profil délicat. Il fut tenté de la suivre, puis il rejeta très vite cette pulsion. Après la scène qui venait de se dérouler et le compliment dont elle l'avait gratifié, il eût été mal venu de prendre le relais du dragueur aux cheveux luisants...

Il s'assit sur un banc voisin que venait de libérer une femme au ventre rond poussant un landau. Et encore deux bébés couettes !

Tout en se dirigeant à longues enjambées vers la tour Eiffel, Sarah repassait dans sa tête chaque minute de la scène qui venait de se dérouler. Elle avait aimé ce petit jeu de couple et avait été troublée de sentir la chaleur du bras de l'inconnu contre le sien. Pourquoi avait-elle éprouvé le besoin de quitter de manière aussi brutale ce garçon qui était spontanément venu à son secours ? Timidité ? Peur de passer pour une fille facile ? Elle n'allait tout de même pas se jeter au cou du premier Français qu'elle rencontrait ! En tout cas, elle se jura que si jamais elle croisait à nouveau la route de son libérateur, elle se rachèterait de son attitude stupide. Elle haussa les épaules.

Dans cette ville immense, elle avait autant de chances de tomber à nouveau sur lui que de

retrouver un poisson dans la mer !

Maintenant, Julien ne distinguait plus l'Américaine du Stella. Il fallait qu'il arrête de fantasmer sur une touriste qu'il n'avait côtoyée qu'une dizaine de minutes... Après tout, il avait assumé son rôle de sauveur, il ne devait pas attendre qu'en récompense elle se précipite dans ses bras comme dans un feuilleton californien !

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas gambergé de la sorte sur une inconnue. Le temps des vacances ravivait un romantisme enfoui et ressuscitait le pincement exquis des émois adolescents...

Il se leva de sa chaise avec une grimace : voilà qu'à son tour, comme Brioude, il se la jouait Chateaubriand...

Ses pas le guidèrent vers la tour Eiffel.

Elle devait avoir atteint au moins le troisième étage, son Américaine du Stella.

Il longea l'interminable file de touristes qui piétinaient devant les caisses des ascenseurs. Il se demanda à quand remontait sa dernière escalade de la tour Eiffel. Il sourit. C'était pour l'anniversaire de ses dix ans !

Il se sentit happé par le bras. Un Japonais à cheveux blancs lui tendit un appareil photo, puis alla se placer auprès de sa minuscule épouse harnachée d'un sac Vuitton qui lui arrivait aux genoux.

Julien s'appliquait à cadrer le couple dans l'écran L. C. D. lorsque son œil s'écarquilla : entre les deux Japonais, venait d'apparaître en arrière-plan l'Américaine du Stella qui esquissait, de l'index et du majeur, une paire de cornes au-dessus de la tête du Nippon au sourire apprêté. Julien appuya sur le déclencheur et rendit l'appareil à son propriétaire en s'efforçant de garder son sérieux. L'homme aux cheveux blancs le remercia d'une série d'inclinaisons du buste puis il regagna la queue des touristes au côté de son épouse miniature.

La fille à la casquette de base-ball marchait au côté de Julien. Il joua la sévérité :

— Vous imaginez la tête de ces pauvres Asiatiques quand ils vont montrer ce cliché à leurs petits-enfants ?

Elle lui jeta un regard moqueur.

— Pour une fois qu'il y aura un peu de fantaisie dans leurs photos, ils devraient me remercier ! Vous êtes arrivé au moment où j'allais partir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Un autre Latin lover vous a poursuivie de ses assiduités ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne supportais plus de me retrouver coincée au milieu d'une armée de Japonais en rangs

par deux. Vous êtes déjà monté en haut de la tour Eiffel ?

— Oui, répondit-il dans un sourire. Il y a une petite trentaine d'années.

— Vous me raconterez. Ça n'a pas dû beaucoup changer !

Elle leva la tête, la visière de sa casquette pointée vers le sommet de la tour, et esquissa une grimace.

— Je ne vais tout de même pas faire encore une demi-heure de queue et subir une visite guidée, alors que j'ai la chance de connaître un authentique Parisien.

Julien acquiesça, surpris par le changement d'attitude de l'Américaine. Il avait l'impression d'avoir retrouvé une amie perdue de vue.

— Excellent raisonnement. Allons déjeuner !

— Vous avez sûrement des choses à faire ? demanda-t-elle avec une pointe de coquetterie dans la voix.

— Je suis en vacances. Et puis, ajouta Julien, pince-sans-rire, vous savez bien que nous sommes un peuple de machos qui n'avons d'autre occupation que de séduire les étrangères en vacances.

Elle poursuivit, l'index levé :

— Pour les emmener dans des boîtes branchées et leur faire connaître des stars du rap qui sont tous leurs copains d'enfance...

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Sarah.

— Moi, c'est Julien. Elle commenta, amusée :

— C'est la seconde fois que l'on se serre la main. Il acquiesça sur le même ton :

— La dernière fois, c'était pour se dire au revoir !

Tandis qu'ils traversaient la Seine, Julien glissa un regard vers le profil aigu de sa voisine toujours abritée derrière ses grosses lunettes. Il se dit que c'était la première fois de sa vie qu'il allait déjeuner avec une fille dont il n'avait jamais vu les yeux...

Au restaurant du musée de l'Homme, la terrasse commençait à se libérer.

Un serveur les guida jusqu'à une table qu'il entreprit de débarrasser. Sarah lui demanda le chemin des toilettes et partit, son sac sur l'épaule.

Julien poussa un soupir d'aise. Depuis longtemps, il ne s'était pas senti aussi bien. Il retrouvait le même sentiment d'euphorie que lors des premiers rendez-vous de son adolescence.

Il se retourna vers l'intérieur de la salle.

Il mit un moment avant de reconnaître la jeune femme qui se dirigeait vers sa table. L'Américaine du Stella s'était métamorphosée.

Sarah avait ôté sa casquette et libéré une cascade de cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'à la taille. Rangé aussi les lunettes solaires. Julien fut frappé par ses yeux obliques qui renforçaient la note exotique de son visage.

Il eut le sentiment qu'elle s'était démasquée pour lui. Il accueillit cela comme une marque de confiance.

Elle s'assit et découvrit le panorama grandiose. La terrasse surplombait le parvis du Palais de Chaillot, les jardins du Trocadéro, la tour Eiffel, et la Seine en contrebas.

Julien souriait de son ravissement. Elle avait des yeux d'une couleur étrange, une sorte de gris profond qui reflétait la couleur du ciel.

— Comme j'aimerais que ma mère puisse voir cela ! murmura-t-elle. Ce que Paris pouvait lui manquer !

Julien fut frappé par l'émotion contenue dans la voix de la jeune femme.

— Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?

— Elle est morte quand j'avais vingt ans.

— Je suis désolé.

Elle eut un geste d'impuissance.

— Et votre père n'a pas souhaité vous accompagner ?

Elle sembla trouver cette idée saugrenue car elle éclata de rire.

— Mon père à Paris !... Je n'ose même pas imaginer !

Ils furent interrompus par le maître d'hôtel qui glissait entre les tables, son carnet en main.

Elle laissa à Julien le soin de choisir pour elle.

Lorsqu'il eut fini de passer leur commande, Julien se tourna vers Sarah. Le menton appuyé sur les poings, elle l'examinait avec curiosité.

— Vous êtes un vrai Parisien ?

— Personne n'est parisien depuis très longtemps, répondit-il, interloqué par cette étrange question. Disons que je suis né à Paris et que j'y ai toujours vécu.

Elle acquiesça, grave.

— Voyons si vous correspondez au Parisien que j'ai imaginé dans mon coin de désert en regardant les vieux films à la télévision.

Elle le détailla :

— Vous êtes plus grand que mon image du Français type. Les tempes un peu grisonnantes, ça c'est parfait. L'œil plissé qui observe les autres, toujours prêt à se moquer, c'est également conforme au cliché. Des vêtements pas trop neufs mais qui viennent sûrement d'un bon faiseur...

Elle conclut :

— Le jury est satisfait. Vous êtes reçu à l'examen. Julien souriait à l'énoncé de son portrait-robot.

— Vous n'êtes pas un peu déçue que je n'aie pas de béret basque, une paire de moustaches et une baguette de pain sous le bras ?

Elle lui lança un regard de reproche.

— Ah non, c'est le Français moyen que vous me décrivez là. Le Parisien est beaucoup plus romantique ! Il est poète maudit, musicien pauvre ou peintre méconnu et doit impérativement habiter une péniche, une chambre sous les toits, ou un atelier à Montmartre. Le maître d'hôtel vint poser devant eux les assiettes garnies et une carafe de rosé.

— Vos références sont un peu obsolètes, dit Julien en emplissant leurs verres. Aujourd'hui, les péniches sont habitées par des publicitaires branchés, les chambres sous les toits ont été transformées en lofts hors de prix où vivent des fils de famille new-yorkais qui se prennent pour Henry Miller ou Hemingway, et les ateliers de Montmartre sont devenus des galeries pour touristes où l'on vend des clowns tristes et des Pierrots larmoyants, peints à la chaîne par des Croates et des Albanais clandestins. Déçue ? Elle fronça le nez.

— Je m'attendais bien à des évolutions de l'espèce, mais pas à ce point-là...

Pendant qu'elle dévorait avec appétit sa salade César, Julien nota ses mains nerveuses et ses longs doigts aux ongles coupés courts. Des doigts de pianiste. Un large anneau d'argent enserrait son pouce droit.

— Et vous, demanda-t-elle, vous n'allez tout de même pas me dire que vous êtes dans le Stock Exchange ?

Fourchette en l'air, elle attendait sa réponse.

— Rassurez-vous, répondit-il dans un sourire. Je n'ai rien à voir avec la Bourse. Je travaille dans l'édition.

Le visage de la jeune femme s'éclaira.

— Ah, vous êtes écrivain ! J'étais sûre que vous faisiez un métier artistique.

Rassurée, elle avala sa bouchée

— Je n'écris pas de livre, corrigea Julien. Je rédige la vie des autres. Je leur prête ma plume.

— Comme mon ami Pierrot ? Il acquiesça d'un sourire.

Le regard de Sarah se voila d'une ombre de nostalgie.

— Quand j'étais enfant, ma mère me chantait Au clair de la lune pour m'endormir.

Elle fredonna :

— Mon ami Pierrot, Prête-moi ta plume Pour écrire un mot... C'est la seule chanson française que je connais !

Elle but une gorgée de rosé, esquissa une grimace qui se transforma en une moue satisfaite.

— J'aime ça.

Elle reposa son verre.

— Il y a quand même votre nom sur la couverture des livres que vous écrivez ?

Julien lui jeta un regard amusé. Reg lui avait posé la même question un an plus tôt.

— De temps en temps, sur la page trois, on voit en tout petits caractères la mention : recueilli par Julien Tourane.

— Et qu'est-ce qu'il recueille, Julien Tourane ? Il poussa un soupir.

— La confession d'une ex-souveraine alcoolique en exil, les états d'âme d'une mère porteuse sexagénaire, les mémoires d'un G. I. déserteur qui a fui l'Irak, plus les pensées profondes de quelques hommes politiques qui ont besoin d'un coup de projecteur avant une campagne électorale ou un remaniement ministériel...

— Vous n'avez jamais eu envie d'écrire une œuvre personnelle ?

Il eut une grimace horrifiée.

— Quelle horreur ! Je n'ai rien à raconter. Une enfance paisible, des parents charmants, une sexualité convenable. Tout ça est d'une normalité consternante. Rien pour appâter les médias...

Sarah n'était pas convaincue.

- Ce n'est pas un peu frustrant de passer son temps à raconter la vie des autres ?
- Je ne trouve pas. De temps en temps cela peut même être captivant, d'autres fois carrément déprimant.

Il précisa :

- Tous les gens que j'ai rencontrés devant un magnétophone ont un point commun : ils sont persuadés que leur vie est la plus passionnante du monde !
- Donc, conclut-elle, vous serez toujours mister Ghost-writer ?
- En France, corrigea Julien, on ne dit pas un écrivain fantôme, on dit un nègre. Un Afro-writer, si vous préférez.

Elle sourit.

- C'est drôle, Afro-writer.
- Ce n'est pas de moi. C'est un copain noir américain qui a inventé ce terme.

Elle apprécia.

- Il doit être sympa, votre copain ! Il hocha la tête.
- Il était très sympa.

Elle posa sa main sur celle de Julien.

- Et si vous m'emmeniez visiter votre ville, mister Afro-writer 1 lui demanda-t-elle doucement.

Julien n'avait pas le souvenir d'avoir jamais autant marché dans Paris que ce jour-là.

Ils remontèrent jusqu'aux Champs-Élysées par l'avenue George-V, puis la place de la Concorde, et toute la rue de Rivoli. Elle l'assaillait de questions sur ce Paris dont elle avait tant rêvé à travers les récits de son enfance. Parfois, un nom d'avenue ou une enseigne de couturier lui faisaient pousser une exclamation car sa mère l'avait mentionnée lors de sa plongée dans la boîte aux souvenirs.

Épuisé, Julien décréta une halte et se laissa tomber avec un soupir sur un banc de la place des Vosges. Sarah photographia un envol de pigeons, un couple d'amoureux en contre-jour et la statue équestre de Louis XIII.

— Ils avaient quand même de drôles de costumes pour monter à cheval, vos rois de France ! commenta-t-elle avec une moue.

— Tout le monde ne peut pas être habillé en cow-boy, grogna Julien en massant ses pieds douloureux.

Elle lui jeta un regard narquois.

— Ce que les Français sont susceptibles !

— Est-ce que vous vous rendez compte, soupira-t-il,

— du rythme inhumain que vous imposez à un vieil homme qui aura quarante ans l'année prochaine ?

— L'âge idéal du Latin lover, s'exclama-t-elle. Vous ne voulez pas que je vous plaigne !

Elle lui tendit la main pour l'aider à se lever.

— Allez, on y va, mon ami Pierrot ? Il quitta son banc avec une grimace.

Pour ne pas froisser Julien, elle honora d'un cliché la façade austère de la maison de Victor Hugo.

Du coin de l'œil, Julien guettait la jeune femme attentive à capter chaque détail, tandis qu'ils revenaient vers le centre par les petites rues piétonnes du Marais, devenu le quartier gay, fief des galeries d'art, des boutiques tendance et des bistros branchés.

Elle avait une sacrée personnalité, l'Américaine du Stella. Un curieux mélange d'adulte et d'enfant assorti d'un humour caustique inattendu chez une fille tout juste débarquée de l'Amérique profonde. Un cocktail insolite qui le ravissait de plus en plus.

Rue des Rosiers, elle s'arrêta devant un restaurant casher. Installés autour de l'une des deux tables de la minuscule terrasse, quatre clients dévoraient leurs falafels de pois chiches. Ils étaient lancés dans un sonore affrontement auquel participaient, depuis le pas de la porte, les

consommateurs qui prenaient parti pour les uns ou les autres avec une exubérance toute méditerranéenne,

Sarah se tourna vers Julien.

— Maintenant je comprends ce que voulait dire maman lorsqu'elle parlait d'un lieu particulièrement ennuyeux : « C'est triste comme une maison sans piano ou une rue sans juifs... »

Elle garda un temps de silence, puis lui lança, un brin provocante :

— Vous savez que Sarah est un prénom juif !

— C'est un très beau prénom biblique, répondit Julien interloqué.

— Ma mère était juive. Ça ne vous gêne pas ? Julien ouvrit un œil rond.

— En quoi cela me gênerait-il ? Maintenant, elle semblait embarrassée.

— Les Américains disent que les Français sont antisémites.

Il haussa les épaules.

— Depuis que nous avons refusé de nous engager en Irak pour soutenir votre Président dans sa vertueuse guerre sainte, on est taxé de tous les défauts du monde. Un peu simpliste, non ?

Julien vit apparaître une lueur amusée dans le regard de la jeune femme. Il lui murmura sur le ton de la confidence :

— Je vais vous confier un secret. On a déjà fait des croisades, il y a neuf cents ans, et ça ne s'est pas très bien passé, alors on n'a pas eu furieusement envie de recommencer. J'ai le sentiment que cela a un peu agacé vos dirigeants de l'époque...

Maintenant, Sarah s'était complètement détendue.

— Excusez-moi, mister Afro-writer, je ne faisais que répéter toutes les bêtises que l'on entend dans mon petit coin d'Amérique à propos des Français arrogants et donneurs de leçons.

Julien répondit dans un sourire :

— Je pense que l'intolérance et le racisme ne sont pas de ce côté-ci de l'Atlantique.

Elle garda un temps de silence.

— J'ai eu l'occasion de le constater, murmura-t-elle. Il voulut rompre la gravité qu'il sentait poindre chez la jeune femme.

— Ça ne vous a pas donné faim, tous ces kilomètres sous le soleil ? demanda-t-il.

Immédiatement, elle lui glissa un regard narquois.

— Cela signifie que vous souhaitez dîner ! Je commence à vous connaître, mister Afro-writer !

Elle joua son jeu :

— Eh bien oui, je meurs de faim ! Si nous allions dîner ? Il l'observait, fasciné par la rapidité

avec laquelle elle passait de l'émotion à la gaieté. Il leva le doigt, grave.

— À une condition... Intriguée, elle attendit la suite.

— Pas dans un restaurant casher !

— Ce n'est pas bon ? Il eut une grimace.

— Je n'ose plus rien dire, vous allez me soupçonner d'être le bras droit de Ben Laden !

Elle éclata de rire.

Ils repartirent, marchant côte à côte. Comme par inadvertance la main de Julien frôla celle de la jeune femme. D'une discrète pression des doigts, elle répondit à son signe de connivence.

Ils s'installèrent à la terrasse d'un restaurant des Halles.

Julien commanda deux steaks tartares et une bouteille de saumur. Le garçon revint avec la bouteille de vin de Loire émergeant d'un seau à glace. Sous l'œil curieux de Sarah qui découvrait ce cérémonial, il servit Julien et attendit son verdict puis emplit les deux verres.

Avant de repartir, il alluma la bougie posée entre eux deux.

Julien leva son verre par-dessus la table recouverte de l'incontournable nappe à carreaux rouges et blancs.

— Je propose de porter un toast à la santé du macho aux lunettes dans les cheveux sans lequel on ne se serait jamais connus.

Elle but sans le quitter du regard et, d'un geste lent, elle reposa son verre.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'hier j'étais dans le Wild West...

La flamme faisait danser des étoiles dans les yeux obliques de la jeune femme.

— Vous savez que, pour la première fois de ma vie, je parle français avec quelqu'un d'autre que ma mère !

— Pourquoi, demanda Julien, étonné, vous n'avez pas fréquenté un lycée français ?

L'idée cocasse d'un lycée français dressé au milieu de son désert amena un sourire sur les lèvres de Sarah.

— Non, mister Afro-writer, il n'y a pas de cela chez nous... Toute petite, je suis allée à l'école presbytérienne, mais le salut au drapeau et les deux prières quotidiennes ne correspondaient pas aux idées libérales de mes parents ! Ma mère a décidé de s'occuper elle-même de mon éducation parallèlement à mes cours au Junior Collège. J'ai reçu une instruction complètement bilingue. Elle m'a appris à lire dans les livres qu'elle allait emprunter tous les trois mois à l'Alliance française. J'ai eu les lectures les plus diverses, suivant les ouvrages disponibles... Il y a d'abord eu Le Petit Prince qui m'a tant fait pleurer, puis George Sand, Colette, Victor Hugo,

Aragon, Pierre Benoit, Marcel Pagnol... Dès que nous étions seules toutes les deux, on ne

parlait que le français.

Sarah avait besoin d'évoquer sa mère avec le premier Français qu'elle rencontrait. Sa mère qui avait été sa seule amie et dont la vie s'était fracassée au fond d'un canyon.

— Quand j'étais enfant, elle m'avait dessiné une grande place avec l'Arc de triomphe au milieu et elle me faisait apprendre par cœur les noms des avenues qui partaient de l'Étoile...

Elle se tut, la voix mal assurée.

La nuit était complètement tombée. Sur la place, un trio de musiciens argentins aux longs cheveux enchaînait les milongas nostalgiques. Sarah avait le menton appuyé sur ses paumes. Ses yeux semblaient phosphorescents.

— Chaque image de cette ville, je la vois à travers son regard, murmura-t-elle.

Son menton tremblait.

Julien avait la gorge serrée par l'intensité de cette évocation. Il emplit leurs verres. Elle but lentement.

— Pourquoi n'est-elle jamais retournée en France ? demanda-t-il.

— Nous n'étions pas riches et sa vie était là-bas, auprès de mon père. Ils s'adoraient, tous les deux.

Un souffle d'air tiède vint faire palpiter la flamme de la bougie.

Leurs deux mains s'étaient rejointes par-dessus la nappe à carreaux.

— Il avait su lui apporter la quiétude et la sérénité qui lui avaient toujours manqué, murmura-t-elle. Depuis l'enfance, elle n'avait connu que des chambres d'hôtel

— ses parents tenaient une pension de famille dans le Quartier latin –, la chambre 59 jusqu'à seize ans, puis la 53... Et, à dix-huit ans, elle a fugué de l'autre côté de l'Atlantique...

Elle attendit que s'envole le dernier accord de guitare.

— Ensuite, elle a toujours vécu son sac sur le dos. Son seul foyer était son camping-car. C'était l'époque des road-movies. Elle n'a jamais su vieillir, dit-elle. Toute sa vie, elle a prolongé les années soixante-dix et la Beat Génération...

Elle eut un sourire mélancolique.

— Mon enfance a été bercée par les chansons militantes de Bob Dylan, Buffy Sainte Marie et Joan Baez ! Je peux vous citer des chapitres entiers de Jack Kerouac et des dizaines de poèmes d'Allen Ginsberg !

— J'ai les mêmes livres à la maison. Mais je ne les connais pas par cœur...

Le serveur vint poser les deux assiettes devant eux. D'un geste solennel, Julien saisit une frite.

— Voilà donc l'arme suprême utilisée contre notre vieux pays frondeur !

Sarah le regardait, interloquée. Julien poursuivit sa démonstration.

— J'ai lu que, dans un grand élan patriotique, pour nous punir de notre attitude inamicale, les Américains avaient débaptisé nos French fries qui étaient devenues des freedom fries. C'est vrai ?

Elle acquiesça.

— Absolument. Au début 2003, il y a eu un courant d'hystérie antifranaise. Sur les pare-chocs des voitures sont apparus des autocollants vengeurs : « Boycott France », « Fuck the frogs », « Irak first, Chirac next ! ».

Julien leva les yeux au ciel et croqua sa frite.

— Eh bien, je n'ai qu'une réponse : bon appétit ! Elle lui adressa un sourire et ils attaquèrent leurs steaks.

De l'index, elle souleva la manche de Julien et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il va falloir que je vous quitte, soupira-t-elle. Il releva brusquement la tête.

— Pourquoi ?

Elle fut surprise par la violence du ton de sa question.

— Parce que je suis venue avec un tour organisé, répondit-elle. Je dois rejoindre mes compagnons de voyage.

Julien serra fort la main de la jeune femme. Il lui semblait inconcevable qu'elle puisse partir.

— Vous avez vraiment envie d'aller retrouver votre troupeau de cow-boys à Caméscope sur le ventre ?

Sarah était déconcertée par cette agressivité soudaine.

— Mais je n'ai pas le choix, mister Afro-writer. Quand la responsable du groupe découvrira que je ne suis pas encore rentrée à l'hôtel, elle préviendra la police, si ce n'est déjà fait !

Les mâchoires serrées, il garda un temps de silence, à la recherche d'arguments pour la convaincre.

— Vous n'allez tout de même pas passer votre premier séjour à Paris enfermée dans un car pour écouter les commentaires d'un guide débile ! Un peu navrant, pour une demi-Française...

La véhémence de son propos fit sourire la jeune femme.

— Soyez rassuré : je n'ai pas l'intention de suivre le programme prévu. Aujourd'hui, par exemple, j'ai évité la croisière en bateau-mouche, la promenade à travers Montmartre et la visite du Sacré-Cœur. Il ricana.

— Vous l'avez échappé belle. C'est le monument le plus hideux de Paris !

Il lui jeta un regard sombre.

— Et, si je ne suis pas indiscret, qu'est-ce que vous comptez faire de vos journées ?

— Je me promènerai où j'en ai envie. J'irai flâner sur les quais et feuilleter les livres des bouquinistes, je photographierai les cours des vieux hôtels du Marais, je m'arrêterai dans les bistrotts qui me plairont.

— Et vous vous ferez draguer par tous les tarés à l'affût des touristes égarées. Ça ne vous a pas suffi ?

Elle l'observait, une lueur amusée dans le regard.

— Vous ne seriez pas un peu jaloux, mister Afro-writer ? Il haussa les épaules, de mauvaise foi.

— Moi, jaloux ! C'est ridicule. Il s'agit simplement d'assistance à personne en danger !

Il se pencha vers elle.

— Et si je vous proposais d'être votre guide personnel ? Elle le scruta, troublée.

— Vous êtes sûr, lui répondit-elle, de ne pas avoir de projets plus importants que de faire visiter Paris à une touriste de rencontre ?

— Vous m'avez posé la même question au pied de la tour Eiffel. Je vous ai répondu non parce que j'avais envie de vous connaître.

Il emprisonna la main de la jeune femme entre les siennes.

— Maintenant, je vous répons non parce que je n'ai pas envie de vous quitter !

Il prit une profonde aspiration.

— Voilà. C'est dit !

Du menton, il désigna l'assiette presque pleine de la jeune femme.

— Ça ne vous plaît pas ? Elle lui sourit.

— D'abord, vous tenez ma main droite, et ensuite, je n'ai plus faim.

— Moi non plus.

Il appela le garçon, posa un billet sur la table.

— Allons à votre hôtel chercher votre bagage, dit-il en se levant. Vous leur direz que vous avez retrouvé un cousin français qui vous héberge !

Elle semblait hésitante.

Julien planta ses yeux dans ceux de la jeune femme.

— Non, ce n'est pas une manœuvre de vil séducteur. J'ai un appartement de deux pièces. Vous prendrez ma chambre. Je dormirai dans le bureau. Il y a un canapé très confortable.

— Mais...

Elle s'interrompit.

— Mais quoi ? demanda-t-il.

— Il n’y a personne dans votre vie ? Confuse, elle se reprit :

— Je veux dire : vous habitez tout seul ?

— Absolument. Même pas de chien ou de chat ! Il lui glissa un sourire ironique.

— Et je n’ai pas non plus de femme en vacances... Sarah se sentit rougir.

— Je n’ai rien dit.

— Mais vous l’avez pensé si fort !

Elle prit un temps, puis se leva à son tour.

— O. K., je vous fais confiance. Allons-y, my French cousin !

Une heure plus tard, Julien, posté devant l’enseigne tristounette de l’Hôtel de la Paix, guettait la sortie de Sarah. Elle parut enfin, portant un sac à dos.

— Ne vous retournez pas. Mrs Putnam nous épie. C’est la responsable de notre tour organisé. Si vous aviez vu sa tête lorsque je lui ai dit que j’allais loger chez un cousin français !

Elle fronça le nez.

— J’ai vu trois siècles et demi de puritanisme W. A. S. P. défiler dans son regard...

Ils se mirent en route.

— Elle m’a annoncé d’un ton pincé que, demain, tout le groupe partait en bus pour aller sur les plages du Débarquement, afin de se recueillir au cimetière américain de Utah Beach. Je lui ai répondu que j’étais sincèrement navrée de rater cet événement. Elle m’a fait signer une décharge comme quoi, s’il m’arrivait quoi que ce soit, je n’étais plus sous sa responsabilité !

— Donc, à partir de maintenant, vous êtes sous la mienne, décréta Julien. Je vous demanderai dorénavant de me tenir la main pour traverser la rue et de ne pas répondre aux inconnus qui vous adressent la parole !

Elle lui répondit avec une grimace :

— Vous vous rendez compte que j’ai ruiné ma réputation pour suivre un Afro-writer qui n’a même pas de lunettes dans les cheveux !

— Je vous prierai de parler avec plus de respect de votre French cousin, corrigea dignement Julien.

Julien remonta le store à lamelles.

Sarah s'approcha de la fenêtre, les yeux écarquillés.

— Vous avez la vue sur la Seine ! Julien eut une moue modeste.

— Oui, mais je n'ai pas d'ascenseur.

Il habitait au quatrième étage d'un vieil immeuble du quai Bourbon, legs d'une grand-tante morte à cent trois ans.

Sarah contemplait un bateau-mouche illuminé dont le projecteur embrasait le quai de l'Hôtel de Ville.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ?

— Dix ans, depuis la mort de ma grand-tante Rinette.

— C'est mignon, tante Rinette. Il sourit.

— C'est l'abréviation de Marie-Catherine. Dans la famille, tout le monde l'appelait « l'ex à Saint-Ex », parce qu'on la soupçonnait d'avoir eu une brève romance avec Saint-Exupéry.

Sarah se tourna vers lui.

— Saint-Exupéry... Le Petit Prince'] Il acquiesça.

— Elle devait être très belle, murmura Sarah.

Devant le regard ébloui de la jeune femme en apprenant qu'elle se trouvait dans l'appartement d'une ancienne amoureuse – même hypothétique – de l'auteur du Petit Prince, Julien ne jugea pas utile de lui révéler que tante Rinette était une odieuse vieille petite fille au profil de musaraigne, confite dans un égoïsme farouche qui l'avait menée jusqu'à un âge respectable.

Il avait toujours eu du mal à imaginer que cette momie ridée à l'œil bleu acier avait pu faire tourner les têtes dans l'hémisphère Sud où son époux, obscur diplomate, était affecté comme deuxième secrétaire à l'ambassade de France de Buenos Aires.

Veuve depuis une trentaine d'années, elle vivait en tête à tête avec son vieux yorkshire asthmatique qu'elle avait baptisé Mermoz en hommage à l'Aéropostale de sa splendeur.

Tante Rinette détestait la terre entière, et sa famille en particulier. Julien était le seul qui trouvait grâce à ses yeux. Cela lui valait de longues séances d'anecdotes cent fois répétées qui accompagnaient les photos sépia à la bordure dentelée sorties des trois cartons à chapeaux « Chiquita de Paris. Modista. Buenos Aires ».

Chacun de leurs tête-à-tête se terminait par le même cérémonial : Julien descendait Mermoz faire ses besoins sur le quai. Pour remonter l'escalier, il devait le prendre dans ses bras,

begone peu ragoûtante car le vieux yorkshire avait une haleine de chacal et laissait échapper une série de pets sonores qui répandaient dans la cage d'escalier une nauséabonde fragrance d'une puissance inattendue chez un animal d'aussi petite taille...

Grâce au ciel, Mermoz ne survécut que trois semaines à sa maîtresse.

— Vous avez lu tout ça ?

Sarah s'extasiait sur les bibliothèques qui recouvraient les murs.

Julien répondit dans un sourire :

— Je n'ai pas encore terminé l'Encyclopædia Britannica. Je n'en suis qu'à la lettre H.

Elle lui glissa un regard de reproche.

— Ce n'est pas bien de se moquer de sa cousine américaine.

Elle parcourait les titres de ces livres inconnus. Elle poussa un soupir.

— Dans les maisons américaines, il doit y avoir une dizaine de livres...

— Mettons onze avec l'annuaire téléphonique ! corrigea Julien.

— Douze en incluant la Bible, renchérit Sarah.

Elle suivit Julien dans le couloir qui menait à la chambre.

Immédiatement, elle tomba en arrêt devant le dreamcatcher accroché face au lit, stupéfaite de trouver cet objet familier dans un appartement parisien.

Elle s'approcha et examina d'un œil expert l'entrelacs des lacets de cuir tendus sur le cadre de bois, la disposition rituelle des plumes... Il ne s'agissait pas d'un jouet pour touristes comme il s'en vendait dans toutes les boutiques de souvenirs de l'Ouest, mais d'un capteur de rêves confectionné par un Indien, en tous points semblable à celui que Big Dream avait accroché au-dessus de son berceau.

Elle se tourna vers Julien qui l'observait d'un œil attentif.

— Vous croyez à la magie ?

— Non, répondit Julien, je trouve l'objet joli, et puis, c'est le dernier cadeau d'un homme que j'ai trop peu connu. Je vous en ai parlé. C'est l'inventeur de Y Afro-writer.

Elle eut une réaction de surprise.

— Un Noir vous a offert un dreamcatcher ! Ce n'est pas tellement sa culture.

Julien lui désigna la cheminée sur laquelle voisinaient une marionnette sicilienne, une rose des sables, un masque japonais et une statuette africaine.

— Et eux, vous croyez qu'ils ont quelque chose à voir avec mon passé ? La culture c'est comme la famille, on ne la subit pas, on la choisit.

Elle inclina la tête. Sa mère aurait aimé cette formule.

Du bout des doigts, elle caressa le cercle de bois.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas posé sur la cheminée, à côté des autres ?

Il eut un geste désinvolte.

— J'avais un clou libre... Nous allons changer les draps, faire de la place dans la penderie, et vous serez chez vous.

— Non, trancha Sarah. Je ne dormirai pas ici. C'est votre chambre. Je m'installerai dans l'autre pièce.

Julien insista. Rien n'y fit. Ce que ne pouvait deviner Julien, c'était l'influence déterminante du capteur de rêves dans la décision de la jeune femme.

Sarah connaissait trop les dons de grand rêveur de son père pour se risquer à passer ses nuits de fugue face à un dreamcatcher... C'était son premier voyage en France et elle estimait avoir droit à un peu de vie privée.

Ils déplièrent le canapé de la grande pièce. Julien lui désigna la salle de bains.

— Je vous laisse, dit-il. Vous avez besoin de récupérer. Votre décalage horaire, plus nos vingt kilomètres de marche ! J'espère que vous n'aurez pas trop chaud. Navré, il n'y a pas de climatiseur. Nous en sommes encore à ouvrir la fenêtre, dans nos vieux pays !

Au moment de se séparer, ils éprouvèrent une double gêne. Elle tendit la main à Julien qui lui appliqua un baiser sur les joues.

— On embrasse son cousin, c'est une tradition en France. Faites de beaux rêves !

Sarah refréna une grimace. Julien ne pouvait savoir que, pour elle, cette formule innocente était lourde de sens...

Elle éteignit la lumière, se déshabilla dans le noir, mais garda son tee-shirt. Il faisait une chaleur lourde. La fenêtre était ouverte sur la nuit.

Sarah ne parvenait pas à trouver le sommeil. Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait à des milliers de kilomètres de chez elle.

En France.

À Paris.

Couchée dans la maison d'un homme qu'elle ne connaissait que du matin.

Jamais elle n'aurait imaginé se retrouver dans une telle situation, elle, d'habitude si prompte à rabrouer les garçons qui lui tournaient autour, faisait confiance à ce Français qui dormait à quelques mètres d'elle... Il s'était comporté en homme parfaitement courtois. Galant, aurait dit sa mère.

Son regard détaillait cet univers inconnu. Un rayon de lune se réfléchissait dans l'écran blême de l'ordinateur. Au bout de son bras articulé, la lampe de bureau se découpait sur le mur de

livres, comme un insecte inquiétant.

Elle se leva. Accoudée à la fenêtre ouverte, elle écoutait monter les rumeurs de la ville. Elle était fascinée par la floraison des lumières qui dansaient au-dessous d'elle.

Les réverbères du pont Marie se reflétaient dans la Seine et piquetaient l'eau sombre d'une rangée d'étoiles qui frissonnaient au vent.

Sur le quai en face, le cortège de lucioles s'arrêtait sagement, le temps d'un feu rouge, avant de reprendre son étincelante procession.

La vie ne s'arrêtait donc jamais, dans cette ville ?

Julien non plus ne parvenait pas à trouver le sommeil. Derrière la porte, dormait la première fille qui l'avait séduit depuis plus d'un an... Il s'était piégé lui-même, victime de son rôle de garçon courtois en qui l'on pouvait avoir confiance. Il essaya d'imaginer Sarah étendue nue dans son canapé, puis tout de suite il rejeta cette pensée, honteux d'avoir même évoqué cette image.

Voilà qu'il s'était condamné à jouer le guide du Gay Parée... N'était-ce pas un peu débile, à son âge, de se retrouver dans cette situation d'amoureux transi ?

Il se retourna dans son lit, puis il poussa un soupir, alluma sa lampe et prit un bouquin.

Sarah entendit le soupir de Julien, puis elle vit un rai de lumière passer sous la porte. Elle se dit qu'il n'osait pas se lever à cause d'elle. Si elle n'avait pas été là, il serait venu à son bureau et se serait installé derrière son ordinateur. C'est dans le silence de la nuit que les écrivains trouvent leur inspiration, tout le monde sait cela...

Elle se reprocha d'avoir accepté son invitation. Il était évident qu'elle le dérangeait. Il avait ses habitudes, ses amis, et il n'allait pas bouleverser son existence de célibataire – si toutefois il était célibataire – pour piloter une petite Américaine inconnue... Demain, elle annoncerait à Julien qu'elle retournait à l'Hôtel de la Paix.

Avec une grimace, elle imagina le sourire narquois de Mrs. Putnam !

À huit mille huit cents kilomètres de là, assis en tailleur, le regard fixe, Big Dream était aussi immobile qu'une statue.

Son cœur était empli d'angoisse.

Malgré le peyotl, sa nuit avait été noire et muette. Il n'avait pas retrouvé le pays des rêves.

Et il n'avait reçu aucune image de Sarah...

Sa fille lui manquait. C'est la première fois qu'ils étaient séparés. Et s'il avait fait une bêtise en organisant ce voyage ?

Il tenta de se raisonner. Paris était une très grande ville. Peut-être n'avait-elle pas encore rencontré le garçon qui l'attendait... De toute manière, là-bas, il était huit heures de plus, la nuit était tombée depuis longtemps. Sarah devait dormir profondément et, demain, son chemin croiserait celui de l'homme qu'elle devait retrouver.

Big Dream se leva.

Il avait besoin d'un petit remontant. D'un coup, il se souvint que Sarah n'était pas là pour venir le chercher. Donc, pas question de se rendre au Lost Copper où Jeff guettait la sortie, tapi derrière le volant de son 4x4 aux vitres sombres.

Il décida d'aller se faire payer un coup à Esmeralda, chez les marginaux de la montagne. C'était à plus de vingt miles de la réserve, mais il était sûr de ne pas tomber sur ce chacal de Jeff. Le shérif adjoint n'était pas le bienvenu à Esmeralda.

Là-bas, vivait une communauté née dans les années soixante, composée d'artistes résolument underground, peintres, écrivains, musiciens, qui avaient rejeté la société bourgeoise et matérialiste – on ne disait pas encore société de consommation – pour vivre un retour à la nature prôné par les idées libertaires de la Beat Génération.

Ils s'étaient installés dans l'ancienne cité de prospecteurs devenue ville fantôme depuis la fermeture de la mine.

Au début, les habitants de la région avaient accueilli ces intrus avec méfiance. Certains disaient qu'il s'agissait d'une secte dont les membres se livraient à des cérémonies secrètes et démoniaques dans la montagne. D'autres affirmaient que c'était une base de communistes venus rallier les Indiens à leurs idées subversives, mais, au fil des ans, les habitants d'Esmeralda s'étaient révélés comme des gens calmes et serviables qui ne posaient pas de problème. Ils avaient fini par s'intégrer au paysage. On les tolérait comme des originaux inoffensifs, à la manière des mormons ou des amish. Il existait tant de communautés bizarres dans ce pays... Seuls quelques extrémistes, dont Jeff, continuaient de considérer avec hostilité ces gens venus d'ailleurs.

Big Dream les aimait bien, les marginaux de la montagne, qui s'obstinaient à vivre sans téléphone ni électricité. Cela le faisait quelquefois sourire de voir ces gens élevés dans les villes utiliser des mots savants comme « écologie » ou « bio » pour définir des valeurs qui faisaient partie des traditions de son peuple depuis la nuit des temps.

C'est à Esmeralda que sa femme avait laissé son camping-car lorsqu'elle était venue s'installer à la réserve, vingt-cinq ans plus tôt.

Au volant de son vieux pick-up, l'Indien sentit monter une bouffée de mélancolie. Vingt-cinq ans, juste avant la naissance de Sarah... Longtemps, il n'avait pas voulu d'enfant. Il connaissait le sort des mutts, les sang-mêlé, rejetés par les deux côtés. Et puis, il avait fini par céder aux instances de sa femme et Sarah était née.

Véronique retournait de temps en temps rendre visite à ses copains de la ville fantôme.

Cela agaçait un peu Big Dream de savoir sa femme au milieu de ces vieux babas qui ressassaient toutes leurs utopies dans la fumée de la marijuana plantée autour des tombes abandonnées. Il ne disait rien car cela faisait plaisir à Véronique d'aller là-bas partager quelques joints, ça lui rappelait ses années hippies...

Toute la communauté était venue à son enterrement. Leurs chants s'étaient succédé bien avant dans la nuit.

Big Dream esquissa une grimace lorsqu'il passa devant les wigwams en ciment du Sitting Bull Motel. Devant l'entrée, un Indien de bois emplumé tenait une pancarte qui indiquait « No vacancy ».

Le pick-up quitta l'U. S. 86 pour emprunter la petite route qui grimpait jusqu'à la ville fantôme. Devant lui, les silhouettes des puits de mine se découpaient sur la montagne éventrée.

Des camping-cars et des voitures aux immatriculations diverses étaient garés le long de C. Street, l'ancienne rue principale bordée d'imposantes demeures à demi en ruine dont les fenêtres béantes étaient obstruées par des buissons de ronces.

Les touristes étaient arrivés.

Big Dream poussa un soupir : l'Ouest était en train de se transformer en Disneyland...

Il vint se garer devant le Golden Nugget, le vieux saloon que les habitants de la ghost town avaient restauré et qu'ils ouvraient durant les périodes de vacances.

Derrière le bar interminable, David, costumé en barman des années trente, avec bretelles et nœud-papillon, prenait les commandes. D'une poussée précise, il faisait glisser les verres qui filaient le long du comptoir ciré pour s'arrêter juste devant les consommateurs épanouis.

Il accueillit Big Dream d'un clin d'œil amical. – Tu tombes bien. Je finis mon service !

Assieds-toi.

Il lui tendit un verre dans lequel il avait versé une copieuse rasade de whiskey.

Big Dream s'installa à une table libre.

C'est cela que l'Indien aimait bien chez les marginaux de la montagne. Ils ne posaient jamais de question.

En savourant son Jack Daniel's, il glissa un coup d'œil vers le fond du saloon.

Devant le piano bastringue, Ray, coiffé d'un antique chapeau haut-de-forme, enchaînait les vieux tubes de country music. On racontait qu'autrefois, il avait été l'accompagnateur de Frank Sinatra et de Dean Martin, à la grande époque de Las Vegas, mais on disait tant de choses sur le passé des habitants d'Esmeralda...

Trisha, la compagne de David, une ancienne danseuse des New York City Ballets, et Sharon, la fille de Neil le sculpteur, toutes deux en guêpière et bas résille, s'occupaient du service en salle et posaient au côté des touristes tout heureux d'avoir une photo souvenir auprès d'une saloon lady... Trisha avait été la meilleure amie de Véronique.

David vint s'asseoir face à Big Dream. Il posa la bouteille entre eux.

— Tu n'as pas l'air en forme. Big Dream ne répondit pas.

David n'insista pas. Il avait déjà vu plusieurs fois l'Indien réfugié dans son mutisme. Ça lui arrivait souvent depuis la mort de sa femme. Il emplit leurs deux verres.

Trisha s'approchait de la table, toutes dents dehors.

— Salut, grand chef. C'est sympa de venir voir ses vieux copains !

Elle s'assit dans sa posture favorite, jambes étendues. Elle aussi avait remarqué le visage maussade de Big Dream.

— Tu n'as pas amené Sarah ? demanda-t-elle.

— Sarah n'est pas là.

Trisha échangea un coup d'œil inquiet avec David qui l'interrogea à son tour :

— Il ne lui est rien arrivé ?

Big Dream avala une gorgée de whiskey puis reposa lentement son verre. Il ménageait son effet.

— Sarah est à Paris.

Un double sifflement salua cette nouvelle.

Le couple savait que leur ami était loin de rouler sur l'or. La pension que lui versait le Bureau des Affaires indiennes et le maigre salaire de Sarah au supermarché suffisaient tout juste à les faire vivre.

Big Dream répondit à la question qu'ils n'avaient pas posée :

— J'ai vendu un bijou. Il fallait qu'elle aille dans la ville où est née sa mère. Un Français l'attend là-bas. Je l'ai vu dans mes rêves.

David et Trisha étaient les seuls Anglophones auxquels il faisait confiance. Ils respectaient ses rêves. Trisha était tout excitée.

— Et comment est-il ? Il ressemble à Depardieu ou à Yves Montand ?

Big Dream n'était pas familier de ces références artistiques. Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas vu son visage. Il faisait nuit dans mon rêve.

Tandis que David les resserrait, le vieil Indien secoua la tête et répéta :

— Je sais qu'ils doivent se rencontrer.

Trisha et David échangèrent un rapide regard. Ils avaient compris que Big Dream avait besoin de se confier.

— Elle va rester à Paris ? demanda David. Big Dream lui serra le bras avec force.

— Ne dis pas des choses pareilles ! Elle va revenir, bien sûr. Peut-être amènera-t-elle son Français pour me le présenter...

Il eut l'air soucieux.

— Il vit dans une belle maison. Je l'ai vue dans mon rêve. Qu'est-ce qu'il va penser en découvrant que nous habitons dans une réserve ?

Trisha posa la main sur le bras du vieil Indien.

— S'il est vraiment amoureux de Sarah, lui dit-elle, tu pourrais habiter dans une grotte, cela n'aurait aucune importance !

Pas convaincu, Big Dream se tourna vers David qui lui sourit.

— Elle a raison. Tu as eu une femme française. Elle a vécu avec toi dans ta réserve et cela ne l'a pas empêchée de t'aimer.

L'Indien garda un silence.

— Moi aussi je l'aimais, murmura-t-il. Je suis mort en même temps qu'elle.

Il termina le contenu de son verre et se leva pesamment.

— Ça m'a fait du bien de vous voir. Grâce à vous, j'ai retrouvé la paix.

Trisha et David échangèrent un coup d'œil inquiet. L'un et l'autre avaient remarqué que Big Dream commençait à avoir le regard noyé.

Elle se leva et vint poser sa main sur l'épaule de l'Indien.

— Pas question que tu rentres. Tu vas dîner avec nous.

Elle se pencha à son oreille :

— J'ai préparé des galettes de maïs et du poulet grillé.

Pour la première fois, un sourire se dessina sur le visage de Big Dream.

— Vous autres, les Visages pâles, vous avez toujours su comment séduire les Peaux-Rouges !

Ils éclatèrent de rire.

Après le dîner, Trisha et David raccompagnèrent Big Dream jusqu'au camping-car de Véronique où, trente-cinq ans plus tôt, la Française et l'Indien avaient passé tant de fiévreuses nuits d'amour. Big Dream s'appuyait lourdement au bras de ses amis. Il en avait pris une sévère, sans craindre d'être épié par cette saloperie de Jeff derrière ses vitres vertes ni d'affronter le regard réprobateur de sa fille...

Il se laissa tomber d'un coup sur le lit et, lorsque Marsha et David, bras dessus, bras dessous, reprirent le chemin de leur palais délabré, il était déjà endormi.

Cette nuit-là, Big Dream ne fit aucun rêve...

Sarah fut réveillée par une aimable odeur de café. Sans bouger, elle ouvrit les yeux. Julien s'affairait dans le coin cuisine en s'efforçant de ne pas faire de bruit.

Elle eut un sourire.

— Bonjour, French cousin. Confus, il lui répondit :

— Bonjour, Sarah. Je suis navré. C'est moi qui vous ai réveillée. Je vais vous chercher une robe de chambre.

— Pas la peine.

Elle se leva et tira sur son tee-shirt qui lui arrivait à mi-cuisses. Julien constata qu'elle avait de longues jambes aux genoux fins et aux mollets galbés.

— Vous vous levez toujours aussi tôt ? demanda la jeune femme en prenant place à la table.

— Je suis descendu acheter des croissants. Je n'allais tout de même pas vous offrir du pain rassis pour un premier petit déjeuner chez votre French cousin ! Vous avez bien dormi ?

— Très bien, mentit-elle. Et vous ?

— Comme un ange, mentit-il à son tour.

— J'ai aussi acheté du thé au cas où vous n'aimeriez pas le café.

Il eut une moue embarrassée.

— Cela ne se fait pas de demander à une jeune fille que l'on vient de rencontrer ce qu'elle prend au petit déjeuner !

Elle rit.

— C'est un peu direct, en effet ! Eh bien, je prends du café, mister Afro-writer.

Elle commenta gaiement en entamant son croissant :

— Vous pourrez garder le thé pour une prochaine cousine...

Il lui jeta un regard de reproche.

— Pardon, corrigea-t-elle. C'était un aperçu de l'humour léger que l'on pratique dans l'Ouest...

Au milieu de la cuisine inondée de soleil, rassérénée par la présence chaleureuse de Julien, elle se sentait bien. Oubliées les angoisses de la nuit. Balayé le projet de retourner chez la revêche Mrs. Putnam.

En lui resservant du café, Julien annonça :

— Comme vous deviez aller visiter Utah Beach avec votre groupe, j'ai décidé de respecter votre programme : nous partons aussi pour la Normandie. Nous allons à Honfleur.

Le nez dans sa tasse, elle leva vers lui un regard sans enthousiasme.

— Les Américains ont débarqué là-bas ?

— Non, c'étaient les Anglais.

Il lui tendit le pot de confiture.

— Il y a un peu plus de cinq cents ans...

A la lueur qui brillait dans l'œil de Julien, elle se doutait qu'il se moquait d'elle, mais elle ne posa pas de questions. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait en sûreté auprès d'un être qui ne faisait pas partie de sa famille.

Julien alla sortir sa voiture qui dormait dans un garage voisin et il prit la voie sur berge pour emprunter l'autoroute de Normandie.

Concentrée comme au spectacle, Sarah regardait défiler la Seine. Elle scrutait chaque détail du trajet et Julien dut lui donner le nom de chacun des ponts qu'ils rencontraient. Lorsqu'ils passèrent devant la tour Eiffel, elle poussa une exclamation en désignant le Trocadéro.

— C'est là-haut que nous avons déjeuné hier !

— Vous voyez !... Vous êtes déjà une vieille Parisienne. Il contemplait du coin de l'œil la jeune femme prompt à s'émerveiller et il sentit monter une bouffée de bien-être. Sarah, l'énigmatique inconnue d'hier, était à présent sanglée à son côté dans sa vieille Saab et ils filaient sur cette autoroute qu'il connaissait par cœur...

En emmenant Sarah dans des lieux qui lui étaient familiers, Julien avait le sentiment d'effacer la distance qui existait entre eux...

— Vous n'avez rien contre les Anglais ?

Elle se tourna vers lui, interloquée par cette question inattendue :

— Je crois que je n'en ai jamais rencontré. Pourquoi, on va en Angleterre ?

Il sourit, amusé par cette notion tellement américaine de considérer l'Europe comme une copie des États-Unis, où l'on allait de France en Angleterre comme on passait de l'Illinois au Missouri...

— Non, nous n'allons pas en Angleterre, mais je vais vous présenter un Anglais. C'était un photographe de presse dont j'ai écrit les mémoires et qui est devenu un ami. Un sacré personnage...

Tony, de son vrai nom Anthony Perkins-Jones, était un petit homme aux gestes précieux qui cultivait sa ressemblance avec Truman Capote, si ce n'est que lui était farouchement hétérosexuel. Il avait fait une brillante carrière dans la presse tabloïd grâce à l'épaisseur de son carnet d'adresses, son sens aigu des relations publiques – en vingt ans, il n'avait jamais omis de souhaiter l'anniversaire d'un membre de la jet-set ou du show-business – et à l'exiguïté de sa stature qui lui permettait de se faufiler jusqu'au premier rang des défilés de

couture et autres manifestations mondaines.

En outre, sa petite taille avait fait de Tony le spécialiste des inondations et tsunamis en tout genre car, là où les autres envoyés spéciaux avaient de l'eau à la hauteur des genoux, lui était immergé jusqu'à la taille, ce qui lui permettait de rapporter des clichés infiniment plus dramatiques que ses confrères !

Un jour, il en eut assez de porter autour du cou la batterie d'appareils photo qui déformaient le col de ses vestes de Saville Row et, lorsque lord Beaver, le propriétaire du journal qui l'employait, céda son groupe à un milliardaire australien, Tony fit jouer la clause de conscience et il quitta Fleet Street, lesté d'un confortable pécule.

En deux ans de Bœing en première classe et de Champagne millésimé dans les bars branchés de Londres, Paris, Rome et Saint-Barth, il croqua ses indemnités de licenciement. Lors d'un week-end à Honfleur, il rencontra Marité, une pulpeuse Normande aux joues rouges qui tenait une crêperie dans la rue des Capucins. Éblouie par les manières princières de ce mini-gentleman qui déposait chaque soir un cattleya sur sa caisse enregistreuse – durant ses coûteuses études à Oxford, Anthony s'était pris de passion pour Marcel Proust –, elle céda à ses avances.

C'est ainsi que l'ancien photographe de la jet set se retrouva à l'accueil de la crêperie des Capucins. Il persuada bien vite la douce Marité de transformer le lieu en restaurant cosmopolite et la crêperie des Capucins devint le Shaggy Dog Pub, rendez-vous apprécié des deux côtés de la Manche.

Réjouie, Sarah avait écouté le récit de Julien.

– C'est bien, les gens qui ont vécu plusieurs vies.

Julien acquiesça. Il était heureux à l'idée de présenter la jeune femme à Tony et Marité. C'était une manière de la faire entrer dans son univers.

Ils arrivèrent à Honfleur en fin de matinée.

Sarah voyait un port pour la première fois. Elle n'avait aperçu la mer qu'à travers le hublot de son avion...

Elle fut tout de suite séduite par ce pimpant décor d'opérette aux façades fleuries.

La jeune femme photographiait avec ravissement les vieilles maisons à colombages aux toits recouverts d'ardoise, les terrasses des cafés qui avaient déjà fait le plein de touristes.

Elle s'arrêtait derrière chacun des peintres qui avaient installé leur chevalet autour du Vieux Bassin pour figer d'un pinceau appliqué les barques aux voiles brunes et l'antique bâtiment de la Lieutenance.

Comme ils empruntaient une des ruelles qui s'enfonçaient dans la vieille ville, elle se

retourna. Julien l'observait avec un sourire amusé.

— C'est beau ce qu'ils font. Vous n'aimez pas ? Il esquissa une moue.

— Cela serait encore mieux si, un siècle avant eux, il n'y avait eu les peintres de l'école d'Honfleur, Courbet, Boudin, Monet...

— Ils copient leur aînés ? Charitable, il tempéra :

— Disons qu'ils s'en inspirent largement... Elle poussa un soupir.

— Il y a tant de choses que je ne sais pas, dans ce pays...

— En tout cas, il y a une chose que vous savez très bien, dit Julien.

Elle se tourna vers lui, interloquée.

— Quoi ?

— Vous savez très bien me plaire !

Elle lui adressa un sourire lumineux, et c'est la main dans la main qu'ils arrivèrent au Shaggy Dog Pub.

Marité était en plein service. Aussitôt qu'elle aperçut le couple, elle poussa une exclamation de joie et vint leur plaquer un double baiser sonore sur les joues.

Tony la rejoignit. Il accueillit son ami d'une accolade et s'inclina devant Sarah qu'il gratifia d'un cérémonieux baisemain.

Lorsque Tony apprit que la jeune femme était américaine, il entreprit de s'adresser à elle dans sa langue avec l'accent affecté si typique des anciens élèves d'Oxford. Après un bref moment de surprise, Sarah répondit au message de bienvenue de l'Anglais. Tony se tourna vers Julien.

— Elle parle plutôt bien anglais pour une Américaine, décréta-t-il.

Il se tourna vers elle.

— Vous aimez le homard ? Elle écarquilla les yeux.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Lobster, traduisit Tony.

Sarah avait déjà vu, au moment de Noël, dans le rayon surgelés de son supermarché, des homards du Maine à côté des crabes d'Alaska. Mais c'étaient des produits de luxe hors de ses moyens et Big Dream aurait rejeté avec dégoût ce genre de nourriture tellement éloignée de ses traditions.

— Je n'en ai jamais goûté, dit-elle.

A cette nouvelle, Tony leva vers le ciel un regard horrifié.

— La pauvre enfant !... Nous allons immédiatement remédier à cette grave lacune !

Il disparut dans la cuisine, et revint, deux bouteilles de veuve-clicquot sous le bras. Il commenta à l'oreille de Sarah :

— Les homards adorent le Champagne par ici, mais n'en parlez à personne !

Sarah jeta un regard effaré à Julien. Rodé aux excentricités de son ami, il la rassura d'une pression de la main.

Ils marchèrent tous les trois jusqu'au port où ils embarquèrent dans le canot de Tony.

Au bout de quelques centaines de mètres, il stoppa le moteur à proximité d'une bouée bleue. Il crocheta la corde et remonta une nasse. Il fit une grimace devant le homard qui se trouvait au fond.

— Pas la dimension réglementaire !

Il lâcha la nasse, en tira une autre, et prit le crustacé qu'il remplaça par une des bouteilles qu'il avait apportées.

Il fit de même pour un deuxième homard. En immergeant la nasse lestée de la seconde bouteille de Champagne, il adressa un clin d'œil à ses passagers.

— C'est la réserve du vivier de l'Hôtel de Normandie. Nous avons nos petites traditions !

Julien lança à Sarah qui avait suivi avec une stupeur amusée cet étrange manège :

— Vous en aurez des choses à raconter sur les coutumes de notre vieux continent !

Installé à la barre du bateau qui les ramenait au port, Tony gloussa :

— Ça ne marchera jamais là-bas : les homards américains n'aiment que le Coca light !

Sarah éclata de rire à cette image saugrenue. Quand ils revinrent au restaurant, la salle était presque vide.

Tandis que le cuisinier partait vers la cuisine, ses homards à la main, ils s'installèrent à une table devant une bouteille de muscadet.

— Je ne sais pas ce que vous avez fait à ce garçon, dit Tony à Sarah, en emplissant les verres, mais c'est la première fois depuis bien longtemps que je le vois aussi rayonnant !

Marité acquiesça.

Sarah rougit.

Julien leva son verre.

— Welcome to Sarah !

Les occupants des deux dernières tables se joignirent au toast.

Comme d'habitude, Tony s'était lancé dans une série d'anecdotes cocasses sur ses souvenirs de photographe people qui faisaient s'esclaffer Sarah.

La jeune femme se sentait de plus en plus détendue parmi ces gens chaleureux qui l'avaient

adoptée comme s'ils la connaissaient depuis toujours. Sa main vint se poser sur celle de Julien.

La romantique Marité surprit ce moment de complicité. Elle se pencha vers Sarah.

— Vous faites un bien joli couple ! Sarah rougit à nouveau.

Le chef vint déposer devant eux les quatre assiettes.

Face à son demi-homard, Sarah avait l'air totalement perdue. Tony vint à son secours. En expert, il cassa la carapace et les pinces à l'aide d'un casse-noix et lui rendit son assiette.

— Il y a deux cas où un gentleman a le droit de se comporter comme un voyou, énonça-t-il doctement en se calant une serviette autour du cou, sur un terrain de rugby et devant un homard !

Enhardie par l'atmosphère familiale et le muscadet frais, Sarah demanda à Tony :

— Votre métier ne vous manque pas ? Il haussa les épaules.

— Ce métier est fichu, ma chérie ! Depuis que l'on peut faire des photos avec son téléphone, le scoop est à la portée de tous !

Le petit Anglais ponctuait ses propos en agitant sa pince comme une baguette de chef d'orchestre :

— N'importe quel touriste, le moindre promeneur est un grand reporter en puissance ! Nos Leica et nos Nikon sont devenus des pièces de musée, comme les arbalètes de nos ancêtres !

Soudain, il stoppa net son envolée et fixa Sarah de l'œil aigu du professionnel.

— Plus je vous observe, ma chérie, plus je trouve que votre délicat profil évoque une civilisation perdue !

Julien fut frappé par son commentaire qui correspondait si précisément à ce qu'il avait ressenti lors de sa rencontre avec la jeune femme.

Tony alla chercher un appareil et enchaîna une série de gros plans de Sarah aux prises avec son homard.

Marité souffla à l'oreille de Julien :

— Cela fait bien deux ans que je ne l'avais pas vu prendre une photo !

Le repas se prolongea fort avant dans l'après-midi. Ils finirent par une promenade sur le port. Vint le moment du départ.

À nouveau, Sarah eut droit au triple baiser de la Normande et au baise-main de Tony.

— Surtout, ma chérie, lui recommanda-t-il, si ce Français orgueilleux et brutal vous martyrise, venez vous réfugier ici !

Il lui murmura sur le ton de la confidence :

— Nous autres, citoyens britanniques, avons un devoir d'assistance auprès de nos anciennes

colonies !

Sur le chemin du retour, la tête renversée en arrière, elle poussa un soupir de bien-être.

— J'ai passé une journée merveilleuse ! Ces gens sont adorables.

Puis elle fit ce curieux bilan :

— Depuis deux jours, j'ai rencontré mon premier Français, mon premier Anglais et j'ai vu mon premier port...

Il lui glissa un regard amusé.

— N'oubliez pas votre premier homard !

Ils arrivèrent quai Bourbon en fin de journée.

Julien alla placer un CD. dans le lecteur et rejoignit Sarah accoudée à la fenêtre.

Une ample envolée de violoncelle emplit la pièce. Elle se tourna vers lui.

— C'est beau. Il acquiesça.

— Première suite de Bach par Rostropovitch. Elle frissonna.

— Ça me donne la chair de poule. Il s'accouda à son côté.

Face à la Seine enflammée par le soleil couchant, elle lui posa cette question étrange :

— À quel moment les Français se tutoient-ils ?

— Quand ils le décident. Il n'y a pas de règles. Vous voulez que l'on se tutoie ?

— Je n'oserai pas. Je n'ai tutoyé que ma mère... Côte à côte, en silence, ils assistaient au somptueux spectacle du crépuscule qui semblait suivre les accords du violoncelle. Après un ultime flamboiement, le fleuve prit l'aspect d'une coulée de lait et, d'un seul coup, la Seine devint plus sombre que le ciel.

Leurs coudes se touchaient. Immobiles, ils laissaient la musique les envahir.

— Je ne pensais pas que l'on puisse se sentir aussi bien, murmura-t-elle.

Julien ne répondit pas. Une boule lui obstruait la gorge. Sa main serra très fort la main de Sarah.

Elle se tourna vers lui. Sur fond de ciel bleu marine, ses yeux obliques étaient phosphorescents.

Tandis que s'envolaient les dernières notes du prélude, leurs deux visages s'approchèrent l'un de l'autre.

Au moment précis où leurs lèvres se joignirent, tous les réverbères de Paris s'illuminèrent.

C'est sur le canapé du salon que Sarah et Julien connurent leur première nuit d'amour.

Là-haut, découpée par l'écran de la fenêtre, la nuit était saupoudrée d'une légion d'étoiles.

Dans la demi-pénombre, Julien voyait luire les yeux de Sarah. Le regard de la jeune femme

était accroché au sien. Les battements de leurs cœurs s'accéléraient au même rythme. Soudain, il sentit les doigts de Sarah se crispier sur ses épaules. Le corps de la jeune femme se tendit de tous ses muscles. La tête renversée en arrière, les paupières closes, elle laissa échapper un gémissement qui se mêla au violoncelle.

Quand elle rouvrit les yeux, le sillage d'une larme brillait le long de sa joue.

Elle avait un visage d'enfant.

Plus tard dans la nuit, la tête reposant sur la poitrine de son amant, elle murmura :

— Maintenant, nous pouvons nous tutoyer...

Dans le coin cuisine, le soleil emplissait la pièce.

Sarah avait enfilé la chemise de Julien. Lovée sur une chaise, les bras encerclant ses genoux plies, elle ne le quittait pas des yeux pendant qu'il préparait le petit déjeuner.

— Je vous trouve très beau, my French Afro-writer lover...

Il se tourna vers elle, la cafetière en suspens.

— On ne se tutoie plus ? Elle rectifia :

— Je te trouve très beau. Elle secoua la tête, confuse.

— Cela me fait tout drôle de vous dire tu, pardon, de te dire tu. Finalement, soupira-t-elle, l'anglais, c'est bien commode !

— C'est une langue de protestants, commenta Julien dans un sourire. Un peu facile de ne tutoyer que Dieu ! On ne prend pas de risques...

En se brûlant les doigts, il récupérait les tranches de pain que le gril venait d'expulser. Il constata avec une grimace :

— Le premier jour, il y avait des croissants frais. Aujourd'hui, tu auras droit à du pain rassis...

Elle poussa un soupir, jouant son jeu.

— C'est cela, les vieux couples !

Dans les yeux de Sarah, dansait une flamme ironique.

— Depuis hier, ma liste s'est enrichie... Il lui jeta un regard interloqué.

Elle compta sur ses doigts :

— Il y a eu mon premier Français, mon premier port, mon premier Anglais, mon premier homard...

Elle prit la main de Julien et posa la joue sur sa paume.

— Et cette nuit, murmura-t-elle, les yeux brillants, j'ai eu mon premier amant !

Déconcerté par la candeur de cet aveu, Julien garda le silence, puis il s'approcha de Sarah et déposa un baiser sur son épaule dénudée.

— Tu as la peau la plus douce du monde.

— Thank you, my sweet French cousin.

Elle promena ses doigts sur la joue de Julien.

— Venant d'un French lover aux tempes grisonnantes, c'est un compliment de choix ! Moi aussi j'aime ta peau.

Elle esquissa une moue.

— Mais j’ai beaucoup moins d’éléments de comparaison !

Julien leva les yeux au ciel.

— Ça y est, notre première scène de ménage ! Tu ne vas pas être jalouse des quelques femmes que j’ai pu rencontrer avant de te connaître ?

Elle se serra contre lui, les bras noués autour de son cou.

— Mais si ! Je suis jalouse de toutes ces sublimes Françaises que tu as tenues dans tes bras de séducteur cynique...

Il glissa les mains sous la chemise de Sarah. Ses doigts glissèrent sur la peau tiède. Les yeux fermés, la jeune femme sentait la chaleur l’envahir. La pointe de ses seins se dressa au contact des mains de Julien. Prise d’un délicieux frisson, elle attira le visage du garçon vers le sien et leurs deux bouches se joignirent.

Julien la souleva entre ses bras.

En passant près de la fenêtre, il appuya sur le bouton qui commandait la fermeture du store. Le rideau s’abattit dans un bruissement de lamelles et la pièce fut plongée dans une pénombre opportune.

Ce jour-là, leur visite de Paris fut assez sommaire.

Vers cinq heures de l’après-midi, ils quittèrent l’appartement pour descendre dans un bistro des quais que Julien appelait sa cantine. Mais comme tous les amoureux, ils n’avaient envie que d’être seuls. Ils ne finirent pas le contenu de leur assiette et remontèrent bien vite poursuivre leur tendre tête-à-tête.

Le lendemain matin, Julien se réveilla, étendit le bras. Il était seul dans le grand lit. Vaguement inquiet, il se leva, alla dans la pièce de séjour. Pas trace de Sarah.

Pourtant, son sac était posé à la même place, ses vêtements accrochés dans la penderie...

D’abord, il crut à un jeu. L’appartement n’était pas grand et il eut vite fait le tour des endroits qui auraient pu servir de cachette.

Il passa en revue les raisons les plus extravagantes susceptibles de provoquer le départ de la jeune femme.

Enfin, Julien ne savait presque rien d’elle.

Peut-être faisait-elle des crises de somnambulisme ?

Ou bien avait-elle été prise de panique en se réveillant au côté d’un inconnu devenu son amant alors qu’elle était fiancée avec un garçon qu’elle avait connu sur les bancs de l’école...

Mais on ne s’en va pas en laissant ses affaires !

Et si elle s’était suicidée ?

Durant près d'une heure, il tourna en rond. En plein désarroi, fou d'inquiétude.

Et puis, il entendit sonner à la porte. Il alla ouvrir, le cœur battant.

Sarah se tenait devant lui, l'air penaud. Elle lui tendit un bouquet de tulipes et un sac de papier qui contenait quatre croissants.

— Je voulais te faire la surprise. Je suis descendue sans te réveiller...

Elle avait l'air d'une enfant prise en faute.

— J'avais oublié qu'il y avait un code à la porte. J'ai dû attendre longtemps que quelqu'un entre pour le suivre.

Sans répondre, il la prit dans ses bras, la serra de toutes ses forces.

— Tu me fais mal, murmura-t-elle.

Il desserra son étreinte. En reculant son visage, elle nota le visage bouleversé de Julien.

— Tu as vraiment eu peur ? Il acquiesça.

— Il y a des années que je n'avais pas été angoissé à ce point !

À la fois émue et un peu fière, elle lui déposa un baiser sur les lèvres et se dirigea vers le fond de la pièce.

— Pour me faire pardonner, c'est moi qui m'occupe du petit déjeuner. Assieds-toi.

De sa chaise, Julien la suivait d'un œil attendri tandis qu'elle s'activait dans la cuisine en chantonnant « Au clair de la lune ».

Elle disposa ses fleurs dans un pot qu'elle dénicha au fond du placard, puis elle vint placer les tasses sur des napperons qu'il n'utilisait plus depuis le départ de Florence.

Elle arrangea les croissants dans une vieille corbeille à pain qu'elle tapissa d'une serviette en papier rouge.

Julien était heureux de la voir évoluer dans son espace. Il avait l'impression qu'elle prenait ses marques, comme un chat minutieux.

Tandis qu'ils dévoraient leurs croissants sur la table fleurie, il se prit à imaginer Sarah installée dans son appartement. Auprès de lui, elle s'habituerait très vite à la vie parisienne. Il pourrait lui trouver des boulots de traductrice. Chacun installé devant son ordinateur, ils passeraient des journées studieuses entrecoupées d'éclats de rire et de pauses langoureuses.

Dès les premières gelées, ils traverseraient l'Atlantique pour rendre visite au père de Sarah. Elle lui ferait découvrir les grands espaces où elle avait passé sa vie, cet Ouest mythique qui, pour Julien, évoquait les files de chariots bâchés et les cavalcades en Cinémascope de son enfance...

— A quoi tu penses, my French cousin ?

— À toi.

— Ce n'est pas la peine de penser à moi, puisque je suis là, répondit-elle.

Du bout des doigts, elle caressa la corolle écarlate des tulipes dressées devant elle.

— Tu ne sais pas ce que c'est, vivre dans un pays sans fleurs, murmura-t-elle. Dans les cimetières, il n'y a que des fleurs en papier.

Elle garda le silence puis reprit :

— Parfois, au printemps, les saguaros, les grands cactus, font de superbes fleurs blanches et jaunes.

— Donc, il y a des fleurs chez toi. Elle leva les yeux vers lui.

— Oui, mais on ne les voit presque jamais : elles ne s'épanouissent que la nuit...

Un rayon de soleil caressait sa joue et faisait étinceler ses yeux.

Une fois de plus, Julien fut frappé par l'exotisme qui se dégageait du profond de la jeune femme. Il avait l'étrange impression d'avoir devant lui une idole échappée d'un temple aztèque. Il appréhendait le jour où elle mettrait fin à son escapade dans le monde des vivants pour regagner son bas-relief...

Il se leva, la prit par la main.

— Viens.

Elle ouvrit la bouche pour le questionner, il lui posa un doigt sur les lèvres.

— On fait confiance à son French cousin !

Ils marchèrent jusqu'à l'île de la Cité toute proche. Lorsqu'elle aperçut le marché aux fleurs, Sarah écarquilla les yeux, émerveillée comme une enfant dans une boutique de pâtissier.

Elle parcourut les allées, inspectant chaque variété d'un œil minutieux, comme si elle se trouvait dans un musée. Elle se saoulait d'odeurs et de couleurs...

A quelques pas derrière elle, Julien savourait le ravissement de Sarah. Ce qu'elle pouvait aimer les fleurs, cette fille grandie dans le désert !

L'après-midi, ils partirent pour Giverny.

Ils se promenèrent sur les bords de Seine, puis il l'emmena dans la maison de Monet.

Elle fut tout de suite conquise par le charme qui se dégageait de cette symphonie de fleurs, d'eau et de lumière. Elle contempla en silence la pièce d'eau ombragée par les saules pleureurs, les somptueux nymphéas du jardin d'eau, le pont japonais recouvert de glycine...

Accoudée à la passerelle de bois qui se reflétait dans l'étang immobile, elle dit :

— Ça doit être extraordinaire pour un peintre de trouver le paysage qui va inspirer toute son œuvre.

— Monet ne l'a pas trouvé, corrigea Julien. Il l'a conçu de toutes pièces. Il a dépensé sa fortune pour créer le décor qu'il avait envie de peindre.

Dans la voiture, Sarah appuya sa tête contre l'épaule de Julien.

— Merci de m'avoir montré toute cette beauté, murmura-t-elle.

Elle semblait préoccupée :

— C'est curieux, maman ne m'en avait pas parlé. Julien sourit.

— Tu m'as dit qu'elle avait dix-huit ans quand elle a quitté la France. Elle ne pouvait pas avoir tout vu !

Elle réfléchit, puis conclut, logique :

— C'est vrai que j'ai sept ans de plus qu'elle ! Elle déposa un baiser sur le cou de Julien.

— Et puis, elle n'avait pas la chance d'avoir un French Afro-writer comme guide !

L'un comme l'autre évitaient de parler de la date du départ de Sarah, mais ils y pensaient souvent.

Le lendemain, elle voulut aller au Luxembourg.

Assis sur les chaises de fer vertes, les habitués commentaient avec passion la course de voiliers miniatures sur le plan d'eau.

Sarah suivait d'un œil ému le ballet des voiles multicolores.

Soudain, elle se tourna vers Julien.

— C'est loin d'ici, la rue Monge ?

— Non, c'est tout à côté. Tu veux y aller ? Elle acquiesça.

Il avait appris à ne pas lui poser de questions. Ils remontèrent la rue de l'Estrapade et empruntèrent la rue Monge.

Au fil de leur périple, le visage de la jeune femme se faisait de plus en plus grave.

Elle lisait à voix haute les numéros des immeubles. Son pas ralentit, puis elle se figea devant un hôtel. Le regard fixe, elle semblait soudain pétrifiée devant la façade du Best Western.

— C'est ici qu'elle habitait ? lui demanda Julien.

Elle fit oui de la tête.

— Cela s'appelait le Monge Palace.

Son visage exprimait le désarroi. Elle avait le menton qui tremblait.

Julien lui pressa la main.

— Tu sais, il s'est passé tant de choses en quarante ans...

Elle acquiesça machinalement.

— Attends-moi, lui demanda-t-il. Il traversa la rue et entra dans l'hôtel. Moins d'une minute plus tard il réapparut et vint rejoindre Sarah qui n'avait pas bougé. Il la prit par la main.

— Viens.

Sarah se laissa guider.

Ils pénétrèrent dans l'hôtel et traversèrent le hall jusqu'aux ascenseurs. Julien appuya sur le bouton du cinquième étage. Arrivés devant la chambre 53, il ouvrit la porte au moyen de la carte plastique qui tenait lieu de clé.

Sarah se tourna vers lui.

— Tu t'es souvenu du numéro ! murmura-t-elle. Elle marqua un temps d'hésitation avant de

franchir le seuil.

Il resta en retrait tandis qu'elle détaillait le décor anonyme, comme si elle espérait trouver dans cette chambre d'hôtel international une quelconque résurgence de l'époque où avait vécu sa mère...

Elle alla ouvrir la fenêtre qui donnait sur la rue. Devant elle, un mur de façades barrait l'horizon. Dans les trouées entre les immeubles, le soleil couchant faisait scintiller à l'infini les toits de zinc hérissés d'antennes et coiffés de paraboles pointées dans la même direction, comme un océan de tournesols.

Julien ne voulait pas troubler cette quête. Il avait le sentiment d'être un intrus dans ce pèlerinage à la recherche d'un passé disparu.

Après un long moment, elle se retourna.

Elle avait le regard vide. Sur sa joue, roulait la perle d'une larme.

Julien se sentait impuissant devant le visage désemparé de Sarah. Il tendit la main et, d'une caresse, lui essuya la joue.

— Rien n'est plus dangereux que la chasse aux souvenirs, murmura-t-il.

Elle hocha la tête. Il vaut mieux que l'on parte. Les gens vont se demander ce que nous faisons. Il la rassura d'un sourire.

— Ne t'inquiète pas. Nous avons la chambre jusqu'à demain matin.

— Tu veux dire que l'on peut dormir ici ? Il acquiesça.

— J'ai pensé que ça te ferait peut-être plaisir de passer une nuit dans la chambre où a vécu ta mère... Même si le décor a été un peu relooké !

Elle resta un moment immobile, puis elle s'approcha de Julien et noua les mains derrière sa nuque.

— Seule, je n'aurais jamais osé...

Julien sentit contre son cou la joue humide de la jeune femme. Ils restèrent ainsi longtemps sans bouger, serrés l'un contre l'autre tandis que l'obscurité envahissait la chambre.

Il ignorait que l'émotion puisse être à ce point contagieuse.

Cette nuit-là, étendus l'un contre l'autre devant la fenêtre ouverte sur la nuit sonore, Sarah rapporta à Julien le récit que sa mère lui avait fait de son enfance, à l'époque où le Best Western s'appelait le Monge Palace...

Le Monge Palace était un deux-étoiles qui n'avait de palace que le nom. Sa clientèle était composée d'habitues, essentiellement des professeurs de province et des étudiants étrangers. Les parents de Véronique avaient aménagé leur appartement à l'avant-dernier étage, sous les

chambres de bonne. Au fond du couloir, une porte fermée à clé tous les soirs dès vingt heures protégeait leur intimité au cas où quelque client fureteur aurait tenté une incursion dans le sanctuaire de la famille Pezner.

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, Véronique habita la 59, une petite pièce éclairée par un œil-de-bœuf à côté de la chambre de ses parents.

Tous les matins, à sept heures trente, la bonne lui montait son café au lait croissant, comme aux clients. A huit heures trente, son cartable sanglé dans le dos, elle descendait embrasser sa mère qui accueillait les petits déjeuners en salle, puis elle passait déposer un rapide baiser sur la joue de son père déjà affairé derrière le comptoir de la réception.

Véronique revenait déjeuner à l'hôtel. Elle avait sa table attitrée près des cuisines où Yvonne lui servait son « menu jour ». Tous les pensionnaires de l'hôtel saluaient familièrement cette petite fille grave qui déjeunait seule car ses parents avaient déjà partagé le repas du personnel à onze heures, avant le service.

Le soir était le seul moment où elle se retrouvait en famille. Dès que son père en avait fini avec les derniers clients du bar, sa mère servait le dîner au milieu des tables hérissées des pieds de chaises retournées pour faciliter le balayage du matin.

Le jour de son entrée en terminale, on installa Véronique dans la 53, une chambre plus vaste avec une vraie fenêtre et une salle de bains dotée d'une profonde baignoire à pattes de lion qui la changeait agréablement de la cabine de douche au rideau fleuri et poisseux de son enfance...

Quelques mois plus tard, un étudiant américain, Thomas, était venu habiter la 52, juste de l'autre côté de la porte qui marquait la frontière du territoire de la famille Pezner. Il était maigre et roux, portait des lunettes à monture de fer et, parfois, un sourire d'enfant éclairait son visage criblé de taches de son. Quand Véronique le croisait à la réception, son visage s'empourprait et il bredouillait un bonjour inaudible en regardant ses pieds.

Il suivait des cours à l'Alliance française. De sa chambre, Véronique l'entendait ânonner ses leçons avec un accent épouvantable. Au début, cela l'avait amusée, puis elle n'avait pu s'empêcher de le corriger à travers la cloison. En échange, il venait à son secours lorsqu'elle était aux prises avec un devoir d'anglais particulièrement ardu. Cela devint une habitude entre eux et, souvent, ces dialogues aveugles se terminaient sur un fou rire.

Désormais, quand ils se rencontraient dans un couloir ou dans le hall de l'hôtel, ils échangeaient un sourire de connivence, liés par cette clandestine familiarité que nul ne soupçonnait.

Un jour, Thomas avait dû identifier une série de tableaux impressionnistes. Difficile de l'aider à travers un mur... Véronique était donc venue dans sa chambre.

Thomas fut son premier amour. Elle venait tout juste de toucher ses dix-sept ans.

Les deux jeunes gens vécurent alors une période exquise.

Ils se glissaient des mots tendres sous la première marche de l'escalier, là où le tapis usé jusqu'à la corde était décollé sous la barre de cuivre – en gestionnaire avisé, le papa Selzner faisait changer la carpeste tous les trois ans dans les étages inférieurs et tous les cinq ans du troisième au cinquième.

Dorénavant, les deux jeunes gens évitaient de se trouver face à face dans l'hôtel tant ils avaient peur que leur intimité ne soit visible par tous.

La nuit, pour rejoindre sa bien-aimée malgré la porte verrouillée de l'enclave familiale, Thomas enjambait la croisée et, le dos collé au mur, il suivait la corniche extérieure jusqu'à la fenêtre de la jeune fille. Le cœur en chamade, Véronique guettait le périple acrobatique de son amant. Elle se délectait avec volupté de ce terme nouveau...

Thomas regagnait sa chambre juste avant que n'arrive la bonne avec son café croissant du matin.

Véronique comprit qu'Yvonne était au courant de leur manège le jour où elle retrouva une clé posée sur le plateau du petit déjeuner. Employée depuis dix ans au Monge Palace, Yvonne faisait un peu partie de la famille Pezner. Après avoir ouvert les volets comme tous les matins, elle avait rassuré Véronique d'un sourire attendri.

– C'est un double de mon passe. Ne t'inquiète pas. Ça voit tant de choses, une servante d'hôtel... Je ne dirai rien à tes parents. Simplement, je ne voudrais pas que ton amoureux se casse le cou pour venir te retrouver.

Dès lors, les deux amants purent se rejoindre chaque nuit en ouvrant la porte de séparation, démarche certes moins romantique mais infiniment moins périlleuse.

Consommatrice assidue de presse du cœur et de romans-photos, la brave Yvonne assistait d'un œil ému à l'évolution de cette idylle dont elle était le seul témoin, et les larmes lui venaient aux yeux devant l'exaltation de la jeune fille lorsqu'elle s'épanchait auprès d'elle sur son amour tout neuf.

Arriva la flambée de Mai 68.

Les barricades se dressèrent à travers le Quartier latin. Thomas fit découvrir à la jeune fille Marcuse et McLuhan, philosophes pratiquement inconnus en France, devenus du jour au lendemain les idoles des étudiants qui rejetaient tous les pouvoirs et dépavaient les rues pour trouver la plage...

Sous l'œil atterré des parents Pezner, Véronique rentrait le soir, les yeux rougis de gaz lacrymogènes et la voix cassée d'avoir hurlé des slogans.

Ils assistaient sans comprendre à la métamorphose de leur sage progéniture en militante passionnée...

Pour la première fois, Véronique osa affronter son père qui la somma de filer dans sa chambre.

C'est alors que Véronique décida de quitter le cadre bourgeois et étriqué du foyer familial pour suivre son amant en Amérique, le pays de toutes les libertés.

A l'époque, la majorité était à vingt et un ans. Elle maquilla sa date de naissance sur le passeport qui devait lui permettre d'aller passer le mois d'août comme fille au pair en Angleterre.

Un ami de Thomas, employé au consulat des Etats-Unis, lui établit un visa touristique. Une nuit, elle quitta le Monge Palace et rejoignit Thomas qui l'attendait au coin de la rue pour filer à l'aéroport !

— Voilà, conclut Sarah, comment maman a définitivement quitté la France.

— Et ensuite, elle n'est jamais revenue ?

— Jamais. Nous avions prévu un voyage à Paris toutes les deux en 2003. C'était mon cadeau d'anniversaire. Pour mes vingt ans, et puis...

Elle laissa la phrase en suspens. Devant ses yeux venait de ressurgir l'image qui l'obsédait depuis tant d'années. Celle d'un amas de tôles abîmé au fond d'un canyon.

Elle se tourna vers Julien, et se serra contre lui de toutes ses forces. Ses jambes enlacèrent les siennes. Ses lèvres se collèrent à sa bouche.

Il comprit que c'était pour elle un moyen d'exorciser le souvenir de cette mort qui la hantait. Cette nuit-là, elle lui fit l'amour avec une ferveur qu'elle n'avait jamais manifestée auparavant.

Ses doigts couraient sur le visage de Julien, son front, sa bouche, son menton, comme si elle le sculptait dans sa mémoire...

Il sentit une goutte tiède sur sa joue.

Au-dessus de lui, les yeux de Sarah brillaient.

— Je ne pleure pas parce que je suis triste, dit-elle dans un sourire. Je pleure parce que je suis heureuse. Comme ma mère a été heureuse dans cette chambre où elle a découvert l'amour.

Et elle s'assoupit, le bras allongé sur la poitrine de Julien.

Il dégagea doucement les cheveux collés au visage de la jeune femme et il la regarda dormir. Quarante ans plus tôt, Véronique avait dû avoir le même sourire auprès de son amant adolescent...

Le lendemain, ils quittèrent l'hôtel de très bonne heure.

Arrivée au bout de la rue, Sarah se retourna pour jeter un dernier regard à la façade du Best Western, sanctuaire de ses souvenirs mutilés.

Julien l'emmena prendre le petit déjeuner dans un bistro de la Contrescarpe. Ils étaient seuls à la terrasse encore déserte.

Avec un même appétit, ils attaquèrent les tartines fraîchement beurrées. Elle reposa sa tasse avec un soupir d'aise. Julien éclata de rire : le café avait laissé sous le nez de Sarah une moustache de mousse. Elle eut un regard d'incompréhension puis, soudain, elle poussa un cri et leva les jambes juste à temps pour éviter le jet d'une arroseuse qui longeait le trottoir.

Penaud, Julien se retrouva les pieds trempés et ce fut au tour de Sarah de s'esclaffer.

Ils descendirent la rue Mouffetard où le marché battait déjà son plein. Ravie, Sarah découvrait l'ambiance bon enfant et populaire qui régnait dans la rue.

— Tu vois, lui dit Julien en désignant les marchands qui interpellaient familièrement les passants, je suis sûr qu'une bonne partie de ces gens ont vu passer ta maman quand elle allait à l'école !

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

— Elle m'avait parlé de ce marché...

Elle s'arrêta devant un éventaire de légumes.

— Tu aimes les plats mexicains ?

— J'adore, lui répondit Julien.

— Aujourd'hui, décréta-t-elle, je te fais la cuisine ! Elle acheta des tomates, des oignons, des poivrons, des aubergines, fit hacher de la viande par un boucher, réussit à trouver chez un épicier arabe des piments et de la farine de maïs. Julien la suivait, sacs à la main et sourire aux lèvres, témoin passif de la métamorphose de Sarah qui avait résolument quitté son enveloppe de touriste docile.

Sitôt rentrés quai Bourbon, elle déballa toutes ses emplettes. Elle investit le coin cuisine qui n'avait jamais été le théâtre d'une telle activité. Julien fut fermement prié de quitter cet espace devenu le domaine de Sarah.

Relégué dans la partie séjour, il observait la jeune femme affairée à la confection de ses fajitas et, comme deux jours plus tôt lorsqu'elle préparait le petit déjeuner, il repartit dans sa galopante gamberge...

Sarah était installée là pour toujours et, dès ce moment, commençait leur vie commune.

Elle arrêta de pétrir la pâte des tortillas et essuya du poignet sa joue maculée de farine.

— Est-ce que le French Afro-writer daignerait apporter un verre d'eau à sa cousine ?

— J'ai mieux, dit-il en se dirigeant vers le réfrigérateur, nous allons nous taper un coup de vin blanc frais !

Elle lui jeta un coup d'œil en biais et prit une petite voix de vierge effarouchée :

— Dans mon guide, il est recommandé de nous méfier des Français qui entraînent les jeunes étrangères chez eux pour les enivrer et abuser d'elles !

Il emplit les deux verres et lui en tendit un avec le sourire satanique de Jack Nicholson.

— Buvez, mon enfant !

Elle trempa ses lèvres dans le verre et mima le malaise en portant la main à son front.

Avec un ricanement vainqueur, Julien l'enlaça et lui appliqua un fougueux baiser sur les lèvres.

Lorsqu'il se recula, elle s'aperçut que Julien avait, lui aussi, le visage enfariné.

Elle constata, narquoise :

— Je te trouve bien pâlot pour un Afro-writer !

Une heure et demie plus tard, ce fut au tour de Sarah de contempler Julien d'un œil ravi tandis qu'il se délectait de ses fajitas tout juste sorties du four.

Il suçsa ses doigts avec un soupir d'aise.

— Jamais je n'ai mangé quelque chose d'aussi exquis !

Elle apprécia le compliment d'un mouvement de tête.

— Où as-tu envie d'aller ? lui demanda-t-il. Ton French cousin est à tes ordres.

Elle garda un silence, puis décréta :

— J'ai envie de rester ici. Elle précisa :

— J'ai la tête tellement pleine d'images ! Il n'y a plus de place...

Julien accueillit cette décision avec un large sourire. La perspective d'abandonner son rôle de guide pour rester la fin de la journée chez lui avec Sarah le ravissait.

Oubliée la quête aux souvenirs, ils allaient vivre le moment présent...

En tête à tête. Comme un vrai couple.

Sarah voulut que Julien lui commente des photos de son passé, lui montre des ouvrages auxquels il avait collaboré et, lorsqu'elle voyait son nom imprimé, elle poussait une exclamation joyeuse.

Elle se pelotonna contre lui.

— Si j'avais imaginé, lorsque j'apprenais à lire sur les livres empruntés à l'Alliance française, qu'un jour j'aurais un amant français écrivain...

— Et qui habite chez une ancienne maîtresse de l'auteur du Petit Prince ! renchérit-il dans un

sourire.

Elle cala sa tête sur les genoux de Julien et ils regardèrent en silence défilier les nuages. Ils étaient bien.

— C'est drôle, remarqua-t-elle, je n'ai jamais regardé la télévision depuis que je suis en France !

Julien actionna la télécommande et elle esquissa une grimace lorsqu'elle découvrit, au fil des chaînes, une sarabande de policiers new-yorkais, de mères de familles californiennes et de talk-shows où la moindre boutade du présentateur était saluée par un crépitement d'applaudissements sur commande...

La nuit était tombée.

Ils finirent les tortillas du déjeuner puis s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

La tendresse venait de faire son apparition dans leurs rapports.

Le lendemain matin, Julien étendit le bras et ne trouva pas Sarah. Il sourit dans son demi-sommeil. Pourvu qu'elle ait noté le code, cette fois-ci... Il l'imagina, son paquet de croissants dans une main, son bouquet de fleurs dans l'autre, plantée devant la porte... Il décida d'aller à sa rencontre.

Il fila dans la salle de bains. En reposant sa brosse à dents, il eut le sentiment que quelque chose avait changé dans son décor familial. La trousse de toilette de Sarah n'était plus posée sur la tablette...

Il fut pris d'une angoisse soudaine.

Il ouvrit la porte de la penderie. Les affaires de Sarah avaient disparu. Il chercha si elle n'avait pas laissé un mot sur la table de la cuisine, sur le bureau.

Rien.

Julien se laissa tomber sur le canapé, assommé. Il resta prostré, à la place où, la veille au soir, Sarah était étendue contre lui, la tête posée sur ses genoux...

Il savait qu'un jour elle devrait repartir, mais il n'aurait jamais imaginé que ce puisse être aussi brutal.

Il ne bougea pas de la journée. Il espérait un coup de sonnette. Sarah était sur le pas de la porte, son sac posé sur le paillason. Elle se jetait dans ses bras. Elle lui annonçait qu'elle avait changé d'avis et qu'elle restait auprès de lui...

Le lendemain matin, il recevait une carte représentant une tour Eiffel et postée de Roissy-Charles-de-Gaulle.

Au verso, deux mots :

Merci.

Pardon.

Dès son arrivée à l'Hôtel de la Paix, Sarah avait eu droit au visage pincé de Mrs. Putnam. Les membres du groupe lui jetaient des regards en dessous, surtout les femmes... Sarah devinait la teneur des réflexions qu'elles échangeaient à voix basse.

Elle était allée s'installer dans le fond du bus qui les conduisait à l'aéroport. Ensuite, dans la salle d'embarquement, elle avait choisi un siège à l'écart de ses compagnons de voyage. Autant assumer jusqu'au bout son rôle de provocatrice asociale.

Le front appuyé contre le hublot, Sarah ne put retenir un sourire : si elles avaient pu imaginer, ces pimbêches fessues, boudinées dans leurs collants et leurs bermudas, que la touriste arrogante qui alimentait leurs commentaires acides était une métisse indienne !

Onze mille mètres au-dessous d'elle, l'Atlantique était survolé par un cortège de nuages aux formes élégantes qui ne tardèrent pas à s'effiloche pour finir en guenilles.

L'hôtesse vint débarrasser le plateau posé sur sa tablette. Sarah n'avait pas touché à son repas. Elle s'était contentée de soulever le couvercle métallique de la barquette où une tranche d'animal indéfini trempait dans une sauce blême.

Les lumières s'éteignirent et la cabine fut plongée dans une glauque lueur d'aquarium.

Leurs écouteurs fichés dans les oreilles, les passagers réglèrent le canal de leur récepteur pour savourer sur les téléviseurs miniatures les prouesses de l'inaltérable Sylvester Stallone dans Rocky 6...

À travers le hublot, Sarah contemplait le ciel devenu écarlate, qui virait au bleu marine avant de basculer dans la nuit.

Sa première nuit sans Julien.

Sur l'écran éteint qui reflétait son visage, Sarah voyait défiler les images de sa semaine à Paris.

Elle venait de vivre une merveilleuse aventure qui resterait le plus beau des rêves. Elle s'était sentie si bien. Grâce à Julien, elle avait pu mettre ses pas dans ceux de sa mère, donner vie à ses souvenirs et les mélanger aux siens...

Depuis le premier jour elle savait qu'elle n'avait pas le droit de rester à Paris. Elle avait le devoir de revenir dans la réserve s'occuper de son père. Et elle ne pouvait pas trahir la mémoire de sa mère. Elle devait continuer son combat pour défendre les droits des Indiens. Qu'est-ce qui l'avait retenue de révéler à Julien que son père était indien ?... Elle n'en avait pourtant pas honte. Elle en était même fière. Mais cela, c'était l'autre partie de sa vie. Pas facile d'être sang-mêlé... Et puis, Julien avait son métier, ses amis. Sa vie était à Paris. Avec les mois et les années, il finirait par classer cette semaine parmi les souvenirs agréables. Une

péripétie plaisante.

Son amant français...

Elle devait s'habituer à considérer leur aventure comme une parenthèse hors du temps, un film secret qu'elle se projetterait dans les moments de mélancolie.

Elle se reprochait son départ précipité au petit matin. Elle n'aurait pas eu le courage d'affronter Julien, de lui expliquer que sa vie était auprès de son père, ce père qui vivait dans une réserve indienne...

Tout cela était si loin de Paris, de l'appartement du quai Bourbon. Jamais elle n'oublierait le reflet tremblant des réverbères dans l'eau sombre de la Seine, les quais embrasés par le pinceau des bateaux-mouches, la cuisine ensoleillée et les mains de Julien autour de ses épaules.

Elle frissonna.

Elle respira à l'intérieur de son poignet l'odeur de l'eau de toilette qu'elle avait prise dans la salle de bains. L'odeur de Julien. Elle avait dû ranger le flacon bleu de « Jardin sur le Nil » dans son bagage. Pas le droit de voyager en cabine avec des liquides. Elle avait vaporisé une bouffée de parfum sur ses mains avant d'enfourer dans son sac le seul souvenir qu'elle garderait de leur rencontre...

Derrière le masque bleu tiré de la pochette en plastique, Sarah ne cherchait pas à retenir ses larmes.

L'agent Adams se pencha à la portière de la Toyota. Il frappa à la vitre pour réveiller le conducteur assoupi.

Big Dream baissa la glace. L'agent Adams lui jeta un regard sévère.

— Vous n'avez pas le droit de rester ici, mon vieux. C'est réservé aux clients des magasins.

Big Dream toisa le policier.

— J'attends ma fille.

— Et où elle est, votre fille ?

— Dans le bus de l'aéroport.

Il garda un temps de silence pour ménager son effet.

— Elle arrive par l'avion de Paris.

Le policier lorgna le vieil Indien aux tresses grises, puis il haussa les épaules et repartit continuer sa ronde.

En arpentant East Broadway, l'agent Adams poussa un soupir : voilà que les Indiens envoient leurs filles à Paris. Dans quel monde on vit !

Big Dream se cala confortablement dans son siège. Il se sentait d'humeur joyeuse.

Un rêve l'avait mené jusqu'à Sarah.

À nouveau il avait volé jusqu'à la ville où le totem de fer traversait les nuages. Il avait suivi le large fleuve jusqu'à la maison de l'homme que devait rencontrer sa fille. Il était entré dans la chambre où était accroché le capteur de rêves et là, pour la première fois depuis la mort de sa femme, il avait vu rire Sarah.

Pudique, Big Dream avait interrompu son rêve, il était heureux : de l'autre côté de la mer, un homme avait su mettre des étoiles dans les yeux de sa fille chérie.

Pour la dixième fois il consulta la montre du tableau de bord. Il était si impatient de revoir Sarah, d'entendre le récit de son voyage. Peut-être allait-elle lui présenter le Français au dreamcatcher !...

Lorsque enfin elle descendit du car de l'aéroport, Big Dream comprit que les choses ne se dérouleraient pas comme il l'avait espéré. D'abord, elle était seule. Comme elle approchait de la Toyota, il ne lui vit pas le visage épanoui qu'il attendait. Elle avait les traits tirés, une petite figure qu'il connaissait. Une figure d'enfant qui a pleuré.

Elle balança son sac à l'arrière du pick-up et grimpa à côté de lui. Lorsqu'elle ôta ses lunettes de soleil pour l'embrasser, Big Dream nota ses paupières gonflées.

Il la serra contre sa poitrine.

— Cela s'est bien passé ?

Elle tenta un sourire, mais ses yeux étaient tristes.

— C'était merveilleux.

La Toyota s'engagea dans le flot des voitures qui remontaient Broadway. Tournée vers son père, Sarah l'inspectait d'un œil critique.

— Je trouve que tu as maigri. Big Dream fit une grimace.

— Forcément, je me suis nourri de fleurs de saguaros et de serpents crus...

Pas dupe, elle lui caressa la joue. Je suis sûre que tu es allé te faire dorloter à Esmeralda !

Il lui glissa un regard en coin, heureux de capter ce bref moment de complicité retrouvée.

— Tu dois être fatiguée ? Tu as dormi dans l'avion ?

— Un peu, mentit-elle.

Ils arrivaient dans South Tucson. Big Dream poussa un soupir de soulagement. Enfin, ils quittaient la ville. Il s'engagea sur l'U. S. 86 qui filait au milieu du désert.

— Parle-moi de Paris. C'est aussi beau que les descriptions de ta mère ?

Elle acquiesça.

— Souvent, j'ai eu l'impression d'entendre sa voix en me promenant dans les rues. Elle marchait à côté de moi.

Big Dream se tourna vers elle. Il avait les yeux brillants.

— C'est bien. Tu as vu des endroits où elle a vécu ? Elle hocha la tête.

— Oui. Cela a changé... Il secoua la tête, grave.

— Tout change, ma fille... Tout change. Rien n'est éternel sinon la terre et les montagnes...

De chaque côté de la route, s'élevaient les hautes silhouettes des saguaros, les cactus aux allures de candélabres.

— Tu as rencontré des Français ? Elle lui jeta un regard de biais.

— Bien sûr.

Big Dream laissa retomber le silence. Il tenta un ton désinvolte :

— Personne en particulier ? Le visage de Sarah se ferma.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-elle sèchement.

Big Dream connaissait trop le caractère entier de sa fille pour prendre le risque d'aller à l'affrontement.

— Je voulais simplement savoir si tu t'étais fait des amis à Paris. Rien de plus.

Pas convaincue, elle répondit, le regard braqué sur le désert :

— Cela m'a fait plaisir de pratiquer mon français. Big Dream feignit de se contenter de cette

réponse sibylline. Il choisit un terrain plus neutre :

— Tu dois être fatiguée. C'est un très long voyage. Elle suivit l'exemple de son père et, à son tour, opta pour le lieu commun.

— Très long. Et il y a le décalage horaire.

Il approuva d'un mouvement de tête compréhensif :

— Eh oui, le décalage horaire...

Jusqu'à la réserve, elle ne desserra plus les dents.

Big Dream conduisait en silence.

Chacun d'eux était abîmé dans ses pensées. La même image les poursuivait : celle d'une chambre dans laquelle dormait un homme face à son capteur de rêves...

C'est dans la vieille maison en adobe que l'orage éclata.

Comme Sarah, son sac sur l'épaule, se dirigeait vers sa chambre, Big Dream lui lança :

— Cela va te faire une curieuse impression de retrouver ta chambre d'enfant, après ce que tu as vécu.

Sarah se figea.

— Que veux-tu dire ?

Le vieux chef aussi avait son caractère.

— Cela veut dire tout simplement que je ne comprends pas ton attitude, répondit-il d'une voix calme. Tu as la chance d'avoir rencontré l'homme que tu devais connaître. Un homme de ta race, un Français comme ta mère, et je te vois revenir comme une touriste qui rentre de vacances, sans même mentionner cet événement.

Sarah avait laissé glisser son sac à dos sur le sol.

— Tu m'as espionnée ! Elle était livide.

— Le dreamcatcher, murmura-t-elle. Big Dream eut une moue modeste.

— Que veux-tu, ton père est un grand rêveur ! Je n'ai agi que pour ton bien. J'ai vu ce garçon et je t'ai guidée vers lui. De toute manière, vous étiez faits pour vous rencontrer.

Il eut un geste fataliste.

— Ce qui s'est passé ensuite entre vous n'est plus de mon ressort...

Elle murmura d'une voix sourde :

— Et moi qui pensais naïvement que tu m'offrais un voyage à Paris pour me faire plaisir, alors qu'en réalité, tu me manipulais !

Big Dream tenta de la raisonner.

— Allons, ne dis pas de bêtises... J'ai voulu te donner l'occasion de découvrir là-bas l'homme

qui te permettrait de quitter la réserve et la caisse de ton supermarché pour aller vivre en France, te marier et faire des enfants dans ton pays.

Elle riposta, véhémement :

— Mais c'est ici, mon pays ! N'oublie pas que ma mère a choisi de vivre avec toi sur cette terre. C'est sur cette terre que je suis née, que j'ai grandi. Ton sang coule dans mes veines. Jamais je n'épouserai un autre homme qu'un Indien. Nous devons croître, faire des enfants pour être toujours plus nombreux jusqu'au jour où il y aura enfin un Indien Président des États-Unis !

Big Dream la regarda tristement.

— Je retrouve la passion de ta mère. J'ai été comme cela, moi aussi, il y a bien des nuits. Et depuis, j'ai appris qu'un Indien était condamné à rester un Indien. Il n'y a rien à espérer pour nous dans ce pays, sinon devenir un employé des Anglo. Et toi aussi, si tu restes ici, tu apprendras que l'on ne peut pas changer le cours des choses !

Sarah l'avait écouté, l'œil étincelant.

— Je suppose que tu vas encore me citer un de tes bons vieux proverbes expliquant que les montagnes ne se rejoignent jamais ou bien que l'on ne peut inverser le courant d'une rivière !

Le visage de Big Dream était devenu sévère.

— Je te prie de me parler sur un autre ton.

Les mains sur les hanches, Sarah bravait son père.

— C'est à cause d'Indiens comme toi, qui ont perdu leur fierté, que les Anglo nous traitent plus mal que les

Noirs ou les Chicanos. C'est trop facile de se réfugier dans l'alcool et dans ses souvenirs. Tu es devenu un résigné !

La voix de Big Dream claqua, sèche comme un coup de fouet :

— Quitte cette maison. Tu reviendras quand tu seras calmée !

Sans dire un mot, Sarah ramassa son sac et sortit. Elle passa devant Big Dream qui ne lui accorda pas un regard.

Des sanglots plein la gorge, elle emprunta le chemin qui descendait à Dos Cruces.

Ce n'était pas son premier affrontement avec son père. Il y avait déjà eu entre eux des disputes, mais cela n'avait pas duré plus d'une journée. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un jour ils en arriveraient au point de rupture !

C'était sa faute. De tous les côtés, elle s'était exclue.

D'abord, son départ de chez Julien endormi pour fuir toute explication, ensuite son attitude arrogante qui avait mortifié son père et provoqué sa mise à la porte.

Elle se sentait abandonnée comme jamais. Le seul asile où elle pouvait trouver refuge était le lieu où elle allait cacher ses désarrois, sa cabane d'enfant : la caravane de sa mère, à Esmeralda.

Sur la piste, elle croisa la file des femmes qui remontaient à la réserve, leur baluchon sur l'épaule. Demain elles reviendraient exposer leurs paniers, leurs couvertures et leurs bijoux sur les planches de la station-service et resteraient là jusqu'au coucher du soleil, immobiles, silencieuses, résignées.

Un Indien était condamné à rester un Indien...

Sarah passa devant la pancarte rouillée et criblée de balles qui marquait l'entrée de la réserve. Arrivée devant le poste à essence, elle répondit machinalement au salut de Donald derrière la vitre de sa cabine.

Il suivit des yeux la jeune femme qui marchait sur la route, son sac sur l'épaule. Il n'avait jamais vu Sarah dans cet état, elle si aimable, d'habitude... Il devait y avoir de l'orage entre elle et le vieux Chef. Il haussa les épaules. Ce n'étaient pas ses affaires.

Il replongea dans sa télé. C'était l'heure de Money, money !, l'émission d'économie de K. W. O. A. Lou Winthrop, le présentateur à la cravate blanche, passait en revue les valeurs du Dow Jones et commentait leurs performances.

Le visage de Donald s'éclaira. Les cours de l'or avaient encore monté de deux points. Bon, ça. Il se renversa sur son fauteuil. On allait peut-être enfin rouvrir les mines. Un sacré coup de pouce au business !

Pour célébrer la bonne nouvelle, il se leva, sortit de son bureau et alla assener un coup de pied dans le distributeur qu'il avait bricolé pour remplacer les boîtes de soda par des canettes de Bud.

La tête renversée en arrière, il s'enfila une gorgée géante de bière glacée. Il s'essuya la bouche et laissa échapper un rot de bien-être.

Là-bas, l'horizon était marbré de traînées écarlates. Les élégantes silhouettes des saguaros se découpaient sur la crête de la montagne à tête de cheval. Dans moins de deux minutes, le soleil serait couché.

Et ce serait l'heure de fermer sa pompe à essence.

Il retourna dans sa cabine pour finir sa bière au frais.

Abîmée dans ses pensées, Sarah n'entendit pas le 4x4 Wrangler qui venait de s'arrêter à sa hauteur. La porte passager s'ouvrit.

Cheveux clairs coupés court, lunettes à fine monture et costume gris, le conducteur présentait le profil inoffensif du représentant.

Elle monta. La clim était poussée à fond. Collés sur le tableau de bord, deux magnets d'enfants exhibaient leurs appareils dentaires dans un identique sourire de commande. Elle remarqua qu'ils portaient les mêmes lunettes que leur père.

— Vous allez au Mexique ?

— Non. Juste avant. A Esmeralda. Vous connaissez ? Il eut un geste vague.

— Vous m'indiquerez.

Elle acquiesça, sangla sa ceinture et colla son visage contre la vitre. Elle n'avait aucune envie d'amorcer une conversation.

Le chauffeur lui jeta un regard en biais.

— Ce n'est pas un peu dangereux pour une fille seule de faire du stop à la tombée de la nuit ?

Elle se tourna vers lui. Il fallait qu'elle se montre aimable.

— On ne monte pas avec n'importe qui. Il eut un sourire suffisant.

— Très juste.

Du coin de l'œil, elle nota que la main droite de l'homme avait quitté le volant pour se poser entre eux deux.

— Je vais à Puerto Peñasco, annonça-t-il d'un ton enjoué. Juste histoire de rigoler un peu...

Elle connaissait de réputation ce petit port mexicain devenu le rendez-vous des Américains en goguette qui traversaient la frontière pour aller s'arsouiller à la tequila ou au mezcal sous l'œil grave de la rangée de pélicans alignés le long des terrasses.

— J'ai un ami qui tient un hôtel. Pieds dans l'eau. Face à la plage. Ça ne vous dit rien de venir faire un petit tour là-bas avec moi ?

Sarah avait déjà été confrontée à ce style d'approche. Il fallait désamorcer, glisser au plus vite sur un sujet plus neutre. Elle désigna les enfants à lunettes.

— C'est fou ce qu'ils vous ressemblent. Quel âge ont-ils ?

— Dix et douze ans. Ils vivent avec leur mère dans l'Ohio, répondit-il, une note d'agacement dans la voix.

Avec la brusquerie des timides, il posa sa main sur la cuisse de Sarah. Une main molle aux doigts rougeauds comme des saucisses. À l'annulaire, luisait la pierre bleue d'une chevalière de l'U. S. Navy.

— On pourrait rigoler tous les deux. C'est moi qui paie. Il tenta un sourire engageant. Le même sourire niais

que les deux binoclards aux dents métalliques qui vivaient dans l'Ohio.

Elle prit la main du chauffeur et la reposa délicatement sur la banquette. Elle s'efforça de conserver un ton courtois.

— C'est très aimable mais, en ce moment, je n'ai pas très envie de rigoler.

Vexé, il accusa le coup. Son sourire s'effaça. Son ton devint cinglant.

— Non, mais pour qui tu te prends ? Je n'ai pas l'habitude de me faire rembarrer par une petite allumeuse que je ramasse la nuit sur le bord de la route...

Poings serrés, Sarah s'obligea à garder son calme. Elle lui adressa un sourire suave.

— Vous n'iriez tout de même pas vous exhiber dans l'hôtel de votre ami avec une Indienne !

Le conducteur la scruta. Il eut un ricanement.

— J'aurais dû m'en douter ! siffla-t-il. Des petites putes prêtes à vous filer un coup de couteau pour vingt dollars !

Sarah eut une expression amusée.

— Ce n'est pas bien de parler ainsi devant vos enfants...

Furieux, il donna un grand coup de frein. À travers le pare-brise, se profilait les wigwams en ciment du Sitting Bull Motel.

— Allez, descends ! Va retrouver tes copains ! cria-t-il en balançant le sac de Sarah sur la route.

Un claquement de portière et la Jeep repartit dans un crissement de pneus rageur.

Sarah ramassa son bagage et poussa un soupir : décidément, ce n'était pas sa journée !

Au passage, elle adressa un salut amical à la tête d'Indien en néon qui clignotait à l'entrée du motel.

Elle mit près d'une heure pour atteindre Esmeralda.

Elle se sentait épuisée. Le décalage horaire commençait à se faire sentir.

Dès qu'elle arriva dans C. Street, elle entendit résonner le piano bastringue du vieux Ray. Tous les consommateurs reprenaient en chœur les paroles de Dixie qui faisaient vibrer les vitres du Golden Nugget.

Ce soir, Sarah avait besoin de rester seule. Elle alla directement se réfugier dans le vieux combi Volkswagen de sa mère, se lova sur le lit recouvert du tissu népalais des années Flowers et s'endormit, face à la montagne bleue de son enfance.

C'était un coin de terre pelée, juste à la sortie du cimetière de la mine.

Les gens d'Esmeralda appelaient cet endroit d'un nom étrange : le Hangarium.

Sur une pancarte de bois clouée sur un piquet, une inscription peinte en rouge : Hang your favourite dolls ! « Pendez vos poupées préférées... »

Le long d'un fil tendu entre deux poteaux, quelques peluches râpées à moitié vidées de leur son et une douzaine de poupées aux robes délavées par le soleil se balançaient au vent du désert.

Une fois de plus, Sarah eut le cœur serré.

Ces poupées chauves pendues à côté des ours mutilés lui semblaient l'image la plus pathétique que l'on puisse imaginer.

Un jour – elle devait avoir six ans –, elle avait décidé de sauver les jouets martyrs. Inquiète, sa mère était partie à sa recherche et avait retrouvé la petite fille perchée sur une caisse, affairée à détacher un ours qui avait perdu une patte. Côte à côte sur le sol, étaient soigneusement allongées deux poupées et une peluche.

Véronique s'était forcée à adopter un ton sévère :

— Tu n'as pas le droit de faire cela, lui avait-elle dit en raccrochant les poupées. Elles ne sont pas à toi !

Sarah avait des larmes plein les yeux.

— Mais il faut les soigner.

A court d'arguments, sa mère avait tranché :

— Si elles sont là, c'est qu'elles ont fait des bêtises ! Depuis ce jour, à la moindre incartade, l'enfant fut poursuivie par l'angoisse de se retrouver à son tour suspendue dans le Hangarium.

Sarah eut un sourire triste. Avec toutes les stupidités qu'elle accumulait, ces deux derniers jours, elle aurait amplement mérité une place sur le fil...

Des années plus tard, elle avait demandé à David quelle était la signification des poupées pendues, il avait gardé un long silence, ses yeux bleus délavés perdus dans le lointain.

— Ce sont tous nos rêves que l'on a accrochés là, nos chimères, nos utopies, lui avait-il dit. Nous sommes comme des vieux enfants qui ne veulent pas se séparer de leurs jouets cassés...

Lorsque Sarah arriva chez Trisha et David, ils prenaient leur petit déjeuner dans la pompeuse salle de réception transformée en loft.

Ils habitaient la Mansion House, résidence de l'un des directeurs de la mine, du temps de la

splendeur d'Esmeralda. Des fenêtres de leur palais dégingué, ils dominaient l'immense cirque de la mine à ciel ouvert creusée au flanc de la montagne, devenue piste de V. T. T. pour les enfants de la communauté.

Ravis de cette visite surprise, ils embrassèrent à tour de rôle la jeune femme. Eux qui n'avaient pas d'enfant considéraient Sarah comme leur fille, et la mort de Véronique les avait encore rapprochés.

Émue par la chaleur de leur accueil après les moments pénibles qu'elle venait de vivre, Sarah sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Je n'ai pas entendu ta voiture, dit David.

— Je suis venue en stop. J'ai dormi chez maman. Mon père m'a mise à la porte hier soir.

Son menton tremblait.

David et Trisha échangèrent un regard. L'un et l'autre avaient remarqué les traits tirés et le désarroi de la jeune fille.

— Big Dream t'a mise à la porte ? demanda Trisha incrédule. Mais quand il est venu nous voir, il n'a parlé que de toi. Il était si fier que tu sois à Paris...

— C'est ma faute, dit Sarah d'une petite voix. Je lui ai manqué de respect.

David lui prit la main.

— Allez, assieds-toi.

Trisha posa sur la table une troisième tasse et un paquet de Choco Pops. Elle s'apprêtait à verser les pépites de chocolat dans une assiette, Sarah l'arrêta d'un geste.

— Non merci. Juste du café noir et des œufs. Trisha eut une moue déçue.

— Tu adorais les Choco Pops, autrefois ! Sarah se servait une tasse de café.

— Trisha, j'ai vingt ans. Cela fait bien dix ans que je ne mange plus de Choco Pops... Je suis devenue une grande fille.

David lui jeta un regard amusé.

— Une grande fille qui vient d'aller rendre visite aux poupées pendues...

Interloquée, Sarah leva le nez de sa tasse.

— Comment le sais-tu ?

Trisha renchérit en cassant les œufs dans la poêle :

— À chacun de tes passages ici, tu commences par aller faire un petit tour au Hangarium... C'est un endroit qui t'a toujours fascinée, vrai ou pas ?

Sarah acquiesça.

— Quand tu étais petite, sourit David, tu appelais Esmeralda « la montagne aux Poupées ».

En attaquant ses œufs au plat, Sarah se rendit compte qu'elle mourait de faim. Elle n'avait rien mangé depuis le dîner chez Julien.

Trisha et David l'observaient en silence. Ils ne voulaient pas la brusquer.

Elle termina le contenu de son assiette et but une gorgée de café. Elle se sentait mieux.

Face à elle, son regard rencontra le sourire affectueux du couple.

— Je pense que vous avez droit à des explications, leur dit-elle. Eh bien, voilà : comme vous l'a dit mon père, je suis allée passer une semaine à Paris.

Ils acquiescèrent d'un même mouvement de tête.

— Et j'ai rencontré quelqu'un. Il vous en a également parlé, je suppose ?

David eut un mouvement évasif.

— Il nous a juste raconté un de ses rêves... Trisha ne put se retenir :

— Il ressemblait à Yves Montand ou à Depardieu ? Elle récolta un coup d'œil sévère de David.

— Fiche-lui la paix. C'est sa vie privée. Sarah l'apaisa d'un sourire.

— Allons, David. Vous êtes bien les seuls auxquels je puisse tout dire...

Elle leur fit le récit de son voyage, sa rencontre avec Julien, sa découverte émerveillée de Paris, leur premier dîner sur la petite place des Halles, Honfleur et Giverny, la cuisine ensoleillée du quai Bourbon et le sourire de Julien...

Lorsqu'elle termina par sa fuite au petit matin, ses yeux brillaient très fort.

David lui tendit un mouchoir de papier.

— Eh bien, ma petite, si tu n'es pas amoureuse, lâcha-t-il sobrement, je suis prêt à aller embrasser le cul de George Bush !

Trisha cueillit un mouchoir en papier dans la boîte.

— C'est beau de connaître un amour pareil ! commenta-t-elle en reniflant. Et tu n'as pas eu envie de rester à Paris ?

À nouveau, elle eut droit au regard noir de David.

— Et elle abandonnait froidement son père tout seul dans sa réserve ? jeta-t-il d'un ton réprobateur.

La romantique Trisha poussa un soupir. -Eh bien, tu l'aménais avec toi, ton Julien ! Comme ça, on l'aurait rencontré ! Sarah secoua la tête, morose.

— Il a sa vie ! Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse dans notre désert au milieu de nulle part ? Et puis je suis indienne, ne l'oublie pas... Je dois rester ici. Lutter aux côtés de mes frères pour qu'ils cessent d'être exploités et humiliés !

— J'ai l'impression d'entendre Véronique, murmura Trisha.

David haussa les épaules.

— Mais qu'est-ce que tu veux faire, ma pauvre fille ? Ton père a essayé, ta mère a essayé, nous avons tous essayé ! C'est fini, l'époque des militants romantiques qui rêvaient de changer le monde...

Sarah avait le regard fixe.

— Je ne sais plus où j'en suis..., dit-elle d'une voix sourde. Je n'ai aucune envie de retourner derrière la caisse de mon supermarché et je ne peux pas me retrouver en tête à tête avec mon père après ce qu'il vient de me faire... Vous me comprenez ?

David planta ses yeux bleus dans ceux de Sarah.

— Personne n'a le droit de juger quiconque ! Tu es la seule à savoir ce qui est bon pour toi. Tu as effectivement besoin de prendre un peu de recul.

Trisha approuva :

— Il a raison, ma chérie. Trop d'événements se sont succédé dans ta vie en peu de temps. Cela te ferait le plus grand bien de partir quelques jours pour faire le point.

— Mais je ne peux pas laisser mon père, dit Sarah. Même si je lui en veux de m'espionner et de me manipuler !

David et Trisha échangèrent un regard.

— Il est aussi malheureux que toi. Je ne lui donne pas deux jours avant qu'il débarque à Esmeralda, dit David.

Il fit mine de compter sur ses doigts.

— Une journée passée à guetter la porte en espérant que tu reviennes, plus une journée à se morfondre parce qu'un Indien n'a pas à faire les premiers pas, et puis, le soir venu, il mettra sa fierté dans sa poche et on le verra faire son entrée au Golden Nugget au moment des happy hours !

Trisha acquiesça d'un sourire.

— Il viendra se faire consoler par David. Il couchera dans le camping-car de ta mère, ça lui évitera de conduire avec quelques verres de trop et de se faire pincer par cette charogne de Jeff...

David prit le relais.

— On l'installera près du piano avec sa coiffe de plumes et il racontera des légendes indiennes aux clients.

Cette perspective amena un sourire sur les lèvres de Sarah qui connaissait le talent de conteur de son père.

Tous les trois se mirent à passer en revue le florilège habituel de Big Dream.

— Il leur parlera de son grand-père qui a fait partie du Wild West Show de Buffalo Bill...

— Et de son grand-oncle qui a scalpé de ses mains trois officiers de la First Cav. lancés à ses trousses, renchérit Trisha.

Sarah évoqua une des théories récurrentes de son père :

— Il expliquera aux touristes que la fête nationale de ce pays devrait être le jour anniversaire de la mort de Custer !

David leva l'index.

— Et ils devront payer cinq dollars pour avoir droit à une photo-souvenir dédicacée de la main du chef Big Dream !...

— Tu vois que tu n'as pas à t'angoisser sur le sort de ton père, conclut Trisha.

Ils étaient tous trois réjouis à cette évocation.

D'un coup, Sarah redevint grave.

— Et moi, où irai-je pendant ce temps-là ?

Un silence. David et Trisha se consultèrent du regard.

Trisha arbora un sourire chaleureux.

— Aucun problème, ma chérie, pendant que David veille sur le père, je m'occupe de la fille. Tu viens avec moi !

Sarah ouvrit des yeux ronds.

— Tu veux m'emmener dans ta famille ? -Chaque année, Trisha quittait Esmeralda vers le milieu du mois d'août et ne rentrait qu'en septembre. Comme tous les amis du couple, Sarah avait toujours pensé que Trisha allait rendre visite à ses parents dans l'Est.

— Ça, c'est la version officielle, sourit Trisha. Il y a bien longtemps que je n'ai que très peu de contacts avec ma famille de protestants austères de Philadelphie. J'ai rompu définitivement les ponts avec eux il y a dix ans et je n'ai aucune envie de les revoir un jour.

Sarah les regarda tous les deux sans comprendre. David poussa un soupir.

Maintenant que tu es une grande fille, on peut te révéler nos petits secrets... Dans le cadre de l'égalité des sexes, Sarah a décidé d'apporter sa contribution aux dépenses du ménage, alors, tous les ans, madame va faire une tournée comme pôle danser dans un casino du Nevada.

Trisha eut une moue fataliste.

— Mes années de danse classique m'ont permis de garder un corps à peu près correct, et puis l'éclairage est convenablement tamisé et les clients qui glissent des dollars dans ma jarretière sont suffisamment alcoolisés pour ne pas voir que le sex-symbol qui s'enroule autour d'un mât va fêter ses quarante-huit ans... David lui déposa un baiser sur la joue.

— Tu es superbe, mon amour. Je dirais même que tu te bonifies au fil des années !

Trisha adressa à Sarah un regard résigné.

— Ce type me prend pour une bouteille de bordeaux... Elle redevint sérieuse.

— Alors, c'est O. K. ? Je t'emmène. On part demain ? Sarah était encore réticente.

— Mais je ne sais pas danser. Trisha haussa les épaules.

— Ne t'inquiète pas. Tu es jolie comme un cœur. Ils ont toujours besoin de barmaids mignonnes pour pousser ces messieurs à la consommation ! Tu leur adresseras de beaux sourires, tu t'esclafferai aux fines plaisanteries des cadres en goguette et tu te feras des fortunes en pourboires !

Elle examina Sarah d'un œil expert.

— Je suis tranquille : tu vas tous les faire craquer avec ta guêpière et tes bas résille.

Sarah fit la grimace. Elle avait déjà enfilé l'uniforme des saloon ladies pour se faire un peu d'argent de poche en venant aider Trisha au Golden Nugget et elle gardait un souvenir peu flatteur des regards crus posés sur son corps...

Trisha lui lança un regard malicieux.

— Ma chérie, il faut respecter les traditions : la guêpière et les bas résille sont les vêtements de travail des femmes de l'Ouest ! Et puis, je te signale que moi, qui pourrais être ta mère, je n'aurai même pas de bas résille pour faire le clown autour de mon mâât...

Sarah était encore réticente.

— Et il n'y a pas de types saouls qui risquent de... Trisha leva les yeux au ciel. Elle pointa le menton vers David.

— Tu crois que ce macho, qui est jaloux comme un tigre, me laisserait partir s'il pensait que je cours le moindre risque ? C'est très surveillé, ces endroits-là. Dès qu'un client a une attitude déplacée, il est pris en main par les videurs maison ! Et puis je serai là pour veiller sur toi !

— Et papa ?

Trisha eut un geste désinvolte.

— Eh bien, David lui dira que tu es venue avec moi dans ma famille !

Elle glissa vers Sarah un regard ironique.

— Je ne pense pas indispensable de lui raconter que je t'ai emmenée t'encanailler dans le Nevada.

Avec une grimace horrifiée, David posa la main sur ses cheveux.

— Pas question ! Je tiens à garder mon scalp encore quelques années...

— Et comment aurai-je de ses nouvelles ? demanda Sarah.

David sortit un portable de sa poche.

— Je vous téléphonerai tous les jours. Ça te va ? Sarah inclina la tête. Elle se sentait tellement perdue qu'elle avait besoin de cette prise en main. Et puis, au bout de quelques semaines, les choses seraient rentrées dans l'ordre.

Pour ne pas risquer de croiser Big Dream au cas où il se manifesterait plus tôt que prévu, les filles décidèrent de prendre le bus qui passait à la mi-journée.

Sarah retourna au camping-car prendre ses affaires. Sur la route, elle croisa quelques habitants d'Esmeralda qui l'avaient connue enfant. Les femmes étaient en coiffe et longue robe sombre, les hommes coiffés de vieux Stetson et chaussés de bottes éculées. Acteurs disciplinés, ils déambulaient dans les rues de leur ville-décor parmi les groupes de touristes qui faisaient le plein de photos-souvenirs.

Devant sa boutique Old Time Photo, le vieux Doc Ziegler accrochait des cintres sur un présentoir. Il y avait là pendus les accoutrements de l'époque héroïque : rudes chemises de pionniers, redingotes élégantes de joueurs professionnels, corsets affriolants et bas résille que les vacanciers revêtaient à la place de leurs tee-shirts ou de leur blouson de jogging, le temps d'un cliché sépia sur fond de toile peinte.

Sarah fit un détour pour passer devant le Hangarium. Il n'y avait pas un souffle de vent. Les poupées pendues étaient immobiles sur leur fil, comme une sage portée de musique.

Devant la rangée de gentils fantômes de son enfance, Sarah vit remonter son passé. Elle avait le sentiment que, depuis son retour de Paris, la vie s'emballait. Comme si elle commençait un nouveau cycle... Jusqu'à maintenant elle avait prolongé son adolescence. Elle s'était contentée de prendre le relais de sa mère et puis, d'un coup, entre les bras de Julien, elle était devenue femme. Et elle avait perdu ses repères.

Elle revint à pas lents jusqu'au vieux combi.

Elle tira une valise rangée sous le lit et en sortit un grand classeur à la couverture de plastique rose décorée d'une Betty Boop aguicheuse assise sur une balançoire en forme de cœur.

C'était l'album de Véronique. Elle l'appelait son cahier de souvenirs. Comme dans un herbier, elle y avait rassemblé les repères qui avaient jalonné sa vie depuis qu'elle était arrivée en Amérique trente-cinq ans plus tôt : photos datées et légendées, cartes postales, menus de restaurants, tickets de cinéma ou de concert, pochettes d'allumettes publicitaires... Plusieurs fois depuis l'accident, Sarah était venue se plonger dans le cahier aux souvenirs.

Elle effleurait du doigt ces reliques collectées au fil des événements et des rencontres par une adolescente qui allait devenir sa mère...

Véronique lui avait si souvent décrit sa découverte éblouie de New York, cette ville mythique qui, dans les années soixante, était le symbole de tous les rêves : la tolérance, la liberté, l'aventure, que Sarah avait l'impression de marcher au côté de sa mère parmi les sirènes de police, les taxis jaunes, les fumées qui sortaient du sol, les gratte-ciel illuminés toute la nuit.

Des étoiles plein les yeux, la petite Parisienne éprouvait la sensation d'avoir traversé l'écran du cinéma du Panthéon ou du Champo pour mettre ses pas dans ceux de Marilyn Monroe, Rock Hudson, Natalie Wood ou James Dean...

Mais, les premières semaines de fascination passées, Véronique avait dû se livrer à un constat amer : son amant avait bien changé depuis le Monge Palace...

Il était loin, l'étudiant romantique qui lui lisait des poèmes de Thoreau et de Whitman, couché sur la margelle de la fontaine Saint-Michel, ou assis sur les marches des austères demeures déglinguées de Washington Square.

Depuis son retour aux États-Unis, Thomas avait été fermement repris en main par sa famille.

Le lendemain de son arrivée, il avait annoncé à son père qu'il avait l'intention de vivre de sa plume. Il irait s'installer avec Véronique dans un vieux ranch perdu au milieu du Wyoming ou du Colorado. Ils couleraient des jours heureux, en osmose avec la nature, et verraient grandir leurs enfants auxquels ils apprendraient le nom de tous les arbres de la forêt.

Avec un sourire attentif, son père l'avait écouté. Il avait même félicité son fils pour ce bel idéalisme, mais, hélas, l'époque des pionniers était révolue et l'utopie ne fait pas vivre son homme, mon garçon... Comme Thomas insistait, le sourire disparut du visage paternel et le regard devint glacial derrière les lunettes à fine monture : Assez de ces enfantillages ! Thomas serait un businessman dans la vieille tradition familiale. Il entrerait dans la banque dont son père était vice-président. Le plan de carrière du jeune homme était tracé pour les trente ans à venir ! Blême, Thomas avait quitté le bureau de son père qui s'était replongé dans son Wall Street Journal.

Dès leur arrivée, Véronique comprit que, malgré sa chaleureuse étreinte de bienvenue, Elisabeth, la mère de Thomas, la considérerait toujours comme une intruse. Derrière son sourire de façade, Elisabeth – « Call me Liz, darling ! » – inspectait d'un œil critique cette petite Française clandestine et sans fortune qui était à l'opposé de l'épouse qu'elle souhaitait pour Thomas.

En femme rodée à la social life, elle faisait bonne figure à la jeune fille dont son fils unique

s'était amouraché. Elle emmenait Véronique faire du shopping chez Bloomingdale's et, ensuite, elles allaient boire le thé à Central Park ou à Rockefeller Center.

Véronique assistait tristement à la métamorphose de Thomas. Au fil des jours, l'apôtre de Marcuse et de McLuhan se transformait en clone docile de son père. Coupés, les cheveux longs. Rasée, la barbe à la Che Guevara, et le complet cravate de chez Brooks Brothers avait remplacé les blouses indiennes et les pantalons patte d'éph'achetés ensemble au marché aux puces...

Le soir où Thomas lui confia que son père était d'accord pour leur avancer le financement de l'appartement qu'ils allaient habiter, à deux immeubles de celui de ses parents, elle comprit que c'était fini...

Deux jours plus tard, eut lieu leur dernier dîner en commun. Des clams arrosés de hot ketchup chez Jack Dempsey, Times Square. Devant la pendule qui égrène les jours, les minutes et les secondes, ils se séparèrent en se promettant de se retrouver au même endroit lorsqu'ils auraient pris un peu de recul, mais ni l'un ni l'autre n'étaient dupes : ils n'avaient plus rien à se dire.

Véronique quitta les beaux quartiers et trouva un emploi de serveuse dans un restaurant français de Greenwich Village. Elle y fit connaissance d'un chaleureux hippie, pigiste au Village Voice. Elle vécut chez lui quelques semaines puis, lassée d'aller le chercher ivre mort dans tous les bars des environs, elle repartit, son sac sur le dos.

Il y eut ensuite Bobby Wertheimer, bassiste dans un groupe folk, qu'elle rencontra au festival de Woodstock. Avec lui, elle connut la vie des musiciens en tournée, les journées passées dans le bus où flottait en permanence un lourd parfum de marijuana, à parcourir des autoroutes tracées au cordeau parmi des paysages monotones.

Véronique se sentait à l'aise dans cette vie de nomades. Elle avait remplacé les chambres d'hôtel de son enfance par des motels...

Lorsque, le temps d'un concert, le car faisait escale dans une petite ville du Middle West, les gars du cru lorgnaient d'un œil hostile ces zigotos aux cheveux longs qui portaient des colliers et fascinaient les filles.

Durant plusieurs mois, Véronique partagea la vie de son bassiste puis, un beau jour, elle descendit du bus. Cette fois-ci elle ne quitta pas son amant pour cause d'ivresse compulsive, mais pour consommation frénétique de groupies...

Maintenant, Véronique se sentait à l'aise dans ce pays dont elle maîtrisait la langue. Son sac à l'épaule, elle éprouvait une sensation de liberté qu'elle n'avait jamais connue. Il faut dire qu'à cette époque, une grande partie de la jeunesse d'Amérique était sur la route.

Un jour, elle rencontra Brad, un jeune prof activiste de Princeton, fervent admirateur de

Lévi-Strauss et d'Albert Camus qui eut le coup de foudre pour cette petite Française délurée et anticonformiste.

Véronique vécut à ses côtés une année passionnée et militante. Elle participa à tous les mouvements des « seventies » : droit à la contraception, émancipation des Noirs, paix au Vietnam, libéralisation de la drogue... Elle défila main dans la main avec Jane Fonda, leva le poing au côté d'Angela Davis, partagea le pétard d'Eldridge Cleaver.

A Washington, elle poussa la chaise roulante des vétérans grands blessés du Vietnam. Tous ces anciens des Spécial Forces, Bérets verts et Marines portaient à présent des colliers de perles du Cachemire, des longs cheveux ceints de bandeaux siglés Peace and Love, et d'abondantes barbes dans lesquelles de jeunes militantes pacifistes aux seins pointus sous leurs blouses indiennes venaient piquer des fleurs.

A tour de rôle, ils venaient jeter leurs Silver Stars, Soldier's Medals, Purple Hearts et autres décorations gagnées entre Da-nang et Tay-minh, à travers les grilles de la Maison-Blanche sous les applaudissements des étudiants.

C'était une curieuse époque, un fébrile mélange de bonne conscience, de romantisme, de fête et de défonce.

Et puis une nuit, au cours d'une L. S. D. party, Brad était tombé du dix-septième étage en voulant attraper une étoile filante...

Véronique resta une semaine prostrée, puis elle s'installa derrière le volant du vieux combi Volkswagen de Brad et partit vers l'ouest afin de poursuivre la thèse sur le réveil des minorités que son amant défenestré avait entamée.

Elle rencontra les leaders de l'A. I. M. (American Indian Movement) qui venait de se structurer sur le modèle des Black Panthers. Parmi eux, se trouvait Big Dream qui avait quitté clandestinement le Canada où il était réfugié, pour militer dans les rangs du nouveau parti.

Elle était fascinée par ce superbe guerrier au profil aquilin qui affichait fièrement son indianité. Il tressait ses longs cheveux luisants et arborait au poignet droit le bracelet d'argent des caciques de sa tribu.

Big Dream aussi était attiré par cette étrangère gracieuse et souriante, tellement différente des militantes exaltées qui venaient rejoindre leur mouvement.

Côte à côte, ils regardaient les étoiles s'allumer une à une dans le ciel mauve et il lui racontait des légendes qui lui venaient de son père qui lui-même les tenait de son père, de l'heureux temps où les bisons paissaient par milliers dans les vallées.

Il lui disait des choses très belles qui lui faisaient monter les larmes aux yeux : « Tes yeux sont des étoiles, et tes bras sont des branches... »

Véronique se passionna pour la cause des Amérindiens et elle repartit en campagne. Simplement, elle changea de défilés.

A présent, elle accompagnait son bel Indien lors des manifestations organisées par les Native Americans pour revendiquer leur identité et exiger la reconnaissance de leurs droits. Elle participa ainsi à l'occupation de plusieurs Bureaux des Affaires indiennes dans le Dakota et l'Oklahoma, à la commémoration du massacre de Wounded Knee où plus de deux cents Sioux furent exécutés à la mitrailleuse.

Ensuite, ils partirent pour la Californie afin de rejoindre les membres d'une nouvelle organisation : les « Indiens de toutes les tribus » qui occupaient l'ancien pénitencier d'Alcatraz.

Dans les années soixante-dix, cette petite île au milieu de la baie de San Francisco était redevenue la cible des médias, comme au temps de sa splendeur, lorsqu'elle abritait le gotha des gangsters de Chicago...

Les Indiens avaient réussi leur coup.

En pleine nuit, Véronique et Big Dream embarquèrent à bord du bateau ravitailleur qui partait chaque semaine d'un quai différent pour échapper aux vedettes de la police portuaire. Comme les autorités du port avaient coupé l'eau et l'électricité, les rebelles d'Alcatraz avaient installé dans la cour de la prison un campement où l'on faisait cuire les aliments au feu de bois et où on s'éclairait à la lueur des torches. Ils avaient peint le phare en rouge, comme un gigantesque phallus. Au sommet flottait le drapeau du Red Power : un poing fermé entouré d'un faisceau de plumes qui symbolisaient les nations indiennes.

La grande attraction quotidienne était le passage du bateau de touristes venus visiter la baie. Les locataires d'Alcatraz arboraient leurs peintures de guerre et se postaient, arc en main, sur le mur d'enceinte. On entendait, portée par le vent, la voix du guide à travers le haut-parleur : « Une bande d'Indiens rebelles occupe à présent la prison historique où vécurent Al Capone, Machine Gun Charlie, Robert Birdman Stroud... » Une volée de flèches s'abattait sur le bateau qui s'éloignait à toute allure sous le martèlement des tambours et les hourras des Indiens réjouis.

C'est sur le béton de la cellule 325 qui avait abrité Alvin Karpis, l'ex-ennemi public numéro un, que Véronique et Big Dream avaient fait l'amour pour la première fois.

Ensuite, ils ne s'étaient plus quittés.

Pour Véronique, c'en était fini des années-voyage...

Sarah continua de feuilleter le cahier des souvenirs dont elle connaissait chaque page. Plus de

tickets de cinéma ou de concerts de rock, plus de pochettes d'allumettes avec un numéro de téléphone griffonné, mais des dessins d'ustensiles courants et d'objets rituels face à leurs noms indiens orthographiés phonétiquement et accompagnés de traductions en français et en anglais. Des recettes de cuisine mexicaines et indiennes. Des coupures de presse qui relataient les actions des membres de l'American Indian Movement. Des clichés des jours heureux soigneusement légendes et datés : Véronique radieuse au côté de Big Dream, Véronique à Esmeralda entre David et Trisha, Véronique métamorphosée en Indienne, avec tresses et robe de peau, exposait fièrement son ventre rond, et des photos de Sarah à tous les âges.

Sarah referma l'album. Elle le remit dans la valise qu'elle glissa dans sa cachette.

Sur la tablette près du lit, elle prit le flacon de « Jardin sur le Nil » qu'elle avait posé la veille. Elle en vaporisa une giclée sur sa paume et la respira profondément, les yeux fermés.

Elle était à Honfleur et marchait au côté de Julien sur les quais fleuris, au milieu des maisons à colombages, puis elle revit le sourire chaleureux d'Anthony et Marité qui lui faisaient penser à David et Trisha.

Elle posait sa main sur celle de Julien.

Attendrie, Marité se penchait vers elle.

— Vous faites un bien joli couple !

Les réverbères du quai Bourbon se réfléchissaient dans l'eau sombre de la Seine. Sarah caressait du doigt la bouche de Julien qui la contemplait en plissant la paupière, avec son regard d'enfant grave...

Elle enfouit le flacon dans son sac à dos.

Avant de fermer la portière du camping-car, elle jeta un dernier regard sur l'univers où avait vécu sa mère.

Trente-cinq ans plus tard, elle allait continuer son road-movie interrompu. Barmaid dans un casino du Nevada. Elle eut un sourire. Ça, Véronique ne l'avait jamais fait...

Une heure plus tard, David les déposa à l'arrêt du bus Greyhound. Il avait l'air tout perdu. Les deux filles vinrent l'embrasser chacune sur une joue. Blottie contre sa poitrine, Trisha lui lança, tendre et ironique :

— N'abuse pas trop des jolies touristes venues se frotter aux rudes hommes de l'Ouest.

Sarah renchérit :

— Et pense à nous, perdues dans notre lieu de débauche !

Il fit une grimace.

— C'est à vous de me souhaiter bonne chance, les filles, je vais affronter un chef indien !

Le bus étincelant vint freiner devant eux. La portière glissa, les deux filles embarquèrent. À travers la vitre verte, la silhouette de David était déjà minuscule au bord de la route rectiligne. Trisha poussa un soupir en se calant sur la banquette.

— Le nombre de Greyhound que j'ai pu prendre avec ta mère ! Maintenant, c'est toi... Ça me rajeunit.

Big Dream venait de vivre sa journée la plus sombre depuis la mort de sa femme. Sa fille chérie était partie. Par sa faute.

Bien sûr, Sarah lui avait mal parlé. Mais c'était encore une enfant. Elle avait réagi avec violence car elle avait été blessée par l'intrusion de son père dans sa vie privée.

Et Big Dream avait riposté avec la même violence.

Il était furieux de n'avoir su maîtriser sa colère.

Longtemps, il resta immobile, assis sur ses talons, au centre du tapis qui représentait le mandata, le labyrinthe sacré qui abritait le Grand Frère, puis il se leva et alla chercher la sacoche de peau de daim qui contenait le tabac à rêver. Il décrocha la longue pipe qui lui venait de son père et l'emplit avec soin.

Il allait tenter d'entrer en contact avec le Français, comme il l'avait fait autrefois avec Reg. Il savait qu'en agissant ainsi, il outrepassait la mission du rêveur qui était d'interpréter un songe prémonitoire et non de chercher à influencer le comportement d'un individu.

Big Dream réglerait plus tard ses comptes avec Wakan Tanka. Pour le moment, rien au monde n'était plus important que le bien-être de Sarah.

Il s'allongea. Le coussin calé sous sa nuque, il approcha la flamme du fourneau, aspira une profonde bouffée de peyotl, puis il ferma les yeux.

L'herbe à rêver l'emmena bientôt dans le grand voyage à travers les nuages. Il arriva au-dessus de Paris et suivit la Seine, puis il pénétra dans la chambre où il avait vu Sarah. L'homme était couché dans son grand lit face au dreamcatcher. Il ne parvenait pas à trouver le sommeil. Big Dream sentit sa tristesse.

Et, comme il l'avait fait autrefois pour son buddy, Big Dream lui envoya un signal.

Lorsque les effets du peyotl se dissipèrent, l'Indien resta longtemps immobile, le visage couvert de sueur. Il entendait résonner chaque battement de son cœur au fond de sa poitrine. Ses rêves le fatiguaient de plus en plus. C'est là qu'il se rendait compte à quel point il était usé ! Mais il se sentait heureux. Il n'était pas loin du but et, bientôt, il pourrait s'endormir pour le long voyage au pays de la nuit sans rêve où il retrouverait ses fiers ancêtres et les grands troupeaux de bisons sous la lune.

Il frémit en imaginant la réaction de Sarah si elle savait que son père était entré en contact avec son Français, puis il sourit : un jour, peut-être l'apprendrait-elle, et elle comprendrait alors que son vieux père n'avait agi que pour son bien...

Big Dream fut pris d'une irrépressible envie de voir sa fille.

Il savait qu'elle était allée se réfugier auprès de David et Trisha, les amis fidèles, les confidents. Depuis la mort de Véronique, Trisha tenait le rôle de mère de substitution.

Plusieurs fois, pour se faire un peu d'argent de poche, Sarah était allée lui donner un coup de main au Golden Nugget, et Big Dream avait esquissé une grimace lorsqu'il avait vu sa fille accoutrée d'une guêpière et de bas résille...

Il monta dans le pick-up. Il était prêt à faire une croix sur son orgueil, à oublier les paroles blessantes que Sarah avait prononcées.

« C'est une forme suprême de bravoure que de savoir pardonner », disait un vieux proverbe de sa tribu.

Dans la vieille Toyota qui brinquebalait sur la piste défoncée, Big Dream eut un rire silencieux à l'évocation des mâts couronnés des scalps de guerriers ennemis plantés devant les wigwams des ancêtres qui se transmettaient de génération en génération cette généreuse maxime... Pas étonnant que les hommes blancs ne soient jamais parvenus à cerner l'âme indienne !

Arrivé à Esmeralda, il eut du mal à trouver une place dans C. Street où les voitures étaient garées pare-chocs contre pare-chocs. Big Dream eut une pensée pour l'étrange destin de cette ville fantôme qui retrouvait une nouvelle vie après un siècle d'abandon.

Il resta plusieurs minutes immobile derrière le volant avant de descendre de la Toyota. Au moment de faire son entrée au Golden Nugget, il ressentait une certaine anxiété. Ce n'était pas de la peur. Non. La peur est un mot qui n'existe pas pour un Indien... Plutôt de l'appréhension à l'idée de se trouver face à face avec sa fille. Comment allait-elle l'accueillir ? Après tout, c'est lui qui l'avait jetée à la porte. Comme un imbécile incapable de se contrôler ! Si elle refusait de lui parler, tant pis pour lui. Il l'avait bien mérité. A lui d'assumer sa stupidité !

Il descendit du pick-up. Le piano bastringue de Ray attaquait : Goodbye, Little Darlin', un vieux standard de la country qui avait fait pleurer trois générations de cow-boys.

Big Dream prit une profonde aspiration et poussa la porte du saloon. Il fut saisi par le brouhaha qui régnait dans la salle. Derrière le bar monumental, David, parfaitement à l'aise dans son numéro d'homme-orchestre, prenait les commandes, échangeait des boutades avec les consommateurs et initiait Sammy, l'ancien broker de Wall Street qui s'était fait la trogne de Butch Cassidy, à l'art subtil de faire glisser les verres d'une poussée suffisamment précise pour qu'ils s'arrêtent pile face à leurs destinataires.

Deux serveuses en guêpière zigzaguaient entre les tables, mais ce n'étaient ni Trisha ni Sarah. Inquiet, Big Dream se fraya un chemin jusqu'au bar. Dès qu'il l'aperçut, David nota le visage soucieux de l'Indien. Il lui adressa un clin d'œil rassurant.

— Assieds-toi, lui lança-t-il, j'arrive.

Il ôta son tablier et le ceignit autour du ventre de l'ex-courtier promu barman principal.

Il cueillit une bouteille de Jack Daniel's, passa sous le bar et vint rejoindre Big Dream. Il posa deux verres sur la table et versa le whisky.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il dans un sourire. Elle va bien.

Big Dream quitta son masque sombre. Il poussa un soupir.

— Elle vous a parlé de son Français ?

— Oui. Je crois qu'elle est amoureuse. Trisha est de mon avis.

Big Dream hocha la tête.

— Lui aussi, il l'aime. Il est triste. Il n'arrête pas de penser à elle.

David ouvrit un œil rond.

— Comment sais-tu cela ?

Big Dream esquissa un sourire mystérieux.

— Tu ne comprendrais pas...

Il approcha son visage de l'oreille de David.

— C'est la magie, mon frère blanc, confia-t-il, narquois, la magie des Peaux-Rouges !

Il plissa les yeux et choqua son verre contre celui de David. Il lampa une gorgée de whiskey.

Habitué à l'ironie bien particulière de Big Dream, David fit de même, puis les resservit.

— Où est-elle, maintenant ? demanda l'Indien.

— Partie avec Trisha.

— Dans sa famille ?

David hocha la tête. Il n'aimait pas mentir, surtout à Big Dream qu'il considérait comme un de leurs amis les plus proches. Il changea de sujet.

— J'avais parié, dit-il, qu'il se passerait au moins deux jours avant que ta fierté d'Indien te permette de faire les premiers pas...

Big Dream haussa les épaules. -Ma fierté d'Indien !... J'ai eu un comportement de vieil imbécile incapable de se contrôler ! Il glissa à David un regard en biais.

— Tu es sûr qu'elle ne m'en veut pas ?

David fut ému par l'inquiétude qui pointait dans la voix de Big Dream.

— Disons que le temps arrangera les choses, dit-il avec un sourire.

Il lui posa amicalement la main sur le bras.

— Elle se fait exactement les mêmes reproches que tu t'adresses. Elle est mortifiée de t'avoir manqué de respect...

Il conclut, amusé :

— Ça, on peut dire que vous avez le même caractère, tous les deux !

Big Dream dissimula un sourire attendri dans son verre.

— Elle le tient aussi de sa mère... David acquiesça.

Derrière son piano, Ray prenait de plus en plus de liberté avec le thème de Goodbye, Little Darlin'. Il se lança dans une brillante improvisation saluée par les sifflets enthousiastes et les bravos des consommateurs qui étaient venus se grouper autour du piano.

David et Big Dream joignirent leurs applaudissements à ceux des touristes.

— C'est un sacré bon musicien, dit David. Big Dream opina.

— Ouais. C'est vrai qu'il a accompagné Frank Sinatra à Las Vegas ?

David haussa les épaules.

— C'est ce que l'on dit. Je ne suis pas allé vérifier. En tout cas, c'est un sacré bon musicien.

Big Dream lui jeta un regard aigu.

— C'est drôle, vous autres, les Anglo, n'aimez pas fouiller dans votre passé. Cela vous fait peur ?

David eut une grimace.

— Peut-être un peu... Si nos ancêtres ont quitté l'Europe, ils avaient de bonnes raisons... Des raisons qui ne nous regardent pas. Il vaut mieux ne pas trop creuser. On risque de tomber sur un truand, une prostituée ou un bagnard...

Big Dream hocha la tête, rigolard.

— Tu préfères garder l'image de l'émigrant pauvre, sa Bible dans la poche et son fusil à l'épaule, qui marche à côté du chariot bâché où est empilée sa petite famille, à moins que ne tu préfères le pèlerin austère arrivé à bord du Mayflower ?

— Tu ne vas pas recommencer !... Il faut que je te dise qu'en Amérique, les Indiens sont les seuls vrais aristocrates et qu'ils devraient diriger ce pays qui est le leur ? Eh bien, je te le dis...

Tu es content ?

Ce genre de joutes était fréquent entre les deux hommes. David connaissait le côté joyeusement provocateur de Big Dream et lui-même aimait se prêter à son jeu.

Big Dream termina le contenu de son verre qu'il reposa. Il eut son rire silencieux.

— C'est bien, mon frère blanc n'a pas la langue fourchue. Il a gagné le droit de me verser un autre verre d'eau-de-feu !

Ils échangèrent un même sourire. David emplit leurs verres.

— Je te signale, lâcha-t-il avec désinvolture, que nous avons pris de grandes décisions vous concernant, toi et ta fille !

Big Dream lui jeta un regard intrigué. David se pencha vers lui.

— Pendant que Sarah sera auprès de Trisha, toi, tu resteras ici avec moi. C'est la manière la plus simple de vous avoir à l'œil tous les deux. Comme cela, vous aurez le temps d'oublier vos griefs respectifs et, dans trois semaines, vous vous retrouverez pour faire la paix !

Big Dream s'étrangla dans son verre.

— Mais tu es fou ! Tu m'imagines en train de passer toutes mes soirées dans ton bar, sans rien d'autre à faire que d'être assis face à une bouteille... C'est la cirrhose assurée !

David eut un geste apaisant.

— Pas question que tu picoles à l'œil. Tu seras chargé d'une fonction précise au sein de notre communauté.

Big Dream le scruta, sourcils froncés.

— Et qu'est-ce que j'occuperai comme fonction précise au sein de votre communauté, comme tu dis ?

En guise de réponse, David but une lente gorgée, reposa son verre et adressa à son vis-à-vis un sourire énigmatique.

Big Dream poussa un soupir agacé.

— Vas-tu t'expliquer, à la fin ? Charitable, David mit fin au suspense :

— C'est très simple : tu vas jouer l'Indien !

Piqué au vif, Big Dream lui jeta un regard sombre, puis il haussa les épaules.

— Il y a des moments où j'ai du mal à comprendre l'humour des hommes blancs, lâcha-t-il.

— Je n'ai jamais été plus sérieux, répondit David.

Il lui désigna les touristes rassemblés autour de Ray qui leur faisait reprendre en chœur le refrain de Streets Of Laredo.

— Regarde-les. Ils ont traversé l'Amérique pour s'immerger dans le folklore de notre bon vieux Ouest ! Depuis des dizaines d'années, personne ne parle plus du Far West. Les cow-boys et les Indiens de nos cours de récré ont été remplacés par des consoles vidéo... Imagine le bonheur de ces gens s'ils avaient l'opportunité de s'entretenir avec un véritable Indien, de lui poser des questions sur les traditions de son peuple et de rapporter dans l'Est des photos souvenirs dédicacées de sa main.

Big Dream garda un silence. Il lui jeta un regard par en dessous.

— Sarah est au courant de ce projet ? David acquiesça.

— Bien sûr. Je crois même que l'idée vient d'elle, car elle a dit que tu étais un conteur de grand talent et qu'il était bien dommage de ne pas mettre ce don davantage en valeur...

Une étincelle de fierté luit dans l'œil de Big Dream.

— Elle a dit cela ? David confirma :

— Elle a dit cela.

Big Dream plissa les yeux, ce qui était chez lui le signe d'une intense réflexion. Il scruta les consommateurs accoudés au bar, puis le groupe autour du piano. Il liquida son verre d'une gorgée et se tourna vers David qui l'observait d'un œil attentif.

— Je pourrais leur dire tout ce que je pense, à tes clients ?

— Absolument !

— Même si ce n'est pas très flatteur pour les Visages pâles ?

David acquiesça avec un sourire entendu :

— Même si ce sont des vérités qui perturbent la bonne conscience des fiers Yankees !

Big Dream sembla satisfait de ce contrat moral. Soudain, il parut soucieux.

— Il faut que je repasse chez moi chercher quelques vêtements indiens.

— Pas question ! rétorqua David. J'ai juré à ta fille que tu ne quitterais pas Esmeralda. Nous avons tout ce qu'il te faut sur place. Demain matin, on s'occupera de ton costume de scène !

Big Dream hocha la tête. Au regard malicieux qu'il promenait sur les clients du Golden Nugget, David comprit que son vieil ami était déjà en train de répéter dans sa tête les vérités qu'il allait envoyer aux Anglois...

Julien était immobile dans son lit, les yeux grands ouverts. Il sortait d'un rêve bizarre.

Il était au volant d'une voiture inconnue et filait sur une route droite, au milieu d'un paysage qu'il n'avait jamais vu.

C'était un désert ocre de sable et de rochers. De chaque côté de la route, se dressaient des cactus géants aux bras levés vers le ciel, sculptures filiformes qui semblaient sortir de l'imaginaire de Giacometti. Devant lui, s'élevait une montagne rouge découpée comme une tête de cheval survolée par des aigles qui tournoyaient dans le ciel bleu marine. En s'approchant, il vit une fine silhouette se profiler sur la crête. Une silhouette de femme aux longs cheveux noirs qui lui adressait des signes comme si elle l'invitait à venir la rejoindre.

Une femme qui ressemblait à Sarah...

Les yeux ouverts dans la nuit, Julien n'en finissait pas de repasser cette image dans sa tête. Ce décor inconnu éveillait des souvenirs enfouis.

Un pâle reflet de lune glissa sur le dreamcatcher accroché face au lit. Un souffle de vent fit palpiter les quatre plumes blanches.

Brusquement, Julien se souvint.

Il alluma la lumière et se leva. Il s'approcha du capteur de rêves. Il entendait encore la voix de Reg...

A mon retour, j'ai accroché le dreamcatcher au-dessus de mon lit. Depuis, j'ai effectivement fait des rêves étranges. Une nuit, j'ai rêvé que mon copain était revenu dans sa réserve et que son vieux père lui parlait de ma visite. Une autre fois, il était debout au sommet de la montagne à tête de cheval et me faisait signe de venir le rejoindre... Tu sais, Jules, ça fait un sacré effet d'avoir le sentiment que ton buddy t'envoie des signes depuis là-haut. Je me suis dit que ça fonctionnait peut-être, leurs histoires de chamans et d'ustensile à transmettre les rêves...

Du bout des doigts, Julien effleura le cercle de bois.

Ainsi, ce cerceau naïf qu'il prenait pour un jouet d'enfant était un objet fétiche chargé de magie. En le faisant héritier de son dreamcatcher, Reg lui avait également légué ses rêves.

Les réverbères du pont Marie s'éteignirent. Le ciel se teintait de rose.

La journée s'annonçait chaude.

Julien alla dans le coin cuisine se préparer un café. Sur la table, étaient encore posés les plats qu'avait utilisés Sarah. Il ne les avait pas mis dans le lave-vaisselle. Besoin de garder une

trace de sa présence...

Il se souvint du trouble qu'avait manifesté Sarah lorsqu'elle avait vu le dreamcatcher accroché sur le mur de la chambre.

Il haussa les épaules : c'était stupide. Quel rapport pouvait-il y avoir entre la jeune femme et le vieux Reg, si ce n'est d'être tous deux américains ?

Il avait beau s'en défendre, il était troublé par cette irruption de l'irrationnel dans son quotidien d'homme cartésien, lui qui avait toujours fui les voyantes, ricané à l'écoute des récits de réincarnation et autres manifestations de l'au-delà...

Il s'installa devant son Mac et pianota sur Internet. Il voulait savoir où se trouvaient les cactus étranges qui bordaient la route de son rêve.

Après avoir fait défiler quelques centaines de variétés aux formes diverses, il tomba enfin sur l'arbre qu'il cherchait. On l'appelait cactus candélabre ou saguaro.

Le regard de Julien quitta l'écran.

Dans le coin cuisine, Sarah caressait du bout des doigts la corolle écarlate des tulipes dressées devant elle.

— Tu ne sais pas ce que c'est, de vivre dans un pays sans fleurs. Chez moi, dans les cimetières, il n'y a que des fleurs en papier. Parfois, au printemps, les saguaros, les grands cactus, font de superbes fleurs blanches et jaunes.

— Donc, il y a des fleurs chez toi.

Une lueur amusée brillait dans l'œil de la jeune femme.

— Oui, mais on ne les voit presque jamais : elles ne s'épanouissent que la nuit...

Julien avait le regard fixe. Il était de plus en plus troublé par ce télescopage d'images et de souvenirs qui se recoupaient d'une manière totalement illogique...

Il revint à Internet : « Les saguaros sont des cactus géants qui peuvent atteindre jusqu'à quinze mètres de hauteur et poussent dans les déserts arides du Chili, du Pérou, du Mexique et dans le sud-ouest des États-Unis, dans le désert de Sonora. »

C'était donc là-bas, le petit coin d'Amérique où vivait Sarah, le Wild West qu'elle avait évoqué dans le bistro des Halles...

La sonnerie du téléphone le tira de ses songes. La voix joyeuse de Tony résonna dans l'écouteur. Il était intarissable, comme d'habitude.

— Salut, heureux homme ! Nous nous disions, ma fidèle Normande et moi, que vous pourriez venir partager quelques crustacés avec nous ! J'ai tiré les photos de notre déjeuner car, comme tu le sais, je suis un des derniers photographes au monde à faire encore mes tirages sur papier dans mon labo... Il y en a de superbes. Grimpez vite dans ta limousine que nous

ayons le temps de faire sauter un bouchon avant le déjeuner !

— Sarah est partie. Il y eut un silence.

Tony avait été frappé par la gravité du ton de Julien.

— Tu veux dire qu'elle est partie pour cause de fin de vacances ou partie pour de bon ?

Le poing de Julien serra très fort le téléphone.

— Partie sans explication.

Un silence, puis la voix de Tony claqua :

— Grimpe dans ta voiture et viens. Il raccrocha.

Julien avait déjà été confronté au côté autoritaire de Tony qui, lors des situations de crise, adorait prendre les choses en main.

Dans l'état de confusion où il se trouvait, Julien n'était pas mécontent de trouver refuge auprès de ses amis les plus proches. Le temps de prendre une douche rapide, d'enfiler un pantalon et un polo et il sortait la voiture du garage.

Dans la Saab, Julien revoyait Sarah à côté de lui, les genoux repliés sur le siège, écoutant gravement le récit de la vie du photographe anglais et de sa femme normande.

Il eut du mal à garer sa voiture parmi les files de cars venus déverser leurs chargements cosmopolites.

Sur le quai du Vieux-Bassin, les mêmes peintres étaient postés devant leur chevalet.

Julien s'arrêta derrière un de ceux qui avaient fasciné Sarah. Il était en train de peaufiner la coque bleue d'un crevettier qui n'était pas dans le décor.

En se dirigeant vers le Shaggy Dog Pub, Julien se prit à imaginer la vie d'un peintre perfectionniste qui modifierait sa toile chaque fois qu'un bateau partirait pour la pêche ou rentrerait au port... Il mourrait de vieillesse devant son tableau inachevé !

La grande salle du restaurant était emplie d'une cohue de femmes aux cheveux teints et au verbe guttural.

Tony vint accueillir son ami. Il l'entraîna vers la petite salle du fond.

— Un bus entier de veuves danoises ! soupira-t-il. Je n'ai pas à me plaindre, ça fait tourner l'affaire, mais, entre nous, je comprends leurs maris de s'être achevés à l'aquavit !

Ils s'installèrent à une table déjà dressée où les attendait un somptueux plateau de fruits de mer.

— Marité va nous rejoindre. Le chef et la serveuse s'occupent de nourrir ces bruyantes Vikings. Pas compliqué : menu unique concocté avec le tour operator dans le cadre du forfait « Joyaux de la Côte normande » !...

Il poussa un ricanement, prit la bouteille de muscadet et emplit leurs deux verres.

— Cheers !

Julien répondit d'un sourire.

— Cela me fait du bien d'être ici.

Ils burent gravement.

Marité vint les rejoindre. Elle appliqua quatre baisers sonores sur les joues de Julien puis recula la tête, sourcils froncés.

— Toi, tu as une petite mine ! Julien esquissa une grimace.

— J'ai peu dormi, ces derniers temps...

Il termina son verre d'un trait. Tony le resservit.

— Raconte.

Julien haussa les épaules

— Pas grand-chose à dire. Avant-hier matin, je l'ai cherchée et elle n'était plus là.

Attentifs, Marité et Tony attendaient la suite. Julien conclut avec un geste fataliste :

— Elle m'a quitté, voilà tout. Marité secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, cette histoire ! lança-t-elle, catégorique. Montre-lui les photos.

Tony ouvrit une chemise cartonnée posée sur une chaise.

Une vingtaine de gros plans de Sarah pris lors de leur déjeuner témoignaient que le petit photographe n'avait pas perdu la main. C'étaient des moments de vie figés à l'instant précis où passait une émotion.

Julien les fit défiler, sans un mot.

Sarah, les yeux écarquillés, ne savait pas par quel bout entamer son homard.

Sarah, le visage crispé, tentait de briser une pince.

Sarah pouffait de rire lorsque son casse-noix glissait sur la carapace.

Sarah se tournait vers Julien qui lui attachait une serviette autour du cou.

Marité pointa le doigt sur le visage de la jeune femme.

— Tu as vu comme elle te regarde ? Ce sont des yeux de femme amoureuse !

Tony renchérit :

— Crois-en ma vieille expérience de chasseur d'idylles, mon garçon. J'ai passé des années à traquer des amants illicites. Cette fille t'aime, c'est évident.

Marité emplit l'assiette de Julien.

— Il a raison. J'ai surpris des gestes, des attitudes qui ne trompent pas, affirma-t-elle. Les femmes sentent ces choses-là !

Julien grimaça un sourire.

— Et pourtant, elle est partie.

Tony se leva pour fermer la porte de communication avec la grande salle où le caquetage des veuves était devenu assourdissant.

— Et alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? lança-t-il, agressif. Rester à te morfondre sur ta love story enfuie ?

Il ébouriffa ses cheveux dans le style romantique.

— Tu vas nous la jouer Lamartine, comme diraient les jeunes des banlieues s'ils avaient lu un livre ?

Sans répondre, Julien décortiquait une langoustine. A nouveau, Marité fit chorus avec son mari :

— Décidément, vous, les hommes, ne comprendrez jamais rien aux femmes. Dans l'inconscient féminin, ce départ précipité, cela veut dire : Viens me chercher !

Julien leva les yeux vers eux.

— Mais que voulez-vous que je fasse ? Je ne sais pas où elle habite. Je ne connais même pas son nom de famille !

Tony et Marité échangèrent un regard surpris.

— Tu es sûr de n'avoir aucun moyen de situer l'endroit où elle vit ? insista Tony.

Julien fit non de la tête. Tony le brusqua :

— Cherche bien. Tu es vraiment sûr ? Julien poussa un soupir.

— Cette nuit, j'ai fait un curieux rêve.

— Raconte, demanda Marité, l'œil brillant.

Julien leur décrivit la route qui filait dans le désert et la silhouette qui ressemblait à Sarah. Marité lâcha, passionnée :

— Moi, j'y crois, à ces signes du destin ! C'est bien ce que je disais : elle veut que tu viennes la chercher.

Le regard soucieux, Tony pianotait sur la table.

— Et dans ton rêve, insista-t-il, il n'y avait pas un indice qui te permette de localiser le lieu ?

Julien hésita, puis acquiesça de la tête.

— Le désert était parsemé de cactus géants à la forme étrange. J'ai cherché sur Internet : ce sont des saguaros. On en trouve dans le sud-ouest des États-Unis, dans le désert de Sonora !

Il eut une grimace.

— C'est assez vague !

Tony avait un visage illuminé. Il sentait se réveiller son vieil instinct de chasseur.

— Je connais le Sonora, c'est situé entre l'Arizona et le Mexique. J'étais allé en reportage dans cet uncivilized désert, sur les traces d'une jeune lady qui était tombée folle amoureuse d'un chanteur country. Elle avait tout quitté pour aller vivre dans le ranch de ce primate chaussé de bottes à talons hauts en peau de serpent... Il fit une grimace.

— Attendez-moi une seconde. Et il quitta la salle.

Cinq minutes plus tard, il revenait et posait une feuille imprimée devant Julien. Il avait un sourire triomphant.

— Voilà, moi aussi je suis allé faire un tour sur Internet. Je t'ai pris un billet Paris-Phoenix. Delta Airlines vol 41. Départ après-demain C. D. G. à huit heures quatorze, escale à Chicago. Arrivée à Phoenix à vingt et une heures trente-huit. Pour la location de voiture, je te laisse te débrouiller ! Retour open, parce que je pense que vous serez deux. Tu me dois la coquette somme de sept cent neuf euros. À toi de jouer, mon bonhomme !

Julien s'étrangla dans son verre de muscadet.

— Mais tu es fou ! Et qu'est-ce que je ferai quand je serai au milieu de mes cactus ? Je montrerai la photo de Sarah à tous les cow-boys que je rencontrerai ?

Tony lâcha, péremptoire :

— Écoute-moi, si des experts de la police scientifique arrivent à rattraper un sériai killer avec juste un poil pubien, tu dois bien être capable de retrouver ta fiancée avec des cactus et une photo, non ?

Marité acquiesça.

Julien tenta de faire front.

— C'est immense, l'Arizona. J'ai lu que cela faisait la moitié de la France !

Tony balaya cet argument d'un geste désinvolte.

— Quand tu auras retiré les bases d'entraînement de l'U. S. Air Force, les ranchs de la taille d'un département, les camps retranchés pour retraités milliardaires et les terrains de golf, ton champ d'investigation sera à peine plus grand que Hyde Park !

Il glissa la feuille imprimée dans le dossier aux photos qu'il tendit à Julien.

— Tiens-nous au courant et ne reviens pas ici sans elle ! Marité les resservit.

Ils levèrent tous deux leur verre.

— Au retour de Sarah ! Résigné, Julien se joignit au toast.

— Au retour de Sarah.

Le lendemain matin, après avoir avalé leur café noir et leurs œufs au bacon, David et Big Dream se retrouvèrent dans le studio de Old Time Photo.

Le vieux Doc Ziegler mettait la dernière main à l'éclairage de la photo-souvenir d'une Calamity Jane et d'un Wyatt Earp posant devant la toile peinte qui représentait une potence sur laquelle étaient perchés deux vautours sur fond de sanguinolent coucher de soleil.

Pendant que le couple quittait son accoutrement de hors-la-loi pour revêtir à nouveau le jogging et le tee-shirt des vacanciers, David expliqua à Doc les raisons de leur visite. Le vieux hocha gravement la tête et entreprit aussitôt de fouiller dans la réserve de vêtements mis à la disposition des nostalgiques de l'Ouest sauvage.

— C'est tout ce que vous avez ? demanda Big Dream à Doc qui venait d'accrocher sur le présentoir cinq cintres sur lesquels étaient pendus des tenues et des accessoires indiens.

Le vieux eut une expression penaude.

— Vous savez, on a surtout des demandes pour les cow-boys et les pionniers...

D'un signe discret, David lui signifia qu'il s'aventurerait sur un terrain délicat. Doc termina opportunément sa phrase par une quinte de toux.

Le visage sombre, Big Dream passait en revue le maigre stock proposé par Doc Ziegler. Il décrocha une parure pectorale.

— C'est une pièce authentique d'Apache Jicarilla, commenta Doc, tout dentier dehors. Il paraît qu'elle a appartenu à Cheval Triste.

Big Dream gratta le collier de la pointe de son ongle, puis il le mordilla. Il adressa un regard narquois à Doc.

— Je ne connais pas votre Cheval Triste, dit-il en raccrochant la parure, mais cela m'étonnerait fort qu'il ait eu un pectoral en plastique !

Doc sembla mortifié.

— On m'avait pourtant garanti que c'étaient des os de loup...

Big Dream haussa les épaules, puis palpa une chemise de peau frangée. Il esquissa une grimace en découvrant que c'était de la suédine

— Où avez-vous trouvé ces oripeaux ? demanda-t-il, sévère. Jamais les Indiens n'ont porté de pectoraux en plastique ni de vêtements en synthétique !

Doc Ziegler baissa la tête, piteux.

— Cela vient du stock de costumes de la M. G. M... J'étais chef costumier sur The Man Front Rio Grande. Nous n'avons pas été payés. Producteur en faillite, parti au Brésil avec la vedette.

J'ai gardé les costumes...

David et Big Dream échangèrent une grimace.

Soucieux de se racheter, Doc Ziegler tira d'une panier une somptueuse coiffure de plumes d'aigle.

— Vous n'allez tout de même pas me dire, lança-t-il triomphant, que ce sont des plumes artificielles !

David opina.

— Elle est superbe. Tu devrais l'essayer. Big Dream secoua la tête.

— Je ne peux pas porter cela. Je suis un O'odham et c'est une coiffe de Sioux Latoka !

Il arracha une plume, en examina la tige.

— Cela dit, je vous signale, glissa-t-il à Doc, que ce sont des plumes de corbeau teintes en gris.

Le costumier poussa un soupir en rangeant avec soin la coiffe dans sa corbeille.

— Pourtant, le vendeur m'a assuré qu'elle avait joué dans un John Ford et deux Raoul Walsh... On ne sait plus à qui se fier !

À l'issue de cette inspection, et devant le choix restreint dont il disposait, Big Dream décida d'opter pour la simplicité. Il choisit un chapeau melon qu'il agrémenta de la pseudo-plume d'aigle, un grand collier rescapé du tournage sinistré – des éclats de turquoise de piètre qualité, mais il était le seul à le savoir – et un large bracelet d'argent.

Ensuite, David voulut que son ami pose pour la photo-souvenir que l'on vendrait trois dollars aux touristes. Big Dream refusa tout net que Doc le photographie sur fond de potence et de corbeaux.

Doc poussa le soupir douloureux de l'artiste incompris et installa l'Indien devant le mur de briques.

Dans l'après-midi, Big Dream vint discrètement s'asseoir à une table près du bar.

David attendit l'heure de pointe pour prendre la parole.

— Mesdames et messieurs, dit-il d'une voix forte, je tiens à annoncer une bonne surprise aux clients du Golden Nugget ! Nous avons le privilège d'avoir parmi nous un membre éminent de la tribu des Indiens Tohonos O'odhams, un chaman, fils de chamans qui est venu nous rendre visite : j'ai nommé mon vieil ami Big Dream !

Le pinceau d'un projecteur vint révéler Big Dream, coiffé de son melon à plume, dignement installé derrière son verre de Jack Daniel's.

David donna le signal des applaudissements rythmés par le piano de Ray. Big Dream salua l'assistance d'un sobre mouvement de tête. Il attendit que le silence retombe, puis il demanda d'une voix forte :

— Je vais vous poser une question : qui a découvert l'Amérique ?

Les clients se regardèrent surpris, puis quelques voix répondirent :

— Christophe Colomb.

Big Dream promena un regard sévère sur l'assistance.

— Vous n'avez pas honte de dire des énormités pareilles devant un homme dont les ancêtres habitaient ce continent depuis des siècles, alors que votre Colomb n'était même pas une lueur de désir dans les yeux de son père ?

On entendit s'élever quelques rires gênés.

— Imaginez, reprit Big Dream, que, par un beau dimanche, vous soyez tranquillement en train de préparer votre barbecue et que vous voyiez arriver un type qui plante un drapeau inconnu dans votre jardin et vous annonce que vous faites désormais partie des sujets du sultan de Zanzibar !

Il y eut des gloussements dans la salle. Big Dream leva le bras.

— Ne riez pas ! C'est exactement ce qui est arrivé à mes arrière-grands-parents. Ils vquaient à leurs activités habituelles, lorsque des hommes barbus vêtus de costumes de fer ont débarqué. Ils ont déclaré à mes ancêtres que ce pays où ils chassaient le bison depuis des siècles et des siècles s'appelait dorénavant Amérique et appartenait désormais au roi d'Espagne dont mes ancêtres devenaient les sujets. On les baptisa du nom d'Indiens, parce que ce monsieur Colomb s'était trompé dans ses calculs et avait confondu New York et New Delhi !

Sur son piano bastringue, Ray illustra le final en improvisant un thème hindou du plus bel effet.

Les applaudissements crépitèrent.

Big Dream adressa un large sourire à David qui leva un pouce triomphant.

Il était ravi. Il se doutait qu'en donnant carte blanche à Big Dream, il tenait un one man show de qualité !

Big Dream but une gorgée de whisky et reprit son monologue :

— Je suppose que vous êtes tous allés visiter l'édifice qui fait la fierté de l'État d'Arizona : je veux parler de l'observatoire de Kitt Peak, qui abrite les plus puissants télescopes du monde.

Les réponses fusèrent. Certains touristes y étaient allés, d'autres pas encore.

— Bon. Eh bien, je vais vous raconter l'histoire de Kitt Peak car elle est parfaitement révélatrice de la manière dont les hommes blancs considèrent les Indiens !

Tout commence dans les années cinquante. Les États-Unis et l'Union soviétique étaient devenus hystériques : après s'être partagé la planète, ils voulaient chacun être maîtres du

ciel ! Or, dans l'escalade de cette course à l'espace, les Russes avaient pris une longueur d'avance en envoyant les premiers toutes sortes d'objets, et même des animaux, tournoyer au-dessus de nos têtes.

A la Maison-Blanche, l'orage grondait... Pas question de se laisser damer le pion par ces bâtards de communistes ! Les responsables de la N. S. F., la National Science Foundation, dont la mission était de promouvoir le progrès des sciences et, accessoirement, d'assurer la défense nationale, furent chargés d'installer au plus vite un télescope superpuissant afin de surveiller les saloperies que les Ruskofs balançaient dans le ciel.

Ils établirent un catalogue des lieux où ils pourraient implanter leur lunette géante. Pas facile à trouver. Il fallait une montagne de six mille pieds minimum, dont le sommet soit plat afin de pouvoir construire le futur observatoire, située en dehors des routes aériennes, et suffisamment éloignée des lumières d'une ville...

Parmi la centaine de sites répertoriés sur l'ensemble du territoire américain, les experts finirent par sélectionner le lieu idéal : un piton aride, perdu au milieu du désert de Sonora. Eh oui, vous l'avez deviné : c'était Kitt Peak !

Les services administratifs de la N. S. F. se livrèrent à une enquête sur place afin de savoir si ce bout de désert pierreux appartenait à quelque fermier que l'on allait devoir indemniser...

Big Dream garda un silence, laissant son auditoire en attente, puis il reprit sur un ton ironique :

— Et là, un coup de tonnerre tomba sur la tête de ces hauts responsables bardés de diplômes dans leur somptueux bureau d'Arlington, Virginie : le site du futur télescope était situé au beau milieu de la réserve des Indiens Tohonos O'odhams, et Kitt Peak, que les Indiens appelaient Iolkam, était considéré comme leur montagne sacrée !

Il s'interrompit pour laisser place aux réactions de ses auditeurs. Lorsque les réflexions et les rires se furent calmés, il reprit :

— Les responsables de la N. S. F. voulurent en savoir davantage sur cette tribu inconnue avec laquelle ils allaient devoir traiter. Le Bureau des Affaires indiennes leur apprit que les Tohonos O'odhams, ce qui signifie le peuple du Désert, vivaient depuis des siècles dans le désert de Sonora, entre l'Arizona et le Mexique. D'ailleurs, les Mexicains leur avaient donné le nom de Papagos, ce qui signifiait les mangeurs de haricots.

Les grosses têtes d'Arlington échangèrent un regard accablé à l'idée de devoir négocier avec des bouffeurs de haricots !

On envoya sur place deux types avec un attaché-case plein de dollars, qui avaient pour mission de régler l'affaire au plus vite. Ils prirent l'avion pour Phoenix où une voiture les attendait. Ils roulèrent longtemps dans le désert avant de dénicher la réserve et la piste qui

grimpait jusqu'au village. Ils se retrouvèrent au milieu de maisons en adobe, entourés de chiens maigres et d'enfants à demi nus qui venaient voir les Visages pâles comme des bêtes curieuses. Ils demandèrent à parler au chef, mais ils ne purent le voir car il était en plein conseil de la tribu. On ne pouvait le déranger.

Ils restèrent des heures, en plein soleil, suant dans leurs costumes de flanelle grise.

Quand, enfin, ils furent admis à pénétrer dans la salle du Conseil, ils firent part au chef de leur mission.

Les membres du Conseil échangèrent un regard effaré.

— Ces hommes veulent acheter Iolkam ?

— Acheter la Montagne sacrée ?

Le Chef les regarda comme des fous. Comment peut-on acheter une montagne ? On n'achète pas le ciel, pas les fleuves, pas l'air que l'on respire... La nature appartient à tout le monde. Wakan Tanka l'a créée pour être partagée à égalité entre tous les êtres vivants, qu'ils aient deux jambes, quatre pattes ou des nageoires ! Cela, les Anglo ne le comprendraient jamais !

Quand les envoyés annoncèrent qu'ils étaient prêts à doubler le prix proposé pour l'achat de Kitt Peak, les regards se firent menaçants, le langage plus sec : il n'était pas question de bâtir quoi que ce soit sur la Montagne sacrée !

Les deux hommes furent priés de quitter sur-le-champ la salle du Conseil et de ne pas remettre les pieds dans la réserve !

Tête basse, ils rentrèrent au siège de la N. S. F., à Arlington.

Big Dream fit une pause. Il eut un sourire goguenard.

— Vous imaginez l'accueil qu'ils reçurent ! L'agence qui avait un budget de fonctionnement de plusieurs millions de dollars, qui regroupait les chercheurs les plus éminents des États-Unis, se faisait envoyer promener par les Indiens les plus misérables d'entre les pauvres, même pas des guerriers légendaires, comme les Apaches ou les Comanches, mais des bouffeurs de haricots !

Les auditeurs s'esclaffaient. Big Dream tenait son auditoire. Il reprit le cours de son récit :

— Finalement, la N. S. F. dénicha un émissaire un peu plus subtil que les précédents. Il n'aborda pas la question d'argent, mais il sut communiquer sa passion aux sages du Conseil en leur décrivant les mondes inconnus qu'ils allaient découvrir grâce à la grande lunette perchée sur leur montagne.

Comme beaucoup de peuples que vous appelez primitifs, nous entretenons des relations privilégiées avec les étoiles, et tout ce qui concerne le monde de la nuit tient une place importante dans notre religion et nos antiques légendes.

L'envoyé de la N. S. F. eut une idée de génie : il emmena tous les membres du Conseil de la tribu au Steward Observatory. À tour de rôle, ils observèrent le ciel à travers la lunette du télescope.

Impressionnés, les membres du Conseil se réunirent à nouveau. La délibération fut longue mais, enfin, la tribu donna sa permission.

Un traité fut signé entre la N. S. F. et les Tohonos O'odhams où il était stipulé que les Indiens consentaient à leur louer deux cents acres sur Iolkam afin d'y construire un observatoire. Quelques-uns des membres du Conseil étaient des vétérans de la guerre de 14-18 ou de la Seconde Guerre mondiale et ils ne tenaient pas à voir leur Montagne sacrée transformée en base de lancement pour de quelconques fusées à longue portée. Il fut donc stipulé que cet accord serait valide aussi longtemps que l'observatoire serait utilisé à des recherches uniquement astronomiques.

Big Dream fit une pause. Il s'humecta la bouche en avalant une gorgée de Jack Daniel's. Assis autour de lui, les clients du Golden Nugget attendaient la suite, passionnés.

— Et savez-vous quel fut le prix fixé pour la location des deux cents acres où est construit cet observatoire qui est actuellement considéré comme le plus grand complexe astronomique du monde ?

Il attendit, laissa monter le suspense.

— Un quart de dollar par acre ! Ce qui rapporte à la tribu cinquante dollars annuels... Connaissez-vous le prix de la visite ?

Plusieurs voix répondirent :

— Quatre dollars par adulte et deux dollars par enfant !

— C'est scandaleux !

— Vous vous êtes bien fait avoir !

D'un geste de la main, Big Dream calma les réactions indignées qui s'élevaient dans l'auditoire.

— Allons, allons, ne soyez pas si sévère avec vos concitoyens ! lança-t-il avec un sourire moqueur. La N. S. E s'était engagée à préserver la culture traditionnelle des Tohonos O'odhams, c'est ainsi que les visiteurs ont la possibilité d'acheter des paniers, de la poterie et autres produits de l'artisanat indien dans la boutique de l'observatoire ! C'est quand même généreux, non ?

Il redevint sérieux.

— Mais l'argent n'avait jamais été déterminant pour les Tohonos O'odhams. Ils étaient heureux de savoir que, grâce à cet accord, ils avaient permis à Iolkam de se rapprocher du

ciel.

Aux premiers temps de l'observatoire, on pouvait voir chaque dimanche une vieille camionnette qui grimpait le long de la route qui mène au télescope. Elle était emplie de membres de la tribu et de leurs enfants qui venaient à tour de rôle contempler les étoiles dans le Grand Œil bâti au sommet de leur Montagne sacrée... Et les regards émerveillés des gamins suffisaient au bonheur des vieux de la tribu.

Le ton de Big Dream se fit sévère.

— Mais les Blancs n'en ont jamais assez... Ils construisirent encore et encore et, aujourd'hui, vingt-deux télescopes se dressent sur notre montagne. En 2005, la tribu apprit la prochaine mise en chantier d'un détecteur de rayons gamma juste au-dessous des jardins sacrés du Grand Esprit I'toi, celui qui est appelé le Grand Frère.

Là, c'en était trop et le conseil fit un procès à la National Science Foundation. À leur grande surprise, les Tohonos O'odhams gagnèrent et le projet fut arrêté ! Cette décision fut célébrée comme une grande victoire par les Indiens, mais pour combien de temps ?...

Big Dream se tut, puis il reprit d'une voix sourde :

— Voilà, mes amis, l'histoire de la Montagne sacrée de mes frères, les Tohonos O'odhams. Quand vous irez visiter le Grand Œil, allez donc jeter un regard sur les spécimens de notre artisanat exposés dans la boutique. Au centre du labyrinthe sacré qui orne les paniers, vous remarquerez la silhouette d'un petit homme, et vous saurez que c'est lui, I'toi, le Grand Frère, celui qui a mérité de ne pas être dérangé !

Il se versa une large rasade de Jack Daniel's qu'il avala d'un trait et il se tut, le regard fixe braqué loin devant lui, comme s'il était sous hypnose.

Il avait les yeux brillants.

Ray salua sa conclusion d'une mélodie aux consonances nostalgiques.

L'assistance applaudit longtemps. David vint s'asseoir auprès de Big Dream.

— Tu as été formidable ! Sarah serait fière de toi. Big Dream le regarda, ému. Il posa la main sur celle de son ami.

— Elle connaît l'histoire de Kitt Peak depuis qu'elle est enfant. Parmi les membres du Conseil de la tribu qui signèrent le traité avec la National Science Foundation, il y avait son grand-père...

Une musiquette triomphale retentit dans le casino.

Une lumière rouge et bleue se mit à clignoter dans l'allée numéro sept.

Pétrifiée de bonheur, les deux mains serrées sur sa poitrine, le visage illuminé par le phare bicolore qui célébrait son jackpot, la vieille dame était plantée devant sa machine à sous qui n'en finissait pas de dégorger ses pièces...

Dans un concert de hurlements mêlé au tintamarre métallique, toutes les dames du Women Senior Club de Chilicott, Californie, accouraient, fébriles – et un peu jalouses – pour participer à la gloire de leur compagne.

Chacune tendait son seau sous le torrent de pièces qui continuaient à se déverser dans le tiroir de la machine Lady Pirate.

Mike Venturini, le responsable des relations publiques au sein du Désert Sun, arriva dans la minute. Bellâtre au brushing impeccable, il arborait en permanence un sourire hollywoodien dans son visage éternellement bronzé. Micro en main, il félicita l'heureuse gagnante et annonça, sous les applaudissements de la salle, que Mrs Margaret

Jane Kieffer, de Chilicott, Californie, venait de gagner la somme de deux mille cinq cent cinquante-cinq dollars !

Déjà rompue aux traditions du casino, Sarah s'affairait à déboucher la bouteille de Champagne de la Napa Valley qu'elle avait apportée. Ensuite, elle servit la gagnante et ses amies dans des coupes en plastique, tandis qu'une bougie feu d'artifice de table crépitait sur le plateau.

Le bras posé familièrement autour des épaules de la vieille dame, le beau Mike posa à son côté, en prenant bien soin de ne pas masquer la façade de la machine gagnante où Lady Pirate, une blondasse à demi nue, sabre au poing et bandeau sur l'œil, chevauchait un canon devant un coffre dégoulinant de bijoux...

Demain, Margaret Jane Kieffer aurait son portrait accroché près des caisses dans un cadre en faux cuivre et simili bois, au côté des visages épanouis de tous les heureux gagnants du Désert Sun Casino. Dans le premier cadre de la galerie, la photo était remplacée par un miroir et surmonté de la pancarte : « Vous serez le prochain ! »

Sarah était rassurée. Hier, Trisha avait encore parlé à David. Il lui avait appris que Big Dream était devenu la vedette du Golden Nugget, et qu'il captivait son public avec l'aisance d'un homme de spectacle confirmé. Sarah avait eu un sourire : ça ne l'étonnait pas. Elle connaissait le talent de narrateur de son père.

Cela faisait maintenant près d'une semaine que Sarah et Trisha étaient arrivées au Désert

Sun Casino.

Les débuts avaient été difficiles...

Comme le lui avait annoncé Trisha, Sarah s'était retrouvée habillée – si l'on peut dire – d'un bustier de satin rouge et de bas de résille noirs, uniforme que portaient les quelque cinquante barmaids, serveuses et hôtessees qui composaient le personnel féminin du Désert Sun.

Plateau au bout du bras, elle s'était lancée dans les allées de ce palais du kitsch.

Au début, elle avait eu du mal à évoluer dans cet univers racoleur. Et puis, elle avait fini par ne plus voir le défilement des annonces lumineuses, le clignotement des néons aux couleurs acidulées, le scintillement des fontaines de lumières et leurs cascades multicolores...

Mais c'était surtout le bruit qui était insupportable. Il régnait dans le casino un brouhaha incessant : cliquettement des rouleaux qui tournaient dans les machines, crépitement des pièces qui dégringolaient dans les tiroirs, plus la musique douceâtre que diffusaient jusque dans les toilettes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les haut-parleurs du casino...

Les premiers jours, lorsque Sarah se laissait aller à un moment de lassitude en venant passer une commande, le chef barman la sermonnait :

— Keep smiling, baby ! Keep smiling.

Elle poussait un soupir et repartait dans les allées, un sourire accroché au visage.

Elle avait vite assimilé la géographie du casino.

Dans les allées un à cinq se trouvaient les machines réservées aux petits joueurs, on n'y risquait que des nickels, les pièces de cinq cents.

Dans les allées six à dix – là où Mrs. Kieffer venait de connaître son moment de gloire – on jouait des dimes, les pièces de dix cents, et enfin les machines des allées onze à quinze étaient réservées aux quarters, les pièces de vingt-cinq cents.

La clientèle des machines à nickels et dimes était presque exclusivement composée de femmes âgées, souvent des retraitées, qui venaient de Californie – où le jeu est interdit – en bus spéciaux affrétés par le casino. Elles payaient une cinquantaine de dollars pour passer la journée au Désert Sun. Dans le forfait voyage, étaient inclus quelques rouleaux de pièces, deux beignets et une demi-bouteille de soda. Pas question qu'elles aillent perdre du temps pour une pause déjeuner...

Les autobus arrivaient en fin de matinée. Les allées se garnissaient alors de rangées de vieilles dames, assises côte à côte. Sans échanger une parole, elles puisaient d'un même geste mécanique les pièces dans le gobelet de plastique posé près d'elles. Elles restaient là jusqu'au soir, sans quitter leur machine, l'œil rivé sur l'écran. Elles espéraient à chaque partie découvrir l'alignement idéal de prunes, de cloches ou d'étoiles qui les emmènerait au paradis,

puis venait le signal du départ. Elles regagnaient leur bus, les mains noircies au contact des pièces et la tête bruissante de tous les jackpots qu'elles avaient été à deux doigts de toucher... Une partie du casino était isolée par une cloison de séparation. C'était la zone V. I. P. que l'on appelait la Hi Line Area.

Sitôt franchi le rideau rouge qui tenait lieu de porte, on notait le changement radical de clientèle. Ici, plus de retraitées aux cheveux bleutés qui risquaient d'un geste frileux leur piécette de cinq ou dix cents. On n'acceptait que les dollars.

On rencontrait uniquement des hommes devant les slot machines de la Hi Line Area, des vrais flambeurs qui jouaient jusqu'à cinquante dollars le coup.

Plus loin se trouvaient les tables de black jack, de stud poker et de craps, où officiaient les dealers – les employées qui tenaient la banque – au décolleté généreux et au sourire avenant. – Keep smiling, baby !

Les joueurs de la Hi Line Area étaient l'objet de toutes les attentions. Les serveuses avaient pour instruction de renouveler en permanence leur whisky ou leur vodka offerts par la maison.

C'est là qu'officiait Trisha sur une scène minuscule, face au coin bar des V. I. P.

Au passage, Sarah lui adressait un clin d'œil et Trisha répondait d'un sourire sans interrompre son numéro.

Sur une musique glamour, elle s'enroulait lascivement huit heures par jour autour de son mât, la jarretière garnie d'une série de billets de dix ou vingt dollars glissés au hasard des gains par des joueurs chanceux.

Sarah n'arrêtait pas de penser à Julien.

Pour lui changer les idées, Trisha l'avait emmenée faire une promenade au milieu de ce désert encore plus aride que celui de l'Arizona.

– Tellement aride que rien ne pousse dans ce coin, même pas d'herbe pour les vaches ! lui avait dit Trisha en engageant la voiture sur la route qui filait au milieu du sable. Uniquement des moutons importés par des Basques. C'est pour ça que le Nevada est le seul État autorisé à posséder légalement des casinos et des bordels.

Elle lui avait montré les files de camions arrêtés en plein désert devant les maisons préfabriquées à l'enseigne aguicheuse The Cosy Corner, Lucy La Belle, Désert Dolls.

– Mais devant les bordels les plus chics, on ne voit pas un camion, presque pas de voiture. En revanche, du côté opposé, il y a un aéroport privé où ces messieurs viennent se distraire d'un coup de Cessna !

Sarah se tourna vers Trisha, soudain inquiète.

— Comment sais-tu tout ça ? Trisha avait éclaté de rire.

— Non, ma chérie, rassure-toi. Je suis désespérément fidèle à David ! J'ai une copine, Veronica, qui tient le Blue Moon Ranch, un établissement tout à fait respectable où nous allons prendre le thé.

Elle lui avait glissé un regard ironique.

— Ça te fera des souvenirs à raconter à tes enfants plus tard !

Veronica avait dû être une fort belle femme dans les années soixante. Elle fit à Sarah les honneurs de la maison.

Dans le bar tapissé de rose, une fresque inspirée de Toulouse-Lautrec courait au-dessus du comptoir. Des hommes d'âge mur coudoyaient des filles blondes au nez piqueté de taches de rousseur, qui cultivaient soigneusement le style cheerleaders avec jupettes écossaises et chaussettes blanches.

Le barman posait de temps en temps son shaker pour prendre le micro et guider un petit avion qui venait se ranger à côté de la demi-douzaine d'appareils.

Veronica emmena ses deux invitées dans son salon – rose également – partager une tasse de thé.

Elle répondit le plus naturellement du monde aux questions de Sarah.

Les filles venaient faire des tournées de quinze jours avec possibilité de prolongation. Elles étaient logées et nourries au Blue Moon. Elles rentraient, lestées d'un confortable pécule et retrouvaient leur fiancé ou leur époux dans un lointain État d'où aucun témoin gênant ne s'était aventuré jusque dans le Nevada...

— Autrefois, expliqua Veronica en versant un nuage de lait dans son Orange Pekoe, les filles avaient toutes des prénoms français, ça faisait chic, mais depuis que les Français ont condamné la guerre en Irak, les Michèle, Nicole, Brigitte sont devenues Caria, Lucia, Sofia...

Le nez dans sa tasse, Sarah imagina le sourire amusé de Julien en apprenant les séquelles inattendues de la politique extérieure de Chirac !

La carte de l'Arizona posée sur le siège passager, Julien roulait en direction de la frontière mexicaine.

Cela faisait quatre heures qu'il avait atterri à Phoenix.

Julien avait déjà fait quelques incursions dans l'Amérique profonde et il gardait un souvenir peu flatteur de ces petites villes toutes similaires où fleurissaient des dizaines d'églises vouées aux cultes les plus variés. Au centre, était érigé l'invariable tribunal – la City Court – à la façade austère et puis, à nouveau, la double rangée de maisonnettes identiques, avec leur garage à télécommande, leur porte en similibois et leur bout de jardinet où était planté le drapeau américain, s'alignaient jusqu'aux champs de maïs ou de pommes de terre...

Julien se souvenait de ses soirées sinistres dans les bars où les consommateurs étaient perchés côte à côte sur leur tabouret, sans échanger un mot de la soirée, leur pile de dollars posée devant eux, les yeux rivés sur l'écran timbre-poste.

Sur l'autoroute, Julien se retrouva entouré de véhicules de tous ordres qui n'avaient en commun que leur taille impressionnante : d'énormes 4x4 aux vitres sombres qui remorquaient des bateaux trois fois plus longs, d'interminables camping-cars couronnés de paraboles, hérissés d'antennes, à la poupe prolongée d'un buisson de vélos. Go West !

Julien quitta l'Interstate 10 pour emprunter une route secondaire. Il conduisit des heures au milieu du sable et des rochers ocre. De temps en temps, un portique surmonté de la traditionnelle paire de cornes signalait l'entrée d'un ranch.

À part le désert, rien n'évoquait le décor de son rêve...

Un peu assommé par le décalage horaire, saoulé par la musique country que diffusaient sans interruption les stations de radio locales, Julien s'arrêta pour passer la nuit au Désert Drive Inn, à la périphérie de Tucson.

Il retrouva l'univers familier des chambres de motel. Face au lit gigantesque, l'incontournable chromo qui représentait un coucher de soleil sur le Grand Canyon enneigé. Dans le tiroir de la table de nuit, la bible voisinait avec la télécommande de la télévision. Posé sur la table, à côté des deux verres sous leur emballage plastique, le traditionnel seau à glace. Julien sourit. Le seau à glace, élément déterminant dans le processus relationnel des habitants du Nouveau Monde !...

Julien avait appris que cet accessoire banal à l'allure innocente était le moyen infallible de faire des rencontres. Lorsqu'il souhaitait de la compagnie, le client d'un motel se rendait, seau en main, auprès de la machine à dispenser les glaçons qui se trouvait à chaque étage. Là, il liait conversation avec un voyageur venu, lui aussi, faire provision de cubes de glace.

Ensuite, si affinités, ils s'invitaient à venir partager chez l'un ou l'autre la bouteille de whisky, de vodka ou de gin que tout bon Américain transporte dans sa valise...

Julien sentit son nez le picoter. Il alla baisser la climatisation avant d'être en proie à l'habituelle série d'éternuements que lui provoquait l'air conditionné, puis il alla prendre une douche et s'étendit face à son Grand Canyon sous la neige.

Par la fenêtre, il voyait un Mexicain promener un balai nonchalant au bord de la piscine déserte.

Sur la table de chevet, était posée la chemise cartonnée qui renfermait les photos de Sarah. Julien les feuilleta, puis reposa le dossier avec un soupir. Les deux bras croisés derrière sa tête, il se demandait s'il n'était pas tombé dans un état de profonde débilité pour partir au fin fond du Far West, à la recherche d'une fille qu'il n'avait connue que durant une semaine, avec pour seuls repères des cactus géants et une montagne à la forme bizarre entrevus au détour d'un rêve...

Il alla avaler un Kentucky fried chicken à la cafétéria voisine et s'endormit sur son lit king size.

Le lendemain, lorsqu'il quitta le Désert Drive Inn, le soleil était encore bas dans le ciel mais la chaleur déjà écrasante.

Vers dix heures du matin, Julien vit son premier cactus candélabre pointer sur le ciel. Son cœur se mit à battre.

Quelques miles plus loin, il en aperçut deux, puis trois, disséminés dans le désert et, quelques miles plus tard, des dizaines de saguaros bordaient la route, aussi nombreux que des poteaux télégraphiques.

Ensuite, Julien distingua les aigles. Ils tournaient haut dans le ciel au-dessus d'une montagne étrangement ciselée.

Il arrêta sa voiture. La main en visière, il cligna des yeux pour protéger son regard du soleil éblouissant mais il était encore trop loin pour discerner les détails de la ligne d'horizon. Il repartit.

Plus il s'approchait, plus la perspective s'affinait. Maintenant, devant lui, s'élevait une montagne ocre qui figurait très nettement une tête de cheval.

Il avait retrouvé le décor de son rêve...

C'était également le paysage que lui avait décrit Reginald, un soir d'août à New York, dans sa chambre de la 11e Rue, un an plus tôt, presque jour pour jour.

Dans sa voiture arrêtée au bord de la route, Julien était immobile, la nuque appuyée au dossier. Il ferma les yeux.

Il avait l'impression d'avoir traversé le miroir. Il entendit frapper à la vitre.

— Vous avez un problème, m'sieur ?

Il vit un visage qui l'examinait curieusement. Julien baissa la glace.

— Non, non, tout va bien, répondit-il. Comment s'appelle cet endroit ?

— Dos Cruces. C'est moi qui tiens la station-service qui est là-bas, lui répondit Donald. Je vous ai vu vous arrêter. J'ai eu peur que vous ayez eu un malaise. Vous voulez boire quelque chose de frais ?

Julien acquiesça.

— Vous n'avez qu'à garer votre voiture près de la pompe, elle sera à l'ombre.

Julien conduisit sa voiture sous l'auvent, quelques mètres plus loin.

Donald donnait son habituel coup de pied dans le distributeur pour faire dégringoler les canettes. Il rejoignit Julien, réjoui.

— J'ai bricolé la machine, lui glissa-t-il avec un clin d'œil. J'ai remplacé les boîtes de Dr Pepper par de la Bud.

Il en tendit une canette à Julien.

— J'en ai pris une pour moi. Julien approuva.

— Merci, m'sieur, répondit Donald dans un sourire. C'est deux dollars cinquante pour les deux.

Julien lui tendit trois dollars que Donald empocha prestement.

— Vous êtes là en vacances ou pour le business ? Sans répondre, Julien alla à sa voiture et en revint

avec son attaché-case. Sous l'œil curieux de Donald, il sortit une photo de Sarah.

— Vous la connaissez ?

Le visage de Donald s'épanouit.

— Un peu que je la connais. C'est Sarah, la fille de la Française.

Il n'avait pas remarqué que le visage de Julien s'était figé d'un coup. Il lui montra le chemin de terre qui grimpait dans la montagne.

— Elle habite là-haut avec son père, dans la réserve. Julien pointa le regard dans la direction qu'indiquait

Donald. Il répéta :

— Dans la réserve ?

— Ben oui, m'sieur. Son père est un Indien. Vous ne saviez pas ? Big Dream, il s'appelle. C'est un type important chez les Papagos.

Il rigola.

— Ils n'aiment pas qu'on les appelle les Papagos, ça veut dire les bouffeurs de haricots ! Ils préfèrent qu'on leur donne leur nom officiel : les Tohonos O'odhams, le peuple du Désert. Tenez, vous en avez ici.

Il désigna à Julien l'extrémité de la plate-forme de bois. Dans leur coin d'ombre habituel, étaient accroupies les femmes aux pommettes larges et aux yeux bridés, immobiles derrière leurs paniers exposés sur des couvertures.

— La mère de Sarah venait quelquefois s'asseoir avec les femmes de la tribu pour vendre des paniers, dit Donald. Ah, c'était une originale, la Française... Remarquez, déjà, pour épouser un Indien, faut être un peu bizarre dans sa tête, vous êtes pas de mon avis, m'sieur ?...

Machinalement, Julien fit oui de la tête. Il n'avait pas envie de parler.

Depuis qu'il était arrivé à Dos Cruces, il se sentait complètement déconnecté de la réalité. Tant de sensations diverses se télescopaient dans son crâne.

Sarah était à demi-indienne...

Maintenant, il connaissait l'origine du profil ciselé de la jeune femme, de ses yeux obliques qui reflétaient le ciel.

Donald termina sa bière, poussa un rot de bien-être. Il écrasa la canette, pétrit le métal léger et, d'un geste précis qui révélait une longue pratique, il l'envoya dans le seau posé près de la pompe.

A nouveau, Donald inspecta la photo de Sarah. Il eut un claquement de langue.

— Une belle fille. C'est pas souvent qu'elle est gaie comme ça. Depuis la mort de sa mère, elle a perdu le sourire.

Un ronronnement de moteur se fit entendre dans le lointain. Donald fit une grimace lorsqu'il identifia la voiture qui se dirigeait vers eux dans un nuage de poussière rouge.

— C'est Jeff. Un fouille-merde. Il passe ses journées derrière ses jumelles à traquer les clandestinos. Celui-là, m'sieur, moins on lui en dit, mieux on se porte !

Le 4x4 blanc vint stopper devant la station-service. Sur la portière, était inscrit : San Bernardo County sheriff.

Coiffé de son Stetson, le regard dissimulé derrière ses Ray-Ban miroir, l'étoile étincelant sur sa chemise beige, Jeff en descendit.

Julien eut l'impression de voir la doublure de Clint Eastwood.

Le shérif adjoint porta deux doigts à son feutre.

— Salut, Donald. Bonjour, monsieur.

— Salut, Jeff, répondit Donald.

— Bonjour, monsieur, fit Julien poliment.

Jeff s'approcha de la voiture de Julien, en fit le tour puis il se tourna vers le Français.

— Vous savez que c'est dangereux d'arrêter son véhicule au bord de la route. Vous pourriez provoquer un accident...

— Mais la route était déserte, répondit Julien interloqué.

— Ce n'est pas à vous de décider. C'est la loi. On ne peut garer son véhicule en dehors d'une aire de stationnement qu'en cas de situation d'urgence en ayant préalablement actionné ses feux de détresse. C'était votre cas ?

Julien était décontenancé par le ton glacial du policier. Il décida de faire profil bas.

— Je suis désolé.

Jeff mâchonnait son cure-dents.

— D'après votre accent, vous devez au moins venir de New York, hein ?... Là-bas, dans l'Est vous vous croyez toujours au-dessus des lois !

— Je ne suis pas de New York. Je suis français. Jeff cracha son cure-dents.

— C'est bien ce que je disais ! Encore un repaire de pédés, de métèques, de communistes et de juifs. Et, en plus, vous les Français, vous embrassez le cul des Arabes.

Il s'approcha de Julien presque poitrine contre poitrine.

— Faut vous dire, monsieur, que par ici on n'aime pas trop les étrangers.

— J'avais cru le deviner, répondit Julien, impavide. Jeff pointa l'index vers la boîte de bière que tenait

Julien.

— Attention, monsieur le Frenchie ! Si je vous pique avec plus de zéro gramme dix, au trou. Direct !

Il leva deux doigts à la bordure de son feutre et remonta dans son 4x4 qui bientôt disparut dans un tourbillon de poussière sur l'U. S. 86.

— Sympa, le shérif ! commenta Julien. Donald cracha par terre.

— Je vous avais prévenu, m'sieur... Ici, tout le monde se méfie de lui. C'est un enfoiré de première ! Il n'aime pas les Français. Je me souviens, en mars 2003, quand il y a eu la manif contre la guerre en Irak organisée par la mère de Sarah avec des étudiants, des Chicanos, des Indiens, Jeff était comme fou. Je l'ai vu passer avec son groupe de volontaires, toutes sirènes hurlantes. Ils poursuivaient les voitures des manifestants, pare-chocs contre pare-chocs. Et puis, on a retrouvé la voiture de la Française écrasée au fond du Half Moon Canyon !

Troublé, Julien avait écouté le récit de Donald.

— Et il n'y a pas eu d'enquête ? Donald ricana.

— Si, bien sûr, m'sieur. Et vous savez qui en était chargé ? Le shérif adjoint, Jeff en personne !

Il haussa les épaules.

— C'est le passé, tout ça... En tout cas, ce type a été grossier avec vous. Faut que vous sachiez que, dans l'Ouest, on a la tradition de l'hospitalité. Pour vous le prouver, je m'en vais vous payer une bière, O. K. ?

— O. K., répondit Julien.

Donald se dirigea vers son distributeur trafiqué.

Julien s'assit sur la terrasse, les jambes pendantes. Son regard embrassa l'horizon : la montagne au profil de cheval, ces étranges cactus aux doigts levés vers le ciel, les aigles qui tournoyaient autour du soleil.

C'était le décor où avait vécu Sarah.

C'est là qu'elle avait grandi.

Il essaya de l'imaginer enfant.

Le car scolaire la déposait devant la pancarte criblée d'impacts de balles. En socquettes blanches et jupe bleue, cartable sur le dos, elle gravissait le chemin qui menait à la réserve avec les petites filles de la tribu.

Venu du désert, un buisson d'épineux roula sur le plancher.

Donald vint s'asseoir à côté de Julien et lui tendit une canette.

— A votre santé, m'sieur. Je suis allé me renseigner auprès des Indiennes. Ça fait plusieurs jours que le pick-up de Big Dream n'est pas devant chez lui. Sa maison est fermée.

Inquiet, Julien se tourna vers lui.

— Et Sarah ? Donald fronça le nez.

— L'autre soir, je l'ai vue partir à pied, avec une valise. Elle avait un drôle d'air. J'ai l'impression qu'il y a de l'eau dans le gaz entre elle et son père.

Il avala une gorgée de Bud et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Faites donc un tour à Esmeralda. C'est une ville fantôme habitée par une bande d'allumés. C'est là que la mère de Sarah avait son combi. J'ai comme l'impression que la petite allait là-bas. En tout cas, ils pourront sûrement vous donner des tuyaux. Vous filez en direction de la frontière mexicaine. C'est à une vingtaine de miles, d'ici, juste après le Sitting Bull Motel.

Julien le remercia, s'installa au volant. Donald se pencha à la fenêtre.

— Revenez me voir, m'sieur. Moi, je ne suis pas comme ce connard de shérif, j'aime bien avoir de la visite !

— Promis, Donald. Merci pour la bière. Je m'appelle Julien.

— O.K., Julien. Vous serez toujours le bienvenu pour tailler une petite bavette ! Vous savez, dans l'Ouest, les gens parlent peu...

Donald rigola.

— C'est pour ça que l'on voit tellement de dialoguistes sur les terrains de golf californiens !

Il regarda la voiture s'éloigner sur la route droite, puis il écrasa avec soin sa canette et l'envoya en plein dans le seau.

Satisfait, il regagna sa cabine en sifflotant. Pour une fois qu'il y avait un peu d'animation à Dos Cruces...

Jusqu'au milieu de l'après-midi, Julien erra dans Esmeralda, parmi les habitants de l'ex-ville fantôme qui jouaient avec application leur rôle de pionniers. Il scrutait chaque femme en longue robe fleurie ou en tablier gris, s'attendant à découvrir le visage de Sarah à l'ombre d'une coiffe ou d'un bonnet de dentelle.

Dans la carrière abandonnée, face à un colosse barbu portant bretelles de cuir et chemise rouge, une rangée de touristes accroupis, cuvette sur les genoux, s'initiait aux subtilités de la noble profession de chercheur d'or.

Sous la houlette de leur moniteur, ils s'efforçaient d'imprimer un mouvement lent et circulaire à leur bassine – la gold pan – pour évacuer peu à peu le sable jusqu'à découvrir le scintillement d'une pépite entièrement synthétique.

A l'issue de leur initiation, les touristes repartaient avec chacun un tube de sable contenant quelques grains dorés qui viendrait heureusement compléter la séance de photos de vacances.

Julien marchait, pensif. Une fois de plus, il était frappé par la formidable candeur des Américains.

Cette naïveté que, dans la vieille Europe, on taxait trop aisément de niaiserie... Les grands enfants !

Il s'apprêtait à emprunter le chemin qui ramenait dans le centre d'Esmeralda, lorsqu'il découvrit, au détour du cimetière, l'alignement de jouets éclopés accrochés le long de leur fil comme du linge oublié.

Il s'approcha et lut l'inscription peinte sur la pancarte de bois : « Pendez vos poupées préférées ».

Troublé, Julien resta un moment en arrêt devant cet étrange tableau. Il imagina Sarah petite fille qui sacrifiait à cette curieuse liturgie en grimpant sur le muret du cimetière pour accrocher sa vieille poupée au côté des autres.

Julien repartit et se retrouva dans C. Street, au milieu des visiteurs qui déambulaient dans les rues de l'ancienne cité minière. Il suivit un groupe qui poussait la double porte battante du Golden Nugget.

Le piano bastringue de Ray martelait allègrement un vieux standard de Johnny Cash repris en chœur par les clients du saloon.

Julien embrassa la salle d'un regard circulaire. Il scruta chaque serveuse, chaque barmaid : toujours pas trace de Sarah...

Il alla s'accouder au bar et commanda une bière au barman en gilet brodé. David lui tira une pinte et, avec sa précision habituelle, donna une pichenette à la chope qui vint finir sa course juste devant Julien. Le Français salua cette performance d'une inclinaison de la tête. David lui répondit par un clin d'œil complice.

Julien s'apprêtait à le questionner lorsque le brouhaha ambiant s'interrompit d'un coup. Ray plaqua une série d'accords solennels, et le faisceau d'un projecteur vint révéler un vieil Indien au visage encadré de nattes grises coiffé d'un curieux chapeau melon dans lequel était planté une plume.

C'était la seconde partie du Big Dream Show.

En professionnel chevronné, Big Dream laissa s'envoler les dernières notes de l'intro, puis il promena un regard aigu sur son auditoire. Il leva un index solennel.

— Il y a un mérite que l'on doit reconnaître aux Visages pâles : nous avoir fait découvrir les bienfaits de l'eau-de-feu, lança-t-il d'un ton pénétré.

Il leva son verre de whiskey, le fit miroiter dans la lumière.

— Aujourd'hui, grâce à l'homme blanc, nous sommes devenus plus réputés pour notre taux de diabète que pour nos exploits guerriers !

Il liquida d'un trait le contenu de son verre.

— Merci à vous, mes frères blancs. Je bois à votre santé !

Il y eut quelques rires gênés.

Charmé par ce vieil Indien qui envoyait sereinement des vérités bien senties à tous ces représentants de l'Amérique profonde, Julien avait quitté le bar pour rejoindre le cercle autour de Big Dream.

L'Indien semblait songeur. Il donnait l'impression de partager ses états d'âme avec son public.

— C'est très édifiant de suivre la manière dont les Anglo – c'est ainsi que nous vous appelons, vous, les Visages pâles – considèrent leurs minorités à travers le cinéma et la télévision...

À présent, il parlait d'une voix plus assurée. Il tenait son auditoire.

— Prenez l'exemple des Noirs, que maintenant vous devez appeler les Afro-Américains. Il y a eu le bon nègre de La Case de l'oncle Tom et la fidèle servante aux rondeurs rassurantes d'Autant en emporte le vent. Vous vous souvenez, ils étaient toujours très polis. Pas une phrase sans : « Bonjour, missié » ou « Oui, mam'zelle Scarlett »... Et puis les mouvements antiracistes se sont multipliés, alors vous avez décidé de faire sortir les Noirs de leurs champs de coton pour les faire entrer dans les séries télé et ils sont devenus de bons chirurgiens, des

flics incorruptibles ou des politiciens intègres.

Il s'interrompit pour se verser une rasade de Jack Daniel's. Cette fois-ci, il y eut des réactions franchement amusées. Julien était de plus en plus séduit par ce personnage à la truculence caustique.

— Pour nous, Indiens, ce n'était pas le même cas, reprit Big Dream, l'œil rieur dans son visage sillonné de rides. Nous n'étions pas polis avec l'homme blanc comme les bons nègres du Sud. On était même carrément des moins-que-rien ! Des Apaches sanguinaires, des Navajos fourbes ou des Sioux pillards qui massacraient, détroussaient, violaient et scalpaient en noir et blanc, puis en Technicolor les pauvres immigrants venus chercher une nouvelle vie dans les terres vierges du Nouveau Monde !

Puis, dans les années soixante-dix, un vent de libéralisme a soufflé sur ce pays et, dans des films comme Soldat bleu ou Little Big Man, on osa montrer des Indiens victimes de Blancs sans scrupules, et des réalisateurs qui auraient été jetés en prison vingt ans plus tôt, sous McCarthy, se sont offert le luxe de présenter un Custer cabotin ridicule et un Buffalo Bill affairiste cynique... Nous étions devenus la mauvaise conscience de l'Amérique !

Il promena un sourire narquois sur ses auditeurs.

— Alors, depuis une quarantaine d'années, à chaque campagne présidentielle, on nous sort de nos réserves pour venir soutenir des candidats démocrates, et l'inoxydable Jane Fonda, liftée de neuf pour l'occasion, quitte son somptueux penthouse pour débiter son couplet tiers-mondiste sur les Native Americans. On nous exhibe dans quelques émissions de télé et on remonte dans les bus.

On ne fait plus peur. Nous sommes devenus des animaux apprivoisés. Tous les ans, pour la parade du Columbus Day, nous remettons nos costumes et nos coiffures de plumes et nous défilons dans la rue principale entre les majorettes et le club des seniors.

Il conclut, rigolard :

— Comme quoi il est plus facile de remettre des plumes aux Indiens que des chaînes aux nègres !

Conquis par la liberté de ton et l'humour tonique du vieil Indien, Julien joignit ses applaudissements à ceux de l'assistance.

David dut porter la voix pour couvrir le piano et le brouhaha des conversations qui avaient repris.

— Si vous souhaitez emporter dans l'Est des photos dédicacées de Big Dream, elles sont en vente au bar pour trois dollars !

Julien s'était pétrifié.

Ainsi, ce personnage à l'impertinence ravageuse était le père de Sarah...

La gorge asséchée par sa prestation, Big Dream se versa une rasade de whiskey. Au moment de porter le verre à ses lèvres, il aperçut Julien.

Il reposa lentement le verre. Une expression de soulagement apparut sur son visage.

Julien se sentit transpercé par le regard du vieil Indien.

Il s'approcha de la table.

Big Dream le dévisageait. Il n'y avait plus trace d'amusement dans son œil.

— Tu en as mis du temps à venir..., lui dit-il doucement.

— Vous savez qui je suis ? demanda Julien, stupéfait.

— Oh oui !

— Comment me connaissez-vous ?

Big Dream eut un mouvement de tête énigmatique.

— Tu ne comprendrais pas.

Julien garda un silence, puis répondit :

— Je crois que si... Le dreamcatcher. Big Dream apprécia d'un sourire.

— Bravo. Tu serais digne d'être Indien... Il avait une expression réjouie.

— Quel est ton nom ?

— Julien.

— Attrape donc un verre, Julien, et viens t'asseoir auprès de moi. Il y a si longtemps que j'attendais ce moment !

Julien prit un verre qui s'égouttait sur le bar et vint prendre place face à Big Dream qui le servit. Il porta son toast.

— À l'homme qui a su séduire ma fille ! Julien l'imita.

— À l'homme qui a su faire une fille si séduisante ! Ils burent tous deux sans se quitter des yeux. Big

Dream reposa son verre et observa le Français de son regard aigu.

— Tu pensais la trouver ici, hein ? Julien fit oui de la tête.

— Eh bien, moi aussi, dit Big Dream, pas très à son aise. Il faut te dire qu'on a eu un petit accrochage, tous les deux.

Il hésita, gêné.

— Juste après son retour de Paris...

Il évita le regard de Julien et liquida son whiskey.

— C'est qu'elle a un sacré caractère. Julien acquiesça.

— Je m'en suis aperçu. Elle est partie sans explication. Le visage de Big Dream s'éclaira.

— Ah, toi aussi !

Julien lui glissa un coup d'œil surpris.

— Elle vous a fait la même chose ?

Au souvenir de la violente sortie de Sarah, Big Dream fit une grimace.

— À peu près, mentit-il. Julien lui jeta un regard inquiet.

— Et vous savez où elle est ?

Big Dream eut une expression mystérieuse.

— J'ai ma petite idée... Laisse-moi faire. Julien n'insista pas.

Ray s'était lancé dans une brillante improvisation accompagnée par les sifflets enthousiastes de l'assistance.

D'un regard en coin, Big Dream observait Julien qui appréciait manifestement la prestation de Ray.

— Il est formidable, ce pianiste ! Big Dream eut un geste désinvolte.

— Il paraît qu'il a accompagné Frank Sinatra à Las Vegas...

Il se pencha vers le Français.

— Julien, j'ai une question grave à te poser.

— Je vous écoute, répondit Julien interloqué par la soudaine solennité du ton de Big Dream.

— Es-tu vraiment sûr d'aimer Sarah ?... Parce que, tu sais, c'est une fille exceptionnelle !

Touché par l'émotion du vieil Indien, Julien le fixa au fond des yeux.

— Croyez-vous que si je ne l'aimais pas, j'aurais traversé la moitié de la planète pour retrouver votre fille avec, pour seule adresse, un cactus et une montagne ?

Big Dream inclina la tête.

— Je t'ai un peu aidé...

Julien acquiesça. Il tentait de maîtriser son trouble.

— Sarah est l'être le plus magique que j'aie connu, dit-il. Big Dream ne répondit pas tout de suite. Ses yeux

étaient devenus très brillants.

— Ça me plaît que tu dises cela, Julien...

Il répétait ce prénom étranger, comme pour s'habituer à cette musique nouvelle.

— Tu sais, pour nous autres, Indiens, la magie c'est ce qu'il y a de plus important au monde !

Les Anglois ne comprennent pas la magie. Ils sont trop obsédés par leur Green God, leur Dieu Dollar ! Ils veulent gouverner l'univers, mais ils ne pourront jamais décider des caprices d'un nuage, de la chute d'une feuille agitée par le vent, ou de la course d'une étoile morte qui traverse le ciel... Les gens de ton pays ne sont pas ainsi. Ma femme croyait à mes rêves... Il se tut, le regard perdu, puis il reprit :

— Chez les hommes blancs, un rêveur, c'est quelqu'un de fragile, un adulte que l'on considère comme un enfant... Chez nous, un rêveur est un élu choisi par le Grand-Père, pour être le messager entre le monde de la nuit et le monde du jour. Les Indiens comptent le temps en nuits, pas en journées...

Il emplît leurs verres.

— Sarah a été élevée dans nos croyances. Elle pense que sa vie est ici, parmi les Indiens. Elle veut prolonger le romantisme militant de sa mère, mais elle ne se rend pas compte que les temps ont changé... J'ai été comme cela, moi aussi. Mais cette époque est révolue. Et en plus Sarah est une half-breed, une sang-mêlé. Elle n'a jamais été acceptée par la tribu, et ce sera pire lorsque j'aurai disparu ! Emmène-la en France, dans le pays de sa mère. Tu es l'homme qu'elle devait rencontrer ! Ici, nous sommes condamnés à nous réfugier dans le passé. On joue nos propres rôles pour les touristes...

Il releva ses nattes, esquissa une grimace fataliste.

— Reconnais que ce n'est pas une vie pour une fille de son âge !

Ému, Julien avait écouté le constat amer du vieil Indien.

— Et pourquoi ne viendriez-vous pas en France, vous aussi ?

Cette proposition saugrenue fit sourire Big Dream.

— Non, Julien. Un Indien n'est pas fait pour traverser la mer. Les seuls qui l'ont fait, c'étaient les membres du Wild West Show de Buffalo Bill lors de leur tournée en Europe ! Moi aussi, une fois, j'ai traversé la mer : c'était pour aller au Vietnam et je t'avoue que je n'en ai pas gardé un excellent souvenir. Il le fixa d'un regard intense.

— A propos, comment possèdes-tu le dreamcatcher de Reginald ?

Julien lui raconta sa soirée dans la chambre de la 11e Rue, puis le paquet qui était arrivé chez lui un matin à Paris. En l'ouvrant, il avait découvert le capteur de rêves.

Big Dream hocha la tête.

— C'était celui de mon enfance. Il était accroché au-dessus de mon lit.

Il adressa à Julien un sourire complice.

— Depuis que Reg te l'a légué, tu m'es devenu familier...

David arriva à point pour casser la mélancolie de ce plongeon dans le passé.

— Dis donc, je te signale que tu as ton fan-club qui t'attend au bar. Chacun veut avoir sa photo à côté de l'illustre Big Dream !

Sans répondre, l'Indien fixa David de son œil plissé. Il avait retrouvé son expression goguenarde.

— Est-ce que tu pourrais me prêter ton téléphone portable ?

Interloqué, David tendit son téléphone à Big Dream qui l'enfouit dans sa poche.

— Confisqué !

David le fixait sans comprendre.

— Maintenant que tu es contraint au silence, fit l'Indien, je vais t'annoncer une grande nouvelle.

Il fit durer le suspense, puis, d'un geste emphatique, il posa la main sur l'épaule de Julien.

— David, dit Big Dream d'un ton solennel, je te présente Julien, le fiancé de ma fille qui arrive tout droit de Paris !

Le regard de David se posa sur Julien puis revint sur Big Dream.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous êtes bourrés, tous les deux !

Julien intervint, pince-sans-rire :

— Je vous prierai de parler correctement à mon futur beau-père !

David les regardait alternativement, une expression ébahie sur le visage.

Big Dream se tourna vers le Français, évident :

— Tu vois, Julien, je te l'avais bien dit : les Anglo ne croient pas en la magie !

Une fois que David eut admis l'improbable identité de Julien, la soirée s'organisa autour d'un superbe T. bone steak grillé au barbecue dans le jardin de la Mansion House.

Après un sanguinolent coucher de soleil qui avait enflammé le ciel, la nuit était tombée d'un coup. Les visages des trois hommes étaient sculptés par la flamme de la lampe à pétrole que venait d'allumer David. Dans le lointain, on entendait le piano de Ray.

Julien avait le sentiment de se retrouver dans une machine à remonter le temps, comme si le fait de pousser la porte battante du Golden Nugget l'avait projeté dans un épisode de La Quatrième Dimension, en pleine Amérique de la fin du XIXe siècle...

Big Dream ne quittait pas des yeux Julien pour lequel il éprouvait de plus en plus de sympathie. Avec un sourire épanoui, il lança à David :

— Je savais qu'il viendrait ! Vrai ou pas, David ? David acquiesça. Il fit un clin d'œil à Julien.

— Ça, tu peux dire que tu as alimenté pas mal de conversations. D'abord le père, puis la fille...

Julien sursauta.

— Sarah a parlé de moi ? David opina.

— Je peux te décrire Honfleur, Giverny et ta cuisine du quai Bourdon.

— Bourbon, corrigea Julien, aux anges.

— Je sais même, poursuivit David sur un ton mystérieux, qu'elle t'a fait des fajitas.

Big Dream poussa une exclamation où se mêlaient admiration et jalousie.

— Elle t'a fait des fajitas ?... À Paris ?

— Oui, confirma Julien. Elles étaient sublimes. Comme il l'avait fait lors de la présentation à David,

Big Dream posa la paume sur l'épaule du Français.

— Ça, c'est un vrai signe d'amour ! Il fit une grimace.

— Jusque-là, c'est un privilège qui m'était réservé, eh bien on rajoutera un couvert...

Ils éclatèrent de rire tous les trois et David resservit une tournée de vin rouge.

— Tu vois, Julien, dit-il, ici, on vit un peu comme des naufragés volontaires qui ont fui les bienfaits de notre chaleureuse civilisation où le sigle de McDonald est devenu plus connu que la croix ! Tu es d'accord avec moi, Big Dream ?

L'Indien leva son verre.

— Je bois à la santé de mon frère le Visage pâle qui n'a pas la langue fourchue !

Julien s'amusait de découvrir la complicité entre ces deux hommes d'origine et de culture si

différentes.

Ils étaient tous deux ravis d'avoir un compère venu de France. Enfin un nouvel auditeur... Depuis le temps qu'ils ressassaient leurs vieilles histoires !

— Un jour, expliqua David à Julien, ma femme et moi, on en a eu assez de côtoyer toute la journée des gens qui te demandent combien tu as payé ta montre, ta maison, ta voiture, combien tu gagnes ? Et puis, on ne supportait plus l'insupportable bonheur californien, cette jovialité obligatoire, cette jeunesse entretenue où on ne doit jamais laisser voir une ride ou un cheveu blanc ! On a eu un soudain ras-le-bol des sourires à cinquante mille dollars, du jogging et du bronzage obligatoire tout au long de l'année, alors on s'est retrouvés ici...

Pendant les vacances, on se fait quelques sous en coiffant nos feutres cabossés ou en jouant les barmen de saloon. Nos femmes font de la figuration en corsets et en jupons et posent pour les photos-souvenirs au côté des touristes venus de l'Est que l'on plume au poker !

Il conclut hilare.

— Finalement, on a retrouvé les valeurs essentielles de l'Ouest traditionnel... Je crois que je n'ai jamais été aussi fauché et aussi heureux !

Ils rirent tous les trois.

Big Dream raconta à Julien sa surprise lors de ses premiers contacts avec les nouveaux occupants de la ville fantôme, à l'époque où Véronique habitait encore dans son combi VW.

C'était le début des années soixante-dix. L'épanouissement du Flower Power, le retour à la nature et le rejet de la civilisation de consommation.

Bien sûr, lors des défilés pour la défense des droits des Indiens, Big Dream avait déjà côtoyé des hippies, mais il n'avait guère prêté attention à leur accoutrement. Il avait simplement noté avec amusement que les garçons portaient les cheveux longs dans le dos, comme les Indiens.

Mais, lorsqu'il se retrouva à Esmeralda, il découvrit avec stupeur que le mode de vie des compagnons de Véronique était pratiquement calqué sur les traditions ancestrales de son peuple...

Les hommes restaient toute la journée le torse et les pieds nus. Autour du cou, ils arboraient des colliers de perles de verre. Les femmes portaient leur bébé accroché dans le dos comme les squaws de sa tribu. Le soir, ils s'asseyaient en rond autour du feu et se passaient la pipe au fourneau de terre pour inhaler à tour de rôle une bouffée de l'herbe qui fait des yeux émerveillés... Et de plus, les membres de la communauté avaient le toupet de lui exposer – à lui qui vénérât, comme tous les siens, Notre Mère la Terre et Notre Père le Ciel – leurs théories sur le respect de la nature, la nécessité de sauvegarder l'équilibre entre les espèces et le refus du mercantilisme !... Ombrageux comme tous ceux de sa race, Big Dream se

demandait si ces jeunes gens ne cherchaient pas à le provoquer en caricaturant ainsi la nation indienne.

Il avait fallu toute la douce persuasion de Véronique pour qu'il finisse par mettre de côté sa méfiance.

Au bout de quelques mois, il considéra les habitants de la ville fantôme comme de gentils utopistes qui n'éprouvaient à son endroit qu'estime et sympathie.

— Vous étiez déjà là ? demanda Julien, amusé, à David.

— Non, on est arrivés presque dix ans plus tard, dit David. Je n'oublierai jamais le regard sombre que nous a jeté Big Dream la première fois que l'on s'est rencontrés !

Il se tourna vers son ami, goguenard.

— En fait, je crois que tu étais jaloux comme un tigre.

Big Dream inclina la tête.

— Tu reconnaîtras que nous avons quelques raisons de nous méfier des hommes blancs !

David prit Julien à témoin :

— Il en a fallu du temps pour apprivoiser ce farouche guerrier ! Je dois rendre hommage aux talents de médiateur de Véronique.

Big Dream eut un sourire attendri.

— Ça, elle a eu une patience d'ange avec moi. David acquiesça énergiquement.

— C'est drôle, murmura Julien, Sarah m'a tellement parlé de sa mère que j'ai l'impression de l'avoir connue...

Big Dream se racla la gorge.

— C'était une femme comme on en rencontre peu.

— Est-ce que Sarah lui ressemble ? demanda Julien. Ciselé par la flamme, le profil aigu de Big Dream

se découpait sur la nuit.

— Oui, sur tous les points, murmura-t-il.

Big Dream exhuma la pochette de peau qu'il portait sous sa chemise. Il en sortit une photo qu'il montra à Julien.

C'était un cliché pris lors d'une manifestation pour la paix au Vietnam. Face à l'objectif, une jeune fille poussait une voiture d'infirmes.

C'était la même silhouette longiligne que Sarah. Une Sarah blonde. Elle regardait en direction de l'appareil photo. Julien approcha le cliché de la lampe. Même sourire, même inclinaison de la tête. Julien fronça le sourcil.

Maintenant, il examinait le G. I. noir installé dans le fauteuil roulant. L'infirme avait une expression étrangement familière.

Julien se tourna vers Big Dream qui l'observait, une lueur amusée dans l'œil.

— Non, Julien, tu ne te trompes pas. C'est Reg ! Stupéfait, Julien regarda à nouveau la photo.

— Je ne savais pas qu'ils se connaissaient.

— Ils ne se connaissaient pas, répondit Big Dream. Cette photo a été prise six mois avant que je rencontre Véronique...

Il reprit la photo, y jeta un rapide coup d'œil et la rangea soigneusement dans la pochette qu'il enfouit sous sa chemise.

— Les hommes blancs diraient que c'est un hasard. Pour nous, c'est la preuve que tout est écrit par le Grand Père. Nous sommes tous quelque part dans le mandata, le labyrinthe sacré. Parfois, on se croise et on ne se connaît jamais. Parfois, on se connaît avant de se rencontrer... Tu en es la preuve, Julien !

Plus que jamais, Julien eut le sentiment de se trouver au cœur d'un gigantesque jeu de piste dont il ignorait les règles.

Big Dream se tourna vers David qui était discrètement parti chercher une autre bouteille pour laisser les deux hommes seuls. Il posa la paume sur le bras de son ami qui s'apprêtait à remplir les verres.

— Non. On arrête. Pas question que Julien ait la gueule de bois pour rejoindre Sarah !

Mal à l'aise, David poussa un soupir.

— Tu sais bien que Sarah est à Philadelphie, dans la famille de Trisha.

Big Dream le fixa d'un œil sévère.

— David, je voudrais que tu arrêtes de me prendre pour un imbécile ! N'oublie pas que Véronique était la meilleure amie de Trisha. Elles n'avaient pas de secrets l'une pour l'autre. Un soir, il doit bien y avoir une dizaine d'années, Véronique m'a annoncé que Trisha ne remettrait plus le pied à Philadelphie car elle était définitivement fâchée avec sa famille qui ne lui pardonnait pas de vivre avec un vieux baba alcoolique !

David sursauta.

— Ils ont dit cela, ces enfoirés ! Elle ne me l'avait jamais répété.

Big Dream eut un geste plein de noblesse.

— Parce qu'elle t'aime.

Poings serrés, David ressassait sa colère.

— Mais pour qui ils se prennent, ces W. A. S. P, ces connards de puritains de mes fesses !

Big Dream adressa un discret clin d'œil à Julien qui savourait la scène en riant sous cape.

— Allons, glissa l'Indien à David renfrogné, tu ne vas pas être complice d'une femme dont la famille traite un homme de ta qualité avec cette désinvolture ?

Le regard de David alla de l'un à l'autre. Il haussa les épaules.

— O. K. De toute manière, tu aurais fini par le savoir grâce à un de tes foutus rêves ! Elles sont dans le Nevada. Elles travaillent dans un casino qui s'appelle le Désert Sun, près de Reno. À propos, j'aimerais que tu me rendes mon portable.

— Pas question, fit Big Dream. Tu ne résisterais pas à l'envie de leur annoncer l'arrivée de Julien et, connaissant les réactions imprévisibles de ma fille, on risque de la retrouver du côté de l'Alaska !

Il se tourna vers Julien.

— Eh bien, il ne te reste plus qu'à sauter dans un avion...

Il se caressa pensivement le menton.

— J'aimerais bien être une petite souris pour voir la tête de ma fille en te voyant débarquer en plein Nevada !

— Venez la chercher avec moi, suggéra Julien.

Big Dream eut une expression horrifiée au souvenir de son dernier affrontement avec sa fille.

— Oh non ! Je vais retourner à la réserve, qu'elle ne me trouve pas ici à votre retour.

Il eut un digne mouvement de menton.

— Si elle veut me voir, elle sait où je suis ! David se tourna vers Julien avec une grimace.

— Mon pauvre vieux, tu ne vas pas rigoler avec un beau-père peau-rouge !

Reno n'était qu'à une heure de vol de Phoenix.

Une heure à survoler du sable, encore du sable, toujours du sable...

Lorsque l'avion commença son approche de Reno Tahoe International Airport, Julien, l'œil collé au hublot, cherchait en vain une trace quelconque de civilisation. Rien. Pas un bâtiment, pas une route. Uniquement le désert. Et puis, d'un coup, des toits et les taches bleues des piscines se mirent à défiler sous l'aile et les roues touchèrent la piste.

Dans le hall de l'aéroport, il fut accueilli par le vacarme d'une centaine de machines à sous en pleine activité. Des affiches géantes clamaient que le Nevada était le seul Etat d'Amérique du Nord où le jeu avait légalement droit de cité.

Dans le Nevada, le cliquetis des machines à sous fait partie de la vie quotidienne, comme un fond sonore que l'on retrouve dans tous les lieux publics : au restaurant, dans les stations-service, à la réception des hôtels, dans les toilettes. À la longue, cela devient une musique de fond, une sorte de leitmotiv, comme les cigales en Provence ou les sirènes à New York...

Au comptoir des locations, l'employé remit à Julien les clés de sa voiture en lui souhaitant « Good luck ! »

Sur la carte, Julien eut vite repéré le Désert Sun parmi la collection de casinos qui fleurissaient dans un périmètre de dix kilomètres à la ronde.

C'était à quatre miles sur l'U. S. 50, juste après Carson City.

À la sortie de la ville, il passa sous la banderole : « Welcome to Reno, the biggest little city in the world ! » et s'engagea sur l'U. S. 50. Il ouvrit la radio et une onde de musique country envahit l'habitacle.

Julien eut une pensée attendrie pour ses années de lycée, lorsque ses copains et lui se racontaient avec passion le dernier John Ford vu le dimanche soir au ciné-club de la Trois.

S'il avait pu imaginer qu'un jour, il filerait sur la route de Carson City pour aller chercher la fille d'un chef indien dont il était l'amant, quel tabac il aurait fait à la récré, dans la cour du lycée Pasteur !...

Dans la chambre qu'elles partageaient, au deuxième étage du bâtiment réservé au personnel du Désert Sun, les deux filles enfilaient leurs « tenues de travail ».

Trisha consulta l'écran de son portable qu'elle avait mis en charge durant la nuit. Elle eut une grimace.

— Toujours rien !... Pas le genre de David. Je me demande s'il ne lui est rien arrivé. Ça fait

trois messages sans réponse. Même pas un SMS...

Sarah la rassura.

— Ne t'inquiète pas. Ils ont dû picoler, papa et lui...

Trisha s'appliquait du fond de teint doré sur le cou et sur la poitrine.

— Et s'il était tombé amoureux d'une jolie touriste venue de l'autre côté du Mississippi ? Il aime bien les femmes de l'Est. J'en suis la preuve : il est allé me chercher à Philadelphie...

Sarah prit l'éponge des mains de Trisha et entreprit de passer du fard sur le dos de son amie.

— Tu dis n'importe quoi ! Il t'adore, David, tu le sais bien.

Trisha eut une moue en collant ses faux cils.

— On a quand même vingt ans de vie commune, ma chérie !

Tout en se maquillant, elle s'examinait dans la glace avec une grimace sans complaisance.

— Cela fait quelques années que j'éteins la lumière quand on fait l'amour et que je me lève avant lui pour qu'il ne me voie pas au réveil...

Elle poussa un soupir.

— Tu as de la chance d'avoir ton âge ! Sarah eut une moue.

— Pour ce que cela me sert !

Trisha se pulvérisa une giclée de laque sur les cheveux.

— Allons, je suis sûre que tu le reverras, ton Julien, et que vous vivrez ensemble !

Sarah haussa les épaules. Elle se mordit les lèvres.

— Arrête de dire des bêtises. Tu sais très bien que c'est impossible ! Allez, dépêche-toi. On va être en retard.

Le Désert Sun était un bâtiment carré, planté au bord de la route. Une double batterie de cactus menait jusqu'à la porte surmontée d'un dais rouge aussi extravagant au milieu du désert que le portier en livrée de cocher avec chapeau haut de forme et bottes de postillon.

Sur le parking, quelques dizaines de voitures et quatre autobus immatriculés en Californie.

Julien vint se garer. Il contempla la façade couverte de néons qui clignotaient, absurdes en plein soleil.

Qu'est-ce que Sarah était venue faire dans un coin pareil ?

Il entra dans le grand hall et s'arrêta, agressé par le tintamarre des centaines de machines manipulées par les rangées de vieilles dames frénétiques.

Il déambula dans les allées, inspectant chaque silhouette de serveuse en collants noirs. Il se retrouva ainsi devant l'entrée de la Hi Line Area où un physionomiste le détailla. Apparemment satisfait de l'examen, il lui adressa un sourire et écarta le rideau qui marquait

la frontière entre la clientèle lambda et l'aire des V. I. P.

Nettement plus feutrée, l'ambiance de la Hi Line Area. Julien nota que la clientèle était exclusivement masculine.

Il inspecta les croupières au décolleté aussi avenant que le sourire, qui officiaient aux tables de black jack, de craps et de stud poker et constata, avec un certain soulagement, qu'aucune d'entre elles n'était Sarah.

Il alla s'accouder au bar face à une estrade sur laquelle une danseuse topless à la peau recouverte d'un fond de teint doré s'enroulait autour d'un mât au rythme d'une musique vaguement hawaïenne.

Julien commençait à se demander si Sarah était toujours employée dans ce casino, lorsqu'un personnage sorti tout droit d'un épisode de Dallas se leva de la table de black jack. C'était un colosse au visage grêlé, un Stetson blanc vissé sur la tête, une énorme Rolex en or autour du poignet, l'avant-bras tatoué d'un parachute de la First Airborne . Une boucle de ceinture en argent massif complétait la panoplie. Il fourra dans ses poches les plaques de cent et cinquante dollars posées devant lui.

Il s'approcha de la danseuse et glissa deux billets de vingt dollars dans sa jarrettière. Sans interrompre son numéro, Trisha le remercia d'un sourire.

L'homme vint s'installer au bar à côté de Julien. Il toucha de l'index le bord de son feutre.

— Salut. Je vous paye un coup ? Je n'aime pas boire seul.

Il avait effectivement l'accent traînant du Texas.

— Merci, dit Julien. Je prendrai une bière.

— O.K.

Il se tourna vers la barmaid, lut son nom sur son badge.

— Hi, Jessica, une bière et un bourbon.

Le Texan suivait d'un regard de maquignon les seins dorés de Trisha qui improvisait une série de figures autour de son mât.

— Il n'y a rien de plus beau qu'une jolie fille ! constata-t-il d'un ton pénétré.

Le Français acquiesça. Le Texan poussa un soupir.

— Pourtant, qu'est-ce que ça peut être moche, une femme nue quand c'est la sienne !

Il adressa une œillade rigolarde à Julien qui grimaça un sourire, prit le verre que la barmaid venait de poser devant lui et s'enfila une rasade géante. Il désigna Trisha du menton.

— Elle est bien fichue mais il ne faut pas la voir de trop près. Elle a des heures de vol !

Le Texan se tourna vers la barmaid.

— Je préfère me payer la petite, c'est frais, c'est mignon. Vous êtes pas d'accord ?

Julien se sentait honteux de se retrouver complice malgré lui de ce personnage pesant. Il répliqua sèchement :

— Je ne pense pas qu'elle soit à vendre.

Le Texan le regarda avec un sourire moqueur.

— Je sais pas d'où vous venez, mon gars, mais vous me semblez drôlement naïf ! Toutes les femmes sont à vendre dans le Nevada. Suffit d'y mettre le prix !

Il regarda par-dessus l'épaule de Julien.

— Tiens, la petite mignonne qui arrive, je vous parie que pour cent dollars elle me fait une pipe dans les toilettes !

Machinalement, Julien se retourna et blêmit en découvrant la serveuse en bustier de satin rouge et bas résille qui discutait avec la danseuse. C'était Sarah.

— Alors, mon gars, vous tenez le pari ? insista le Texan. Julien se retourna. Il fixa le bonhomme droit dans les yeux.

— Il y a un pari que je tiens, mon gars, lui dit-il en détachant ses mots, c'est que vous êtes un sacré gros connard !

L'énorme poing atteignit Julien pile sur la pommette gauche. Il fut projeté contre le bar et il s'effondra dans une explosion de verre brisé juste devant les Tony Lama en caïman bleu de son voisin de bar.

Actionnée par la barmaid, la sonnette retentit.

Comme tous les assistants, Sarah et Trisha s'étaient tournées vers l'échauffourée.

Livide, Sarah poussa un cri.

— Julien !

Elle écarta les deux gardes chargés de la sécurité qui venaient d'arriver, et s'agenouilla auprès de Julien à demi inconscient. Sa pommette virait à l'écarlate et son œil était déjà complètement fermé.

Les dernières images que conserva Julien avant de sombrer furent le sourire trempé de larmes de Sarah, une paire de bottes bleues au bout pointu, et une femme nue au corps entièrement doré qui le comparait à Depardieu...

Cela faisait deux semaines que Sarah avait retrouvé Julien gisant sur la moquette orange du Désert Sun.

Ils avaient quitté le casino le jour même de l'esclandre, après des adieux émus à Trisha qui les avait tous deux barbouillés de fond de teint doré.

Elle devait « faire le clown autour de son mât », comme elle disait, jusqu'à la fin du mois...

Sarah et Julien s'étaient installés à Esmeralda.

Lorsqu'elle avait pénétré pour la première fois en compagnie de Julien dans le camping-car de Véronique, Sarah s'était sentie submergée par l'émotion. Elle avait tenté de cacher son trouble, mais Julien l'avait attirée vers lui et avait découvert qu'elle avait le visage baigné de larmes. Il l'avait enlacée et elle s'était réfugiée entre ses bras.

Elle s'était laissée aller et avait pleuré longtemps, le corps soudé à celui de son amour retrouvé.

Leur première nuit ensemble depuis le quai Bourbon avait été étrange. D'abord, Julien avait une serviette trempée posée sur l'œil, ce qui ôtait du romantisme à la scène... Et puis ils avaient besoin l'un et l'autre de se regarder, de se palper comme pour se persuader qu'ils ne vivaient pas un rêve.

Elle lui caressait le visage, suivait du bout des doigts le profil de son amant, comme une aveugle qui retrouve ses repères.

— Jamais je n'aurais imaginé que l'on puisse à ce point être habité par un être, murmura Sarah. Je crois qu'il ne s'est pas passé une heure sans que je pense à toi.

— Moi, c'est différent. Tu ne m'as jamais complètement quitté, répondit Julien.

Elle le regarda sans comprendre. Il alla chercher les photos d'Honfleur et les étala sur le lit.

Elle les examina l'une après l'autre. Elle manifestait son ravissement comme une enfant. De temps en temps, elle s'essuyait les yeux du revers de la main.

Elle s'arrêta sur un cliché où le photographe avait figé un intense moment de complicité entre elle et Julien.

— Quand je pense, murmura-t-elle en contemplant la photo, que j'en étais arrivée à regretter passionnément de t'avoir rencontré !

Sans quitter la photo des yeux, elle lui demanda d'une petite voix :

— Tu as dû me prendre pour une folle...

— Quand je ne t'ai pas vue à côté de moi, dit Julien, il ne m'est pas venu à l'esprit que tu étais partie. Je t'imaginai avec un paquet de croissants dans une main et un bouquet de fleurs

dans l'autre... J'ai voulu aller à ta rencontre. J'avais peur que tu aies encore oublié le code ! Appuyée sur un coude, Sarah écoutait avidement. Julien retrouvait l'intensité de ce regard oblique qui l'avait tellement troublé, puis obsédé.

— Et après ?

— Dans la salle de bains, j'ai vu que tes affaires avaient disparu. C'est là que j'ai compris...

Il prit la main de Sarah et y appliqua ses lèvres. Il corrigea avec une grimace :

— Ou plutôt, c'est là que je n'ai rien compris ! Et toi, où étais-tu ?

— Assise au fond de mon avion et je pleurais...

— Je me suis installé sur le divan et j'ai passé la journée à écouter les gens qui montaient l'escalier en espérant entendre tes pas s'arrêter devant la porte... Et puis j'ai reçu ta carte et j'ai dû admettre que tu étais partie pour de bon. Je suis allé voir Marité et Tony. Ce sont eux qui m'ont persuadé de sauter dans un avion.

— C'est vrai ? s'exclama Sarah, radieuse. Ils n'ont pas jugé mon attitude détestable ?

Julien prit un temps avant de répondre. Il retrouvait chez la jeune femme cette faculté de passer de la tristesse à la joie qui l'avait fasciné.

— Marité m'a affirmé que, dans l'inconscient féminin, ton départ précipité signifiait : Viens me chercher !

Sarah posa ses deux mains sur les épaules de Julien. Ses yeux étaient phosphorescents.

— Tu veux que je te dise une chose, mon French Afro-writerl... C'est une drôle de bonne femme, ta copine Marité, et je crois que ça va devenir une sacrée bonne copine !

Maintenant que Julien avait pénétré dans son univers, Sarah voulait que son amant sache tout de sa vie, cette vie qu'elle lui avait en partie cachée.

Elle sortit l'album de Véronique, lui commenta chaque photo de sa mère, lui fit découvrir Big Dream au temps de sa splendeur, et puis elle tourna la page, et Julien s'extasia sur les photos de Sarah en petite fille indienne...

Elle lui raconta son enfance dans la réserve.

Quand elle avait terminé son Junior Collège, le directeur, qui avait remarqué cette élève douée, avait proposé d'envoyer Sarah dans une université avec une bourse du Département aux Affaires indiennes. Véronique et Big Dream l'avaient laissée libre de son choix.

Sarah n'avait pas envie de devenir une de ces Indiennes qui tournent le dos à leurs traditions pour se fondre dans le modèle proposé par les Anglo. Elle avait donc décidé que sa vie était au sein de la tribu, auprès de ses parents.

Sa mère cousait des perles sur sa robe en peau de daim et tressait sa chevelure à la mode indienne.

Dès l'âge de douze ans, Sarah défilait à cheval lors des parades de l'Independence Day ou des Fêtes de la pluie.

Elle chantait les mélopées gutturales qui célébraient Father Sky et Mother Earth, accompagnée par les joueurs de tambours aux longs bâtons enveloppés de cuir.

À la parade, les touristes fessues aux cuisses serrées dans leurs collants mordorés donnaient jusqu'à dix dollars à la fière princesse indienne perchée sur son cheval tacheté pour poser à son côté.

Elle avait ri.

— Ma photo doit être posée sur le piano ou la cheminée de plusieurs centaines de hideuses maisonnettes d'Oak Drive ou de Pine Mill Road, entre des gros bonshommes coiffés d'un Stetson tout neuf et leur femme aux lunettes de strass...

Le lendemain, tandis que grattaient les vieux vinyles de Joan Baez et de Bob Dylan, ils avaient à nouveau fait l'amour.

Le soleil couchant embrasait la montagne au sommet de laquelle se dressaient les silhouettes des puits abandonnés...

Ils évitaient l'un comme l'autre de citer le nom de Big Dream. Sarah savait fort bien que son père était l'artisan occulte de leurs retrouvailles, mais elle ne savait pas encore quelle attitude elle devait adopter face à cette nouvelle ingérence dans sa vie !

C'est trois jours plus tard que David aborda ce sujet brûlant au cours du petit déjeuner dans la grande salle à manger de la Mansion House.

— Je vous adore tous les deux, mais je ne voudrais pas que vos problèmes familiaux aient une incidence sur mon chiffre d'affaires !

Sarah et Julien le regardèrent, sans comprendre.

— C'est très simple, poursuivit David. Big Dream est devenu une vedette. Les touristes venaient au Golden Nugget pour le voir, et surtout pour l'écouter, et il n'est plus là. Je ne peux quand même pas dire qu'il a fui parce qu'il a peur de sa fille !... Cela la fiche mal pour un chef indien !

Julien sourit. Le visage de Sarah était impénétrable.

— Et puis, ajouta David penaud, je suis tout seul, moi. Trisha ne rentre qu'à la fin du mois et je m'ennuie sans mon copain.

D'un coup, Sarah s'était décidée.

— D'accord. On va à la réserve ! Elle se tourna vers Julien.

— Je suppose que tu as déjà rencontré papa ? Julien chercha l'appui de David qui avait lâchement

plongé le nez dans sa tasse de café.

— Nous nous sommes croisés, bredouilla-t-il. Sarah poussa un soupir.

— Je ne sais pas ce que vous avez comploté tous les trois et je ne veux pas le savoir...

Plus la voiture approchait de Dos Cruces, plus le visage de Sarah se tendait. Devant sa pompe à essence, Donald était lancé dans une grande discussion avec un camionneur mexicain. Il ne prêta pas attention à cette voiture inconnue qui tournait pour prendre le chemin de la réserve.

En entendant le bourdonnement du moteur qui approchait, Big Dream sentit son cœur battre à l'accélééré. Cela faisait trois jours qu'il attendait ce moment...

Il alla s'accroupir au centre de son tapis, dans la noble posture qui convenait à un homme de son âge et de sa condition.

Lorsque Sarah lui demanda d'arrêter la voiture face à la maison d'adobe, Julien proposa à la jeune femme de la laisser seule avec son père. Ils avaient sûrement des choses à se dire qui ne le regardaient pas.

— Pas question, tu viens avec moi !

La vigueur de sa réaction lui confirma que le père et la fille étaient aussi angoissés l'un que l'autre à la perspective de cet affrontement...

Cela se passa mieux que prévu. Après un froid baiser, ils échangèrent quelques banalités sur leurs santés respectives. Julien avait le sentiment d'être dans la cage de deux fauves qui se tournaient autour et se flairaient, ne sachant pas s'ils allaient se mordre ou se lécher.

Il décida d'intervenir :

— Excusez-moi, mais moi qui vous ai connus séparément, je peux vous dire que l'un comme l'autre, vous vous aimez trop profondément pour perdre votre temps à ces jeux d'enfants orgueilleux !

D'un même mouvement, Big Dream et Sarah se tournèrent vers lui, stupéfaits de cette intervention inattendue.

Le visage plissé de Big Dream se fendit d'un sourire éclatant. Il ouvrit les bras et enlaça Sarah et Julien.

— Mes enfants, je remercie Wakan Tanka de m'avoir permis de vivre ce jour !

Et ce fut leur premier repas à tous les trois... Des fajitas, bien sûr.

Sarah était ravie – un peu jalouse, peut-être – de découvrir la complicité qui s'était instaurée hors de sa présence entre Julien et Big Dream...

Elle était si heureuse de voir les deux hommes de sa vie plaisanter, rire des mêmes choses et échanger des idées qui, bien souvent, se recoupaient.

Elle ne lui avouerait jamais, mais elle était fichtrement reconnaissante à son père de son rôle de manipulateur !

Julien posait mille questions à Big Dream sur la place des Indiens dans la société moderne.

— Nous sommes devenus des assistés, répondit Big Dream d'un ton sans illusion. On touche notre petit pécule du Bureau des Affaires indiennes. On va picoler et on remonte dans la réserve, la tête pleine de rêves splendides !

C'est fou, le nombre de gens qui veulent nous récupérer : les politiques, les religieux, les écologistes... Mais on ne veut pas de leur pitié ! On ne veut pas être classés parmi les espèces en voie de disparition, avec les marmottes et les baleines...

Il poussa un soupir.

— On ne veut pas non plus être mis au même rang que les Chicanos et les anciens esclaves. Ce pays est le nôtre !

Sarah écoutait son père, l'œil brillant.

— Donc, tu admetts qu'il y a un combat à mener pour que la nation indienne retrouve sa dignité ?

Son père lui adressa un sourire sans illusion.

— Ce que tu peux ressembler à ta mère ! Nous avons eu si souvent ce genre de discussions... D'abord, il n'y a pas de nation indienne. Il y a plus de cinq cents tribus qui, bien souvent, ne s'entendent pas entre elles... Et les Indiens ne s'intéressent pas à la politique. Pour eux, c'est un jeu d'hommes blancs !

Il garda un silence. Soudain, il paraissait très vieux.

— Le pire est arrivé lorsque les Indiens ont eu le droit d'installer des casinos dans les réserves. Ce jour-là, ils ont vendu leur âme. Cela a marqué la fin de nos valeurs les plus sacrées ! Les Indiens, qui ont toujours clamé que Notre Mère la Terre appartient à tous les êtres qu'ils aient deux jambes, quatre pattes ou des ailes, sont en en train de découvrir le sens de la propriété ! Aujourd'hui, il y a des centaines de casinos indiens dans les réserves, et il en pousse de nouveaux tous les mois... Les Indiens sont entrés dans la spirale infernale du business ! Et dans tous les domaines : la tribu des Hualapais a donné son accord pour construire une plate-forme de verre et d'acier au-dessus des terres de leurs ancêtres, dans le Grand Canyon ! La tribu des Seminóles a acheté la chaîne des Hard Rock Cafes, et je pourrais vous citer d'autres exemples, beaucoup d'autres...

Il poussa un soupir.

— Pauvres Indiens qui font l'apprentissage de la richesse... Ce que Custer n'a pas pu faire, Wall Street l'a réussi !

Julien comprenait que ce discours s'adressait surtout à Sarah qui écoutait, les yeux brillants. Big Dream posa sa main sur celle de sa fille.

— Pars avec Julien dans son pays qui est aussi le tien. Il n'y a plus rien à faire ici. Les valeurs que tu veux défendre n'ont plus cours, hélas...

Son regard alla de Sarah à Julien.

— Laissez-moi, mes enfants. J'ai besoin d'être seul et je me sens un peu fatigué.

Sans un mot, Sarah et Julien sortirent de la pièce et remontèrent dans la voiture. Durant tout le trajet jusqu'à Esmeralda, ils gardèrent le silence.

C'était vrai : Big Dream se sentait très fatigué.

Sa décision était prise : il allait quitter ce monde où il n'avait plus sa place et, surtout, il avait envie d'aller retrouver sa femme française.

Il tressa soigneusement ses longs cheveux gris. Il mit son beau costume en peau de cerf, ses bracelets d'argent, ses colliers de dents d'ours et des mocassins neufs pour le grand voyage au pays des Esprits.

Il sortit de la cachette sa bourse de peau qui contenait ses derniers bijoux et la mit en évidence pour que Sarah la trouve.

Il s'étendit sur sa plus belle couverture et prépara avec soin sa dernière pipe de peyotl.

Le lendemain, Sarah et Julien découvrirent le corps du vieux chef souriant dans son habit de fête.

Sarah ne pleura pas, car elle savait que Big Dream avait décidé de mourir.

Elle s'agenouilla et déposa un baiser sur le front de son père qui venait de lui faire son ultime cadeau : maintenant, plus rien ne la retenait à la réserve.

Comme lors de la mort de Véronique, tous les membres de la communauté vinrent à l'enterrement de Big Dream.

Durant deux jours, retentirent les chants de mort et les tambours sacrés.

Les aigles tournaient de plus en plus bas dans le ciel enflammé au-dessus du canyon.

Et puis brusquement, les tambours se turent.

Big Dream était arrivé au terme de son dernier voyage. Il avait retrouvé les braves guerriers dans les Grandes Plaines où les bisons abondent.

La voiture filait vers l'aéroport.

Dressés vers le ciel, les doigts des saguaros se découpaient sur la crête de Silent Horse, la montagne au profil de cheval.

Sarah baissa la glace et scruta l'horizon.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Julien.

— Je compte les aigles.

— Alors ?

Elle remonta la vitre et se lova contre Julien. Elle avait un sourire apaisé.

— C'est bien. Il y en a un de plus.

Comme tous les matins, le camion venait de livrer sa liasse de journaux à Dos Cruces.

Les Indiennes déroulaient les couvertures pour y installer leur vannerie.

Donald donna un coup de pied rageur dans cette saloperie de machine à sodas qui était encore tombée en panne.

Il installa sa pile d'Arizona Daily Star dans le distributeur, puis il prit un des journaux qu'il emporta dans sa cabine. Il mit en marche le ventilateur.

Comme d'habitude, il alla directement à la page régionale.

Il fut saisi d'un grand éclat de rire.

« Jeff Muller, shérif adjoint du comté de San Bernardo, a été retrouvé sans vie au fond du Half Moon Canyon. Sa voiture a quitté la route et fait une chute de plus de trois cents mètres. Il semble que ce soit un virage particulièrement dangereux car, en 2003, une Française mariée à un Native American de la réserve de Dos Cru-ces avait trouvé la mort à ce même endroit.

Selon le témoignage de Hippolito Suarez qui suivait la voiture du shérif adjoint, un aigle se serait abattu sur le capot, obstruant le champ de vision du conducteur et provoquant sa sortie, de la route.

L'enquête est en cours. »

Du même auteur aux Éditions Albin Michel :

WHISQUIERDA, roman, 1973.

UN JARDIN EN ENFER, roman, 2001.

LE PRESIDENT DU MARIGOT, roman, 2004.

UN ANGE DISTRAIT, roman, 2006.